This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 848,970

SUD-AMÉRIQUE

SÉJOURS ET VOYAGES
AU BRÉSIL, A LA PLATA, AU CHILI
EN BOLIVIE ET AU PÉROU

PAR

Le Cte CHARLES D'URSEL
SECRÉTAIRE DE LÉGATION

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE ET DE GRAVURES

PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1879

Tous droits réservés

Pierre Louÿs

SUD-AMÉRIQUE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la brairie) en avril 1879.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

SUD-AMÉRIQUE

SÉJOURS ET VOYAGES
AU BRÉSIL, A LA PLATA, AU CHILI,
EN BOLIVIE ET AU PÉROU

PAR

LE C^TE CHARLES D'URSEL
SECRÉTAIRE DE LÉGATION

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE ET DE GRAVURES

Deuxième Édition

PARIS
E. PLON ET CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1879
Tous droits réservés

F
2223
.U811
1879.

SUD-AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

Arrivée à Rio-de-Janeiro. — La ville et les faubourgs. — Présentation à l'empereur et à l'impératrice. — Pétropolis et la forêt vierge.

Rio-de-Janeiro, 15 décembre 1873.

En vingt-trois jours de traversée sur le *Léopold II*, nous venons de passer, presque sans transition, des brumes de l'Escaut à l'éclatante lumière des tropiques; une escale de douze heures devant Lisbonne, où nous avons dû subir la quarantaine, a seule fait diversion à la paisible uniformité de notre vie « de bord. »

Le 8 décembre, au moment où l'homme de quart « piquait » minuit, nous entrions dans la rade de Rio-de-Janeiro. En pénétrant dans la baie, on éprouve une singulière impression de serre chaude : l'air est tiède, embaumé, surchargé de vapeurs, et cette douce température contraste vivement avec la brise de mer, dont la fraîcheur vient de disparaître.

Vu l'heure avancée, nous ne pouvions débarquer. Ce soir-là, je restai longtemps à regarder, dans la demi-obscurité, le paysage qui se dessinait vaguement

sous mes yeux : des éclairs de chaleur embrasaient le ciel par saccades, renforçant à l'horizon les hautes silhouettes des montagnes, tandis qu'à droite et à gauche, les nombreuses lumières de Rio et de Nichteroy se reflétaient dans l'eau avec mille scintillements.

Tout cela, c'était l'inconnu, le nouveau, se présentant à mon imagination sous l'aspect fantaisiste des idées imparfaites puisées dans les descriptions diverses. J'avais hâte de voir, et je regrettais cependant de quitter ce navire, qui me semblait être une parcelle du pays déjà si loin !

Le lendemain, dès la première heure, après avoir donné un coup d'œil d'admiration à cette baie immense entourée de montagnes aux contours bizarres, aux crêtes brisées, couvertes d'une brillante végétation, je descendais en canot et me faisais débarquer dans le port.

Des rues étroites, des maisons sans apparence, de beaux jardins, une grande animation, un monde bruyant, affairé, de toutes couleurs, des soldats noirs, gênés dans leurs uniformes, des négresses de six pieds, beaucoup de parapluies faisant l'office de parasols, voilà ce qu'une course rapide en tramway me permet à peine d'entrevoir en m'emportant vers l'hôtel *dos Estrangeiros*.

La chaleur; on me dit qu'elle est accablante : tout le monde s'en plaint et s'évente, mais je m'attendais, je l'avoue, à bien autre chose; je jouis, à ce qu'il paraît, d'un privilége commun aux nouveaux débardués : les tissus de la peau, encore habitués au froid,

Types d

o-de-Janeiro.

sont moins accessibles aux effets de cette température élevée; mais on ne perd rien pour attendre, et cette heureuse influence cessera malheureusement bientôt de se faire sentir.

Cependant j'avais hâte de pouvoir parcourir la ville, dont l'aspect si nouveau pour moi m'attirait. Le centre de l'animation est la *rua Ouvidor*, rue des boutiques élégantes, lieu d'où se colportent les nouvelles, but de promenade, prétexte à flâneries; elle est si étroite que les enseignes, placées perpendiculairement aux maisons, s'entre-croisent au-dessus de la tête, formant un véritable réseau.

Que dire de cette population de toutes teintes, variant entre le café au lait et le noir d'imprimerie, qui circule et se presse dans les rues et sur les quais? Les fils de Cham auraient-ils par hasard l'infirmité de ne pouvoir penser que tout haut?... Le fait est que beaucoup d'entre eux se livrent, en marchant, à de longs monologues qu'ils interrompent pour se saluer bruyamment quand ils se rencontrent. En voici un, vêtu en homme civilisé : il est coiffé d'un chapean gris et roidi dans son faux col; il se dandine agréablement avec cet air à la fois important et bon enfant qui caractérise sa race. A côté de lui passe en chantant son frère et congénère le portefaix, tête nue, portant derrière les oreilles, dans ses cheveux crépus, des cigarettes à moitié fumées, des allumettes et des cure-dents. Vêtu de quelques lambeaux de grosse toile, il laisse à nu des bras et des jambes qui, par la force et la couleur, rappellent le bronze.

Plus loin une affreuse vieille, à la chevelure remplie de vermine, aux lèvres démesurément épaisses, fume philosophiquement la pipe et regarde passer avec dédain une petite négresse pimpante, tirée à quatre épingles, qui a mis une fleur écarlate dans ses cheveux laineux, et est arrivée, ô prodige! à se faire une raie!... Elle est vêtue d'un corsage éblouissant en satin vert, d'une jupe de mousseline blanche, et se promène avec l'air d'une personne habituée à faire des conquêtes!...

Mais le triomphe du genre est aux négresses de Mina. N'était le visage, ce sont de superbes femmes, je dirais plus volontiers des cariatides, tant leur air est majestueux, tant leurs formes sont colossales. Presque toutes sont marchandes de fruits et de légumes; elles surveillent leur étalage, accroupies sur le pas des portes ou sur la place du Marché. Leur tête est rasée, mais un énorme turban dissimule ce détail jusqu'au moment où quelque violente démangeaison décide ces dames à se découvrir pour chasser l'importun. Elles montrent à l'étranger ébloui toutes les séductions d'une peau d'ébène ; leur cou et leurs bras sont ornés de coraux qui ressortent singulièrement sur ce teint foncé; et quand elles marchent, portant sur la tête un fardeau, elles jettent sur leurs épaules nues un châle si élégamment drapé qu'on croirait voir passer des statues antiques.

Tout à coup, j'entends derrière moi un grand tapage, des cris et des chants cadencés : rangeons-nous, pour faire place à cinq ou six nègres transpor-

tant, au refrain d'une chanson africaine, de lourds ballots que leurs robustes épaules soutiennent avec aisance. A chaque instant, pour éviter d'être écrasé, il faut se dissimuler contre les murs, et livrer passage à un tilbury à la capote relevée, dont le conducteur, sans souci du piéton, dirige la marche rapide sur un pavé dur et inégal.

L'histoire raconte que du temps de la grande Catherine, tout homme qui, en Russie, tenait à être bien en cour, portait par les plus grands froids des habits de nankin, comme pour attester que la température était des plus douces. C'est sans doute par un sentiment de vanité patriotique du même genre que l'usage est établi de se vêtir à Rio de la façon la moins confortable : au dehors, le chapeau à haute forme et les vêtements noirs sont presque de rigueur. Mais on se dédommage chez soi de cette mode tyrannique, et, une fois rentré, on se hâte d'endosser des vêtements blancs et de se chausser de pantoufles.

Les femmes en général sortent peu, mais elles sont loin de rester étrangères à ce qui se passe en ville. Dès que la chaleur du jour a un peu diminué, on voit successivement les fenêtres s'ouvrir, les persiennes se soulever, et une tête curieuse se mettre en observation jusqu'à la fin du jour.

Au reste, le spectacle de la rue ne manque pas de variété à ce moment, surtout dans les principales artères : c'est l'heure de la grande circulation, et la physionomie de Rio est vraiment alors rendue caractéristique par la quantité de tramways qui circulent

de tous côtés, emmenant vers les faubourgs une partie notable des habitants. Sous un pareil climat, c'est un véritable bienfait d'être ainsi promptement et commodément transporté. L'égalité la plus démocratique existe sur les bancs de bois de ces voitures, où l'élégante *baronessa* coudoie sans hésiter le dernier des esclaves. Ce moyen de locomotion, établi seulement depuis peu d'années, a permis à toutes les personnes jouissant d'une petite fortune d'aller habiter les faubourgs, qui sont situés à plusieurs kilomètres du centre de la ville.

Aujourd'hui, le commerce et les affaires sont groupés dans la cité proprement dite : les faubourgs sont un refuge où l'on oublie, le soir, dans d'élégantes villas, derrière les palmiers, le brouhaha des rues pleines de monde, et la fiévreuse agitation de la Bourse.

Les soirées ne sont pas cependant, pour tout le monde, le moment consacré à jouir de la fraîcheur; car, malgré une chaleur de 35 à 40 degrés centigrades, beaucoup de personnes osent affronter les théâtres, dont quelques-uns font tous les jours salle comble. Un des plus appréciés par la jeunesse dorée de la ville est l'Alcazar; il est indispensable d'aller là pour étudier sur le vif certaines mœurs brésiliennes en contact avec les grandes manifestations de la civilisation, telles que la *Grande-Duchesse de Gerolstein* ou la *Fille de madame Angot*.

L'autre jour, j'assistais à une première représentation de la *Vie parisienne;* la foule était grande, mais une certaine anxiété se lisait sur plus d'un visage. Il y

a, en effet, dans cette pièce un Brésilien trop en évidence, dont le rôle pouvait froisser la susceptibilité de quelques-uns de ses compatriotes. L'administration inquiète avait bien songé à en faire un Péruvien; mais un ministre du Pérou venait d'être accrédité au Brésil. En fin de compte, pour éluder cette grave difficulté, on en a fait un Bolivien. L'actrice à la mode fut couverte de fleurs, de bouquets, et, suivant l'usage local, ses adorateurs firent pleuvoir sur elle, à plusieurs reprises, des paniers remplis de roses effeuillées... L'opposition a bien envoyé à ses pieds quelques œufs frais, l'équivalent de nos pommes cuites; mais la police y a mis bon ordre, et, somme toute, la *Vie parisienne*, jouée sur le sol antique des *Guaranys*, y fera sans doute aussi sa centième représentation.

Voilà un spécimen de nos plaisirs du soir. — Le jour, je ne me lasse pas de contempler, des fenêtres de mon hôtel, situé à *Botafogo*, le magnifique spectacle de l'entrée de la baie sillonnée de navires, grands ou petits, qui partent ou qui arrivent.

C'est encore un véritable événement que l'entrée en rade des paquebots venant d'Europe : au moment où ils jettent l'ancre, lâchant la vapeur qui siffle et tourbillonne, ils semblent tout essoufflés de leur longue course de deux mille lieues. Ils sont notre lien avec les absents, car ils nous apportent les nouvelles attendues et inattendues, vieilles déjà de trois semaines; mais qu'importe? le courrier est toujours impatiemment désiré!... L'importance de ces arrivages va, du

Jardin botanique de Rio-de-Janeiro : l'Avenue de palmiers.

raude, apparaît tout à coup, voltigeant auprès des fleurs, ou plongeant son bec effilé dans leur calice entr'ouvert.

Toutes ces merveilles m'invitaient à aller les contempler du sommet du Corcovado, d'où le regard devait les embrasser dans leur ensemble. Cette excursion est d'ailleurs une des premières qui vous sollicitent en arrivant à Rio-de-Janeiro, et j'avais hâte de l'accomplir. Ce fut la nuit et à la faveur d'un splendide clair de lune que je me mis en route.

La montée, par un chemin bien entretenu, est assez facile et se fait presque entièrement à cheval. Un parapet en maçonnerie couronne le sommet, et de cet endroit on embrasse toute la ville et son panorama incomparable. Au moment où j'atteignais le faîte, les rayons de la lune s'effaçaient peu à peu devant les premières lueurs de l'aurore ; puis le soleil sembla surgir de la mer et éclaira par des traînées de lumière, dans une atmosphère parfaitement transparente, les moindres détails du paysage. Le *Pain de sucre*, ce rocher conique qui garde l'entrée de la baie, me parut tout a fait réduit par la distance ; les maisons, les rues, les jardins, surtout les grands palmiers du Jardin botanique, me firent l'effet de joujoux de Nuremberg. Je distinguais jusqu'aux voitures circulant dans les rues, tandis qu'à l'horizon, les vagues de la mer, les prairies ondulées, les îles de la baie et les contre-forts des montagnes ressortaient comme sur un plan en relief.

Quelques jours après mon arrivée, j'eus l'hon-

neur d'être admis à présenter mes hommages à LL. MM. l'empereur et l'impératrice. Le château impérial de San Christovâo est situé à l'extrémité d'un des faubourgs de Rio, sur une élévation de terrain d'où l'on découvre un horizon assez vaste. Le palais est considérable ; il est construit dans le style de l'architecture italienne et contient quelques belles salles, meublées en général très-sobrement.

Malgré la présence des hallebardiers qui montent la garde sur les escaliers, le palais est ouvert à tous, et, dans l'accueil fait par les chambellans et l'entourage à ceux qui se présentent, on sent que le maître recevra chacun avec bonne grâce et bonté.

C'était un samedi, jour d'audience pour ainsi dire publique, car tout le monde est admis à parler à Dom Pedro II. A l'extrémité d'une longue galerie, j'aperçus l'empereur, en habit noir, s'arrêtant auprès de chaque personne, tendant souvent la main, et écoutant toujours avec une visible attention son interlocuteur. Rien de plus frappant que le spectacle à la fois simple et émouvant que j'avais sous les yeux : j'ai vu là des hommes de condition modeste et vêtus pauvrement attendre leur tour pour soumettre sans intermédiaire leur requête au souverain. L'empereur, avec autant de bienveillance que de dignité, laisse ainsi venir à lui, une fois par semaine, tous ceux d'entre ses sujets qui croient avoir une réclamation à faire ou une faveur à solliciter. On raconte par la ville que cette excellente coutume est parfois un frein salutaire pour le fonctionnaire qui serait

tenté de se laisser entraîner à prendre une mesure arbitraire.

Mon chef, M. Bartholeyns de Fosselaert, ministre de Belgique, me présenta à Sa Majesté, qui daigna me parler de la manière la plus gracieuse de mon pays et de ma famille. Sa mémoire est vraiment surprenante; elle se rappelle tous les noms, et revient sur des incidents dont les intéressés eux-mêmes ont souvent perdu le souvenir.

Au sortir de l'audience de l'empereur, nous nous sommes rendus chez l'impératrice; il est impossible d'oublier l'accueil plein d'une gracieuse bonté que Sa Majesté fait à ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Cette bienvenue souhaitée au nouvel arrivé est une des premières et des meilleures impressions qu'il m'ait été donné de recueillir dans ce beau pays du Brésil.

Pétropolis, 15 janvier 1874.

Pétropolis est le séjour habituel de la cour pendant la saison d'été, qui, dans l'hémisphère sud, commence au mois de décembre. C'est également sur ces hauteurs que se transportent le corps diplomatique et le monde élégant de la capitale, pour fuir les chaleurs de la côte et les dangers de la fièvre jaune.

On s'y rend en naviguant d'abord, pendant une heure et demie, sur un petit bateau à vapeur qui traverse la baie et côtoie les îles pittoresques dont elle est parsemée. Au débarcadère de Mauà, situé au nord, le voyageur trouve un chemin de fer qui, en un parcours

d'une vingtaine de minutes, le conduit jusqu'au pied de la montagne, et lui fait traverser une plaine tantôt marécageuse, tantôt couverte de champs de cannes à sucre. A la station, des voitures attelées de quatre mules vous reçoivent, et l'on part au grand trot. On monte à une hauteur d'environ trois mille pieds, par une route assez bonne, qui permet de découvrir, à chaque tournant, un splendide panorama. Au bout de deux heures d'ascension, on arrive à Pétropolis.

Malgré la hauteur déjà considérable à laquelle se trouve situé ce village, il est fort encaissé dans les montagnes; de tous côtés la campagne a un aspect sauvage, et les collines environnantes sont couvertes de forêts. La rue principale est divisée dans sa longueur par un torrent convenablement canalisé et bordé d'arbres; les maisons sont assez simples, bâties en général dans le style de chalets ou de villas, et quelques-unes dans une position charmante.

Il y a une grande différence de température entre Pétropolis et Rio-de-Janeiro; ici nous sommes sous un climat tempéré : quoique à midi le soleil soit encore fort chaud, les matinées sont délicieuses; mais dès le coucher du soleil l'humidité est telle qu'il est à peu près impossible de s'asseoir hors de la maison. Hélas! la pluie me paraît devoir jouer un grand rôle dans notre existence, car elle tombe sans presque discontinuer, pendant des journées entières, avec une vigueur toute tropicale... L'humidité qui en résulte est si grande que tout en est pénétré : les vêtements, les livres, les provisions de tout genre s'en imprègnent

d'une façon désolante; au bout de vingt-quatre heures on retrouve ses chaussures couvertes d'une véritable couche de champignons. Une si grande quantité d'eau ne peut réjouir que les crapauds, dont l'espèce est nombreuse et variée; ils sont gros comme les deux poings; on les trouve partout, non-seulement dans les rues, mais aussi dans les maisons. La nuit, quand tout est calme, ces hideuses bêtes se livrent à une musique tout à fait étrange; de leurs gosiers puissants partent des sons divers, qui tantôt imitent des gémissements lointains, tantôt ressemblent à des coups de marteau répétés; cette lugubre symphonie ferait merveille dans quelque repaire de sorcières. Les premiers soirs, en me couchant, j'éprouvais un certain dégoût à voir courir autour de moi de grands cancrelats aux antennes demesurées ou quelque grosse araignée folâtre qui parcourait lentement mon moustiquaire; mais on s'habitue assez vite à ces hôtes plus répugnants qu'incommodes.

La principale distraction de notre séjour d'été consiste à faire des excursions dans les environs. Peu d'endroits se prêtent mieux aux promenades à cheval, tant par la variété des sites que par l'imprévu et le pittoresque qui se rencontrent à chaque pas dans les mille recoins de cette charmante contrée.

Je n'oublierai pas de longtemps l'admiration profonde que j'éprouvai en pénétrant pour la première fois dans une forêt vierge. Nous suivions une *picada*, mauvais sentier tracé pour le passage des mules qui portent à Pétropolis les produits de quelques *fazendas*

(propriétés d'exploitation) éloignées; et, marchant au hasard, nous pénétrâmes tout à coup en plein bois.

On est moins frappé d'abord par la beauté ou la grosseur des arbres que par l'imprévu et l'originalité de cet amoncellement de verdure et de fleurs éclatantes. Le fourré est tellement épais qu'on n'y voit guère à plus de vingt pas. Il est difficile de se figurer, quand on ne l'a pas vu, ce dôme de verdure, ce grandiose de la végétation et l'effet gracieux de ces lianes courant d'un arbre à l'autre, enlaçant de leurs gros anneaux quelque énorme tronc couvert de mousse, pour retomber ensuite de la plus haute branche, droites, minces et flexibles, jusqu'à terre.

Quelques-unes de ces lianes, s'arrêtant à mi-chemin, balancent à leur extrémité des touffes d'orchidées dont les fleurs multicolores se groupent capricieusement et forment de ravissants bouquets. On voit des arbres si complétement envahis par les plantes parasites qu'ils semblent verts encore et parfaitement vivaces, tandis que depuis longtemps déjà leur séve a cessé de couler... Des espèces innombrables et variées de fougères arborescentes, de plantes aux feuilles énormes, s'élancent du sol et s'accrochent partout au flanc noir des rochers, aux arbres, aux pierres détachées qui transforment les ruisseaux en cascades.

Séduits par le pittoresque de notre promenade, nous avions attaché à des arbres nos chevaux, dont le sabot était mal assuré sur les pierres humides, et nous poursuivions notre route à pied. Tout à coup le sentier,

contournant en corniche le flanc de la montagne, nous permit d'entrevoir dans un admirable fouillis de verdure un océan de fleurs rouges, jaunes, violettes, tandis qu'une légère brise soulevait les feuilles de certains arbres et les faisait passer alternativement du blanc d'argent au vert d'émeraude. Au loin, nous apercevions la baie de Rio, les îles, et, dans le fond, la ville et la rade, où les navires à l'ancre étaient marqués par de gros points noirs; à l'horizon, la mer et les singulières découpures du *Corcovado* et du *Pâo d'assucar*.

Notre excursion, un peu à l'aventure, nous avait bien menés là dans une vraie forêt vierge; mais je dois dire, à ce propos, qu'en ma qualité de nouvel arrivé, et dans mon impatience de voir le *matto virgen*, dont le nom seul ouvre l'imagination à toute espèce de mystères, je l'ai vu souvent où il n'était pas. Il faut, à ce qu'il paraît, pour avoir droit à la virginité en cette matière, que la forêt n'ait reçu les atteintes ni du fer ni du feu. Or il arrive ceci : les propriétés sont tellement vastes en ce pays qu'on ne se donne guère la peine de ménager le terrain. Quand un planteur veut faire un champ, il met le feu à la forêt; les cendres mêmes des arbres qui la formaient rendent cette terre excellente; elle produit surabondamment, mais à la longue finit par s'épuiser. Alors le propriétaire l'abandonne, et la force de la végétation est telle qu'au bout de trente ans une nouvelle forêt couvre ces terrains jadis cultivés. A l'œil, ce bois semble parfaitement vierge; une chose cependant marque la diffé-

rence entre l'ancienne forêt et la nouvelle. Lorsque, pour la première fois, on y a mis le feu, souvent les plus grands arbres ont résisté à la violence de l'incendie : ils sont bien dépouillés de leur feuillage, morts et à moitié carbonisés ; mais ils restent debout, et le cultivateur est trop avare de sa peine pour abattre ces gigantesques carcasses qui n'arrêtent ni l'air ni la lumière. Quand la forêt a repoussé pour la seconde fois, ces anciens de la première végétation dépassent de toute la hauteur de leur cime séculaire les plus grands arbres de la génération nouvelle, et il est curieux de voir ces géants décharnés ou couverts de lianes dominer les champs et les bois, tandis que leurs branches desséchées servent de perchoir à tous les oiseaux de proie de la contrée.

En revenant ce jour-là de notre excursion, nous nous arrêtâmes sur la lisière de la forêt, devant un cabanon où un brave colon nous indiqua la route à suivre, après nous avoir gracieusement offert, pour nous réconforter, *etwas milch*. Il n'y a pas lieu de s'étonner d'entendre parler l'allemand dans cette contrée, car Pétropolis étant une colonie presque entièrement penplée par les enfants de la Germanie, c'est leur langue qu'il faut employer tout autant que celle du pays. Il est intéressant de retrouver si loin d'elle-même l'Allemagne avec ses types, ses usages et même ses noms : en effet, les différents points de la montagne ou de la vallée défrichés par les colons s'appellent : Palatinat, Bingen, Westphalie, etc... Chaque arrivant a donné à sa nouvelle installation le nom de

la patrie absente, et ces désignations sont restées.

A l'église, les colons viennent le dimanche assister aux offices et chantent en chœur, comme c'est l'usage dans leur patrie lointaine. En les observant, revêtus des costumes qui datent encore des jours de fête d'avant l'émigration, ces hommes à la grande houppelande, ces vieilles au vêtement sombre et sévère, ces jeunes filles aux longues tresses blondes, on se croirait volontiers transporté dans quelque village des bords du Rhin. Je les ai vus le jour de Noël venir assister dévotement à la messe de minuit, et se réunir ensuite, par familles, dans leurs modestes habitations où ils n'avaient eu garde d'oublier le joyeux arbre étincelant de petites lumières; mais par tant de degrés au-dessus de zéro, nous voici bien loin de la traditionnelle bûche de Noël!

CHAPITRE II

Voyage dans la province de Saint-Paul. — Les serpents. — Les fourmilières. — Fazenda de Sete-Quedas. — Le café. — Essais de colonisation.

A bord de la *Vénus*, 1er février 1874.

Le contre-amiral du Quilio, commandant la station française de l'Atlantique sud, a bien voulu m'offrir de l'accompagner sur la *Vénus*, portant son pavillon, pour aller jusqu'à Santos, puis faire de là une excursion dans la province de Saint-Paul.

Un voyage sur une frégate a quelque analogie avec la vie de château lorsqu'il pleut : on est fort bien installé, il est vrai, mais il est impossible de sortir, et il faut se distraire avec ses propres ressources. Elles ne manquaient pas sur la *Vénus*, et les heures s'écoulaient très-agréablement, tantôt sur la dunette ou au salon de l'amiral, tantôt au carré des officiers où la conversation, pleine de verve et d'esprit, faisait pleinement honneur à son droit de cité sous le pavillon français.

Le but de notre excursion n'était malheureusement pas bien éloigné, et après une trentaine d'heures de navigation, nous mouillâmes dans la baie de Santos pour saluer des coups de canon d'usage le pavillon brésilien hissé sur le fort.

La première journée fut consacrée à explorer les

rives environnantes, et à faire avec l'équipage une grande pêche, où chaque coup de filet ramena bon nombre de poissons de toutes formes et de toutes espèces. Le lendemain, la chaloupe à vapeur nous remorqua en canot dans la rivière large et profonde qui baigne Santos.

Cette ville est dans la plus heureuse situation pour servir de port : elle tourne le dos à la baie proprement dite, et elle en est séparée par une étendue de terrain plat de plus de trois milles, qui l'abrite complétement des vents du large. C'est aujourd'hui un des premiers ports commerciaux du Brésil : de là partent toutes les cargaisons de café que la province de Saint-Paul exporte en très-grande abondance. Cette importance, du reste, aura cessé en partie, au profit de la capitale de l'empire, quand Saint-Paul sera reliée à Rio de Janeiro par un chemin de fer dont l'achèvement ne peut guère tarder plus de deux ou trois ans.

Les maisons de la ville sont bâties directement sur le quai, plusieurs même sur pilotis; à part les grands magasins où s'entassent les balles de café, il n'y a rien d'intéressant à y voir; aussi n'avons-nous pas tardé à monter en wagon pour gagner Saint-Paul.

Le chemin de fer qui gravit les pentes de la *serra do mar* fait grand honneur aux ingénieurs anglais qui l'ont construit : la montée se compose de quatre rampes successives d'une inclinaison considérable, et sur chacune d'elles le train est tiré à l'aide d'un câble sollicité en haut par une machine à vapeur. Une des parties les plus intéressantes de la route est le

passage d'un pont jeté entre deux montagnes. Ce pont, en plan incliné, décrit une courbe élégante, à plus de deux cent cinquante pieds de hauteur. De tous côtés, au-dessus comme au-dessous de soi, on ne voit que forêts épaisses, où des arbres chargés de fleurs tranchent d'une façon charmante sur ce fond de verdure.

Arrivés sur le plateau supérieur qui s'étend indéfiniment à l'ouest, nous ne tardâmes pas à atteindre la capitale de la province. Saint-Paul est une ville rendue fort animée par son École de droit et son grand commerce de café. Elle renferme aussi un couvent de Pères capucins, Français d'origine, qui nous ont reçus avec le plus aimable empressement, nous faisant les honneurs de leur maison, de leur collége et de leurs jardins. Le musée de cet établissement est spécialement remarquable par une collection des serpents qui pullulent, paraît-il, dans cette région, et par quelques beaux échantillons minéralogiques et géologiques. On nous a montré, entre autres choses, une pierre curieuse : c'est une sorte de tranche de granit ayant deux à trois centimètres d'épaisseur, et dont la flexibilité est telle qu'on peut la plier fortement sans la briser.

Les Pères insistèrent pour nous faire visiter leur maison de campagne, et nous acceptâmes avec plaisir cette excursion pour le lendemain. Un capucin à cheval nous accompagna : c'est un aimable homme, le Père Généreux; mais il a l'aspect plus guerrier que monastique, avec sa longue barbe, son chapeau

de feutre gris à larges bords, sa robe relevée laissant voir de grandes bottes armées d'éperons gigantesques! Au bout d'une heure et demie de marche à travers un pays raviné par les pluies et fort peu habité, notre cicerone nous arrête, et nous annonce qu'en ce moment même nous nous trouvons sur le point mathématique où passe le tropique du Capricorne. Nous le croyons sur parole; mais en pénétrant dans la zone tempérée, le soleil se charge de nous faire sentir qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux cette importante division géographique.

Nous voici arrivés : tout le collége est réuni devant la maison pour nous recevoir, et un groupe de jeunes musiciens nous souhaite la bienvenue par une joyeuse fanfare. En visitant le parc qui entoure cette habitation de campagne, on nous fait voir un vrai caprice, un prodige de la végétation tropicale : il y a quelques mois, le jardinier coupa un beau cèdre, en fit deux poutres d'inégale grandeur qu'il mit en croix et érigea ainsi, sur un monticule, une sorte de calvaire. Aujourd'hui, cette croix a pris racine, et de ses trois extrémités supérieures sont sorties de belles branches couvertes de feuilles, qui en font un arbre véritable. A côté se trouve un autre tronc coupé à la scie aux deux extrémités; il a été mis en terre il y a quinze jours, et c'est déjà un arbrisseau abondamment orné de verdure. Aussi, quand je laisse maintenant pendant quelques heures mon parapluie ou mon bâton dans un coin humide, je tremble de le retrouver couvert d'une luxuriante végétation!...

Le soir, au moment où nous allions nous mettre en route pour retourner à Saint-Paul, un orage effroyable éclata; la chevauchée du retour était peu tentante, et nous acceptâmes l'offre qui nous fut faite de coucher au couvent. Je partageai avec mon ami le comte de Laugier-Villars, secrétaire de la légation de France, une chambre donnant de plain-pied sur le jardin, et tandis que nous devisions sur les douceurs de l'hospitalité, un bien dangereux voisin veillait dans l'ombre! En effet, le lendemain matin, je vis sortir de dessous le lit de mon compagnon un petit serpent qui était aussi venu chercher un refuge pendant la tempête. Nous parvînmes à le tuer : on me dit que c'était un *ibiracuca,* le plus dangereux reptile connu dans la province de Saint-Paul. On meurt, paraît-il, presque instantanément quand on a été mordu... Quel agréable camarade de lit!...

La rencontre de ces serpents, grands ou petits, est toujours une chose désagréable; mais en réalité le danger d'être mordu est bien moins grand qu'on ne pourrait le supposer. Que de fois n'en ai-je pas aperçu dans les bois, dans les jardins, voire même sur les routes! Mais ces reptiles s'enfuient toujours à l'approche de l'homme, rampant lestement dans les grandes herbes, ou se perdant dans les arbres en montant de branche en branche pour essayer de fuir. Comme le serpent est avant tout craintif, il se tient en éveil et décampe au moindre bruit; il faut donc un hasard bien malheureux ou une absence complète des précautions les plus élémentaires pour les fouler

aux pieds ou les mettre en colère. Il suffit, pour s'en garantir à peu près sûrement, de frapper l'herbe d'un bâton ou de marcher avec prudence. La plupart des noirs vont partout nu-pieds; il est vrai que leur peau est durcie au point de valoir toutes les chaussures du monde. Les cas les plus fréquents de morsures se présentent pendant la cueillette du café : quand les travailleurs attaquent les branches basses, les serpents leur piquent les mains; mais les nègres, fort experts en poisons et contre-poisons, se servent, quand ils sont mordus, d'une certaine liane extrêmement commune dans la contrée : ils en mâchent un morceau, avalent le jus et posent sur la plaie les filaments réduits par la mastication en une sorte de pâte. L'effet de ce remède est presque infaillible, et son emploi serait sans doute bien précieux en Europe contre les nombreuses piqûres de vipères, dont les suites causent peut-être en moyenne plus d'accidents que tous les reptiles soi-disant terribles de ce pays.

Nous continuons notre excursion dans l'intérieur de la province en reprenant le chemin de fer jusqu'à l'extrémité de son parcours. Grâce à l'extrême lenteur de notre marche, nous avons le temps d'examiner le paysage, faisant parfois de longs arrêts en attendant qu'un troupeau de bœufs, nonchalamment couchés sur la voie, veuille bien se déranger pour nous laisser passer.

A la station du *Salto*, nous prenons des voitures du pays. En fait de carrosserie, rien n'est curieux et ingénieux comme ces véhicules appelés *trolls*, dont

les ressorts sont remplacés par des planches posées dans le sens du timon. Ces planches, faites d'un bois presque incassable et parfaitement flexible, résistent mieux que le fer et l'acier aux plus rudes cahots.

Mais aussi, quels chemins! si l'on peut appeler ainsi une suite de ravins, d'ornières profondes, de pentes invraisemblables, et souvent de grands trous. Qu'importe! le cocher n'en aborde pas moins bravement l'obstacle; les mules sautent, la voiture suit, on se croit perdu; mais non, bêtes, gens, véhicule, tout se retrouve au grand complet de l'autre côté : on n'a eu que la peine de se cramponner à son banc pour ne pas être lancé bien loin dans l'espace. J'ai traversé ainsi vingt fois en voiture des passages que j'aurais crus infranchissables, et sur lesquels les cochers se lancent à fond de train. Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de leur adresse, de la fermeté de leurs poignets capables de maintenir ces quatre mules endiablées, ou de la solidité extraordinaire de leurs chars.

Itù, où nous allons coucher, est une petite ville noyée dans la verdure et dont l'aspect extérieur est des plus riants; mais ses rues non pavées, ses maisons malpropres, la rendent moins séduisante à l'intérieur.

En visitant les jardins environnants, je fus frappé de la quantité de monticules, hauts parfois de vingt pieds, qui s'élèvent de tous côtés en forme de cônes allongés. Ce sont des fourmilières recouvertes d'une épaisse couche de terre glaise durcie par l'action du soleil, qui abritent, jusqu'à des profondeurs considé-

rables, des myriades de fourmis. Ces insectes sont la plaie du pays : quand une de leurs tribus se met en voyage, tout ce qu'elle rencontre est ravagé ; il leur faut quelques heures pour dépouiller complétement un grand arbre; si même une maison se trouve sur leur passage, elle est bel et bien saccagée. Il est fort intéressant, du reste — au moins pour le voyageur — de voir travailler ces industrieuses petites bêtes, sur un arbre, par exemple. Voici comment elles s'y prennent : un détachement monte aux branches et s'occupe à scier des morceaux de feuilles d'une grandeur uniforme ; ces découpures, tombant à terre, sont aussitôt enlevées et transportées en lieu sûr par le gros de l'armée resté au pied de l'arbre. La fourmilière est quelquefois très-loin; aussi rencontre-t-on souvent sur les chemins, ou à travers les bois et les plaines, un véritable ruban de fourmis qui vont et viennent, sans que jamais aucun obstacle, excepté l'eau, puisse les arrêter dans leur marche.

Le planteur leur fait une guerre à outrance. Dans toutes les *fazendas*, des hommes spéciaux n'ont d'autre occupation que de rechercher les fourmilières pour en faire le siége en règle; généralement on en vient à bout par l'asphyxie. Le *formigueiro* bouche toutes les galeries connues, puis fait flamber des matières sèches à une extrémité de la mine : la fumée qui s'échappe indique toutes les issues non encore fermées, et l'on finit ainsi par détruire, dans son propre refuge, la dangereuse tribu. Le gouvernement a promis une récompense de cinquante *contos*

(125,000 francs) à l'inventeur d'un moyen sûr e prompt pour détruire les fourmis... On cherche encore

Cahotés dans nos *trolls*, nous poursuivons notre route en traversant successivement des prairies, des bois pleins de fraîcheur, des champs de maïs ou de riz, enfin des plantations de café. Dans cette région fertile, celles-ci deviennent bientôt la seule culture : de toutes parts on n'aperçoit plus que des caféiers étagés en rangs symétriques sur le flanc des collines. Ces arbrisseaux ressemblent assez au camélia ; leur hauteur varie d'un à trois mètres, suivant l'âge des plantations. Chaque caféier est taillé en forme de ballon; son feuillage vert sombre, à reflets métalliques, est moucheté en cette saison par les taches blanches de ses fleurs..

Nous arrivons à Campinas, ville importante qui sert de trait d'union entre l'intérieur qui produit et le centre des affaires qui achète. J'avais un vif désir de voir de près, et dans tous ses détails, une grande *fazenda* de café, pour me rendre un compte exact du travail qui se fait dans une exploitation de ce genre; je ne tardai pas à être servi à souhait, car le *commendador* Joaquim Bonifacio de Amaral nous proposa de visiter sa propriété de *Sete-Quedas*.

La *fazenda* proprement dite, c'est-à-dire le corps de logis principal, se compose d'une vaste maison à un étage, sans architecture et sans élégance ; là se succèdent de grandes salles, dont le plus souvent quelques fauteuils à bascule et des chaises en jonc forment tout le mobilier. Derrière ce bâtiment établi sur un

point culminant, sont rangés les magasins où s'entassent les récoltes, et tout autour les séchoirs, grands carrés de vingt à trente mètres de côté, sur lesquels on étale les baies fraîches du café pour les faire sécher au soleil. A droite on aperçoit les hangars abritant les machines qui, toutes mises en mouvement par une forte chute d'eau, sont destinées, soit à soulever les pilons qui opèrent la décortication, soit à mouvoir la scierie dont l'usage est indispensable pour débiter les arbres de la forêt voisine. A gauche s'étendent les dépendances, c'est-à-dire les habitations des esclaves; et plus loin, sur le versant de la colline, on remarque une agglomération pittoresque de pauvres cabanes entourées de jardinets. Ce coin de terre est abandonné aux esclaves; ils y construisent de modestes réduits, où ils vont jouir des heures de liberté qui leur sont accordées de temps à autre. A cinq cents mètres de là, on aperçoit le village où notre hôte vient de faire un essai de colonisation.

L'œil du maître peut donc surveiller tout, et c'est là le caractère distinctif de ces établissements : rien n'y est sacrifié à l'agrément, au luxe, ni même à la fraîcheur : tout y est aménagé en vue de l'utile. L'aspect général manque de gaieté, et cependant, avec un peu de goût et une faible dépense, on pourrait rendre ces habitations élégantes et confortables. Mais si le bien-être du planteur est négligé, du moins des soins minutieux sont-ils apportés aux opérations délicates et multiples par lesquelles il fait passer sa récolte dans la période qui sépare la cueillette de la vente.

Nous ne nous doutons guère, en effet, en dégustant en Europe une tasse de café, de toutes les manipulations auxquelles ont été soumises les graines avant d'arriver jusqu'à nous!

Le fruit du caféier est renfermé dans une espèce de poche dure et rouge ressemblant à une cerise; il consiste en deux grains juxtaposés. Une fois cueilli, on le jette dans un bassin pour imbiber d'eau son enveloppe; puis on l'étale sur des séchoirs, où il est fréquemment retourné pour recevoir sur toutes ses faces les rayons du soleil.

Lorsqu'il est bien séché et que l'enveloppe est crevassée et racornie sous l'action de la chaleur, il passe sous les pilons qui produisent la décortication. Puis un tamis vivement agité par un mouvement de va-et-vient sépare la pulpe du grain; celui-ci reste encore recouvert d'une mince pellicule que l'on enlève à son tour au moyen d'un second tamis exposé à une forte ventilation; l'enveloppe légère, chassée au dehors, sert de base dans la suite à un excellent engrais.

Enfin les grains sont jetés dans un gros tube destiné à les séparer mécaniquement en trois grosseurs différentes. On économise ainsi un immense travail de main-d'œuvre, ce qui n'empêche pas cependant les esclaves, spécialement chargés de ce soin, d'épurer de nouveau chaque tas. En réalité, gros et petits grains sont de même qualité, puisqu'ils proviennent du même arbre; mais il paraît que leur valeur commerciale diffère, car les petits grains ressemblent à ceux

du café moka, et sont « vendus sous cette dénomination » sur les marchés d'Europe. On boit donc, dans le monde entier, une quantité énorme de café d'Amérique que l'on trouve mille fois meilleur parce qu'on le croit d'Arabie.

Il est regrettable que ce produit si important du Brésil n'ait pas encore obtenu toute la faveur qu'il mérite; malheureusement, au lieu de chercher à convaincre les consommateurs par l'évidence, la plupart des planteurs ou exportateurs brésiliens se servent encore de singuliers subterfuges : ainsi, une grande partie de leur café est vendue aux États-Unis; mais pour l'écouler plus facilement, ils font subir aux graines une opération appelée « brunissage », qui consiste à les rouler sur elles-mêmes pendant un certain temps, de façon à leur donner une teinte lustrée..... En quoi la qualité y gagne-t-elle? En rien absolument, et pourtant cette petite opération fait, dit-on, vendre ce produit beaucoup plus cher.

Quoi qu'il en soit, le café ainsi préparé est mis en sac et pesé par arrobes de seize kilogrammes, dont la valeur marchande est en moyenne de dix mille reis (27 fr. 50 c.).

Le propriétaire de *Sete-Quedas* nous dit qu'en comptant largement les frais que lui coûtent annuellement l'entretien de sa *fazenda,* de ses machines, la nourriture de ses cent travailleurs ainsi que le transport des denrées, le total de ses dépenses ne s'élève pas à plus du cinquième des recettes; son bénéfice net par arrobe de café est alors de huit mille

reïs, soit vingt-deux francs : et comme il récolte en moyenne, sur ses deux cent mille pieds de café, vingt mille arrobes, il se crée un revenu annuel d'environ un demi-million de francs, qui lui assure un avenir paisible — et à l'abri du besoin.

Le Brésil est aujourd'hui le premier pays du monde pour la production du café : l'exportation de cette denrée, qui était en 1830 de moins de deux millions de kilogrammes, a atteint en 1873 cent quarante-six millions de kilogrammes ; elle s'était même élevée à un chiffre supérieur quelques années auparavant.

L'avenir de cette culture est donc magnifique, pourvu qu'elle trouve toujours à sa disposition un nombre suffisant de bras : en effet, si la production s'accroît, la consommation augmente aussi notablement dans le monde entier. A coup sûr, le terrain ne manquera pas, car aujourd'hui, de toutes les provinces de l'empire, quatre seulement exportent le café ; ce sont celles de Rio-de-Janeiro, Saint-Paul, Bahia et Ceara. Ces provinces ne sont pourtant par les seules où la culture du café soit possible, et, d'après les observations de naturalistes distingués, cette plante vient bien depuis la température moyenne de 12°,5 centigrades jusqu'à celle de 31°, sur les collines bien exposées ; or, dans toutes les parties de l'empire, il y a quantité de terrains placés dans ces conditions climatériques et topographiques favorables.

Peu de plantes, d'ailleurs, récompensent mieux le cultivateur de sa peine : un hectare de terre peut contenir en moyenne 918 caféiers, qui produisent

674 kilogrammes de café dans les terres inférieures, 1,384 kilogrammes dans les terres de seconde catégorie, et 2,022 kilogrammes dans les terres de première qualité. Un seul travailleur suffit pour prendre soin d'une plantation de deux hectares et obtenir un produit d'environ 1,112 francs dans les terres inférieures, de 2,283 francs dans les terres de seconde catégorie, et de 3,336 francs dans les terres de premier ordre, et cela, en supposant le café vendu au prix ancien de 0,80 centimes le kilogramme, tandis que les prix actuels sont plus que doublés et tendent toujours à s'élever.

La création de nouveaux chemins de fer, décrétés par la loi du 24 septembre 1873, contribuera sans doute à faciliter encore cette culture, avec laquelle aucun produit agricole ne peut rivaliser pour l'élévation des prix, la petitesse du volume, l'étendue de la consommation et les facilités de transport par voie ferrée.

Mais ici se présente un problème qui ne me semble pas encore près d'être résolu : où se recruteront les travailleurs? Les esclaves, grâce à la nouvelle loi d'émancipation, auront disparu du Brésil dans une vingtaine d'années; seront-ils remplacés par des colons? — A première vue, cela ne paraît guère probable, du moins dans un avenir aussi rapproché; car cette malheureuse question de la colonisation a jusqu'à présent causé au gouvernement brésilien beaucoup de déboires et de médiocres résultats.

Parviendra-t-on enfin à établir le courant d'émi-

gration, d'une façon plus stable, de l'Europe vers les zones tropicales du Brésil? — Au lieu d'y envoyer des artisans, des habitants des villes, ou des gens absolument étrangers à toute culture, les agents d'émigration chercheront-ils des sujets plus aptes à la vie agricole? — L'autorité locale se décidera-t-elle une bonne fois à protéger l'immigré contre les exploitations indignes auxquelles il est exposé de la part de certaines entreprises coloniales? — Ce sont là autant de points qui méritent une sérieuse attention; pour l'avenir du Brésil, il est à souhaiter que ces difficultés du moment se trouvent bientôt définitivement aplanies.

L'abolition de l'esclavage les résoudra d'ailleurs en partie, car il aura pour conséquence le morcellement de la propriété. En effet, la plupart des planteurs se verront tôt ou tard contraints d'aliéner une grande partie de leurs terres, qui sans cela deviendraient improductives, faute de bras, et qui cependant resteront imposées.

A l'époque actuelle, les fortunes territoriales sont immenses et se répartissent entre quelques privilégiés; ainsi, par exemple, dans la ville de Saint-Paul, qui compte vingt-cinq mille habitants, il y a plus de dix familles possédant un capital supérieur à dix millions de francs.

Peut-être, si les colons arrivent à s'établir indépendants sur ce terrain tout préparé pour l'agriculture, l'État pourra-t-il les protéger plus efficacement que lorsqu'il trouve, comme aujourd'hui, entre lui, État, et l'émigrant, un propriétaire puissant.

Le *commendador* do Amaral est un des premiers planteurs qui aient essayé d'appliquer le travail des colons à la culture du café dans une grande exploitation. Voici en deux mots ce que j'ai recueilli de ce système.

Le contrat signé entre le propriétaire et l'émigrant est éblouissant pour le pauvre diable qui n'a rien; le premier, en effet, avance au second les frais de voyage, lui assure une maison et des terres cultivables. D'après la quantité et la qualité des bras dont le colon dispose dans sa famille, il reçoit un nombre déterminé de pieds de café à cultiver, à peu près sur les bases que j'ai énumérées déjà. La récolte faite, le propriétaire s'engage à diviser en deux parts égales le revenu de cette portion de son terrain, et à en abandonner une au colon. A première vue, l'affaire paraît pour celui-ci superbe, et, avec du bonheur, le nouveau venu ira loin. Mais si l'année est mauvaise, et si le malheur veut que deux ou trois années se suivent ainsi, alors le colon ne reçoit presque rien, tandis que le propriétaire, lui, trouve toujours une compensation dans telle ou telle partie de ses terres qui aura donné une bonne récolte. Avec la mauvaise chance, le manque de connaissance du pays, les maladies, le colon augmente bien vite la dette contractée pour son voyage, et cette dette se grossit encore d'un intérêt excessif de 8 p. 100 prélevé par le propriétaire.

Alors l'émigrant découragé voudrait partir; mais son contrat l'en empêche; ses dettes le retiennent, et il se

trouve complétement à la merci du maître... C'est une question de chance que ce dernier soit bon et humain, car le recours à la loi est toujours difficile loin des centres, et les colons, en particulier, n'en usent guère.

A Sete-Quedas, ils passent généralement pour être bien traités; leur village est joli et propre; leurs terres sont fertiles, et le propriétaire m'assure qu'ils sont contents. La meilleure preuve en est qu'ils ont écrit à leurs compatriotes du Holstein de venir les rejoindre, et don Bonifacio attend bientôt cent cinquante ou deux cents nouveaux immigrants.

Nous avions pris congé de notre hôte et nous étions retournés dans la journée à Campinas, lorsque le soir nous vîmes arriver à notre hôtel le fils du *commendador* suivi de quatre esclaves, pliant chacun sous le poids d'un gros sac de café que le *fazendeiro* offrait à ses visiteurs du matin. C'est avec cette surcharge considérable à notre bagage de touristes, que nous rejoignîmes, deux jours après, la frégate, pour faire voile vers Rio-de-Janeiro.

CHAPITRE III

Procession de la Fête-Dieu. — Les *irmandades* et la franc-maçonnerie. — Monuments publics de Rio. — Souvenirs de la fondation de la capitale. — La vie « fluminense ».

Rio-de-Janeiro, 15 août 1874.

Un séjour de plusieurs mois à Rio m'a permis d'examiner à loisir les monuments de la ville, d'étudier les mœurs et les coutumes de ses habitants, et d'assister à quelques cérémonies intéressantes. Parmi celles qui m'ont le plus frappé, je mets en première ligne la procession de la Fête-Dieu : le défilé de ce cortége offre un curieux spectacle, où la piété la plus élevée se trouve mêlée à une mise en scène quelque peu théatrâle.

En tête de la procession marchent des musiciens en costume d'opéra-comique, jouant les airs les moins religieux; derrière eux, à cheval, s'avance un héraut d'armes enfermé dans une armure complète, coiffé d'un casque aux plumes étalées, le regard droit, la lance au poing. Puis vient saint Georges, représenté par un mannequin attaché sur un cheval : il est auss armé de pied en cap, et cette tête de carton qui se dandine, cet œil fixe tourné vers la foule, sont de l'effet le plus singulier. Un valet poudré, tout habillé de rouge, un vrai valet en chair et en os, suit avec

un sérieux imperturbable son maître et seigneur en carton-pierre.

Ensuite c'est une longue série d'*irmaôs;* on appelle ainsi les membres de ces fameuses confréries nommées *irmandades,* qui sont en ce moment la cause de la lutte religieuse au Brésil. Il y en a des noirs, des blancs, surtout des rouges. Ils marchent sur deux files, tenant à la main un cierge et laissant s'épanouir sur leurs visages une douce satisfaction de parader devant le public.

Un escadron de cavalerie précède les chevaux de l'empereur, tenus en main par des valets de pied en grande livrée vert et or. Ces chevaux sont revêtus d'un caparaçon richement brodé et orné aux quatre coins des armes impériales en argent massif.

Enfin vient le saint sacrement, porté dévotement par l'évêque de Rio, qui marche sous un dais, dont les six montants sont tenus à droite par l'empereur, à gauche par le vicomte de Rio-Branco, président du conseil, et derrière par des ministres et des grands dignitaires.

Je voudrais savoir peindre pour reproduire, d'après l'effet qu'il me fit, ce tableau que j'avais sous les yeux : le souverain en grand uniforme, sans se départir de son air imposant, tient son bâton des deux mains et regarde distraitement la foule qui l'entoure, ou les fenêtres garnies de monde. De l'autre côté, dans la même attitude, son premier ministre sourit finement du haut de sa grande taille, réfléchissant peut-être à la singulière coïncidence qui rapproche

ainsi du bon Dieu le grand maître de la franc-maçonnerie!... Puis c'est ce prélat, assisté en ce moment du ministre de la justice : le rapprochement fait involontairement penser à l'évêque de Pernambuco qui, là-bas, dans un fort, subit la prison sous le coup d'une condamnation de la cour suprême de justice!

Le trajet parcouru par la procession n'est pas long, et c'est fort heureux, car le soleil darde ses rayons ardents sur bien des crânes dénudés. Plusieurs des assistants, du reste, ont eu soin de se préserver la tête à l'aide du cosmopolite foulard à carreaux.

La précaution est peut-être particulièrement utile en ce moment, où plus d'un cerveau se trouve en ébullition par suite du conflit qui vient de s'élever entre le haut clergé et les *irmandades*. C'est aujourd'hui la question éminemment brûlante au Brésil; voici en quelques mots son histoire :

Il existe dans tout le pays des associations appelées *irmandades*, recrutées parmi toutes les classes de la société, aussi bien dans la capitale que dans les villes ou dans les moindres villages. La constitution du Brésil reconnaît à ces associations la qualité de personnes civiles. Elles possèdent des biens meubles et immeubles qui sont administrés au profit de tous les confrères; elles construisent des hôpitaux, ont des caisses de secours pour leurs membres nécessiteux, leurs veuves et leurs orphelins.

Le but fondamental de ces congrégations est philanthropique, mais elles se donnent un caractère religieux en acquérant ou en construisant des églises

et des chapelles où les *irmâos*, entre autres priviléges, ont celui d'assister aux cérémonies du culte dans un costume spécial. Il s'en suit que les *irmandades* forment également des confréries dirigées et exhortées par des prêtres, faisant dire messes, sermons et prières, ayant des fêtes spéciales et des solennités religieuses à toute occasion.

Depuis longtemps déjà la franc-maçonnerie avait fait de nombreux prosélytes dans les rangs des *irmâos*, et les évêques auraient pu continuer à fermer les yeux sur ce fait, sans les différents avertissements que l'Église jugea bon de lancer contre la franc-maçonnerie.

Mgr Vidal, évêque de Pernambuco (ou Olinda), fut le premier qui éleva la voix. Il déclara que dans son diocèse il ne tolérerait plus que les *irmâos* francs-maçons eussent accès dans les églises, ni que les prêtres affiliés y pussent dire la messe.

De là grand émoi : s'il ne se fût agi que d'un intérêt spirituel, c'eût été déjà suffisant pour frapper l'esprit des Brésiliens, très-attachés au fond du cœur à la religion, au moins dans ses formes extérieures; mais, motif plus puissant encore, les personnes atteintes, prévoyant les résultats d'une pareille mesure, se sentirent compromises dans leurs intérêts temporels.

La question s'envenima à ce point que le gouvernement impérial s'en émut. Il s'appuya sur ce fait que la décision épiscopale avait été promulguée sans l'autorisation de la couronne, contrairement à la constitution de l'empire. Ordre fut donné à Mgr Vidal

de retirer l'interdiction lancée contre les francs-maçons. « Il n'avait pas le droit, ajoutait le parti des citoyens mis en cause, d'user de son autorité ecclésiastique contre une société qui n'était pas purement religieuse, et de compromettre, comme il le faisait, les intérêts matériels de sujets brésiliens. »

Invoquant les bulles pontificales et rappelant que l'Église catholique n'avait jamais, en principe, reconnu ce droit de *veto* à aucun gouvernement, le prélat tint bon et ne voulut point céder. Sa conduite fut qualifiée de crime, pour avoir agi, comme évêque, directement contre les lois de l'empire. Il fut arrêté, mis en prison, puis, eu égard à sa dignité, traduit devant le tribunal suprême de justice.

Cependant l'affaire était grave ; tous les évêques du Brésil se déclarèrent plus ou moins ouvertement pour le chef du diocèse de Pernambuco, et le pays prit fait et cause pour l'un ou pour l'autre parti.

Autant pour calmer l'opinion publique que pour chercher à sortir d'une position fausse, le gouvernement brésilien se décida à envoyer à Rome une mission extraordinaire, dont la direction fut confiée au baron de Peñedo, son ministre à Londres.

Il ne m'appartient pas de raconter ce qui se passa alors ; mais le fait est que la mission ne réussit pas ; rien ne fut arrangé.

Sur ces entrefaites, l'évêque, mis en jugement, fut condamné à quatre années de travaux forcés. L'empereur, en vertu de son droit de grâce, commua la peine en quatre années de réclusion.

J'ai eu l'occasion de faire, au fort São João, une visite à Mgr Vidal. L'évêque est logé dans une dépendance de cette forteresse, qui commande l'entrée de la baie; son habitation a bonne apparence, et il s'y trouve convenablement établi, ayant auprès de lui un de ses prêtres et deux domestiques. Pour se promener, il a tout le fort qui est considérable et d'où la vue s'étend sur la baie et sur la mer. Sa Grandeur m'a fait les honneurs de « sa prison ». Notre conversation roula naturellement sur les événements qui l'avaient amené devant les tribunaux, et j'ai appris alors certains détails qui sont généralement trop peu connus. Ainsi, j'avais beaucoup entendu dire autour de moi que le prélat aurait agi avec trop de précipitation; mais c'est là une accusation dont il se défend énergiquement. Il me dit que se méfiant de sa jeunesse, de son ardeur, de son peu d'expérience, il avait résolu d'user de modération et de patience; mais la franc-maçonnerie, depuis le jour où il fut installé dans son diocèse, n'a cessé de le provoquer par les attaques les plus directes.

Un jour, par exemple, les francs-maçons d'une *irmandade* firent annoncer avec beaucoup d'éclat qu'un service divin serait célébré pour fêter l'anniversaire de la fondation d'une des loges de Pernambuco. — Ce rapprochement de la loge et de l'Église peut chez nous paraître bizarre; mais il faut juger la franc-maçonnerie telle qu'elle existe au Brésil; en effet, pour beaucoup de ses membres, c'est une institution purement philanthropique qui, pour relever

l'éclat de ses fêtes, emprunte à la religion ses solennités et les cérémonies de son culte. Cependant la loge est bel et bien hostile à l'Église : pour s'en convaincre, il suffit d'assister à certaines pièces jouées sur les théâtres de Rio, où l'on représente la franc-maçonnerie damant le pion, d'une façon haineuse, aux institutions les plus respectables du catholicisme.

La messe d'anniversaire fut interdite : de là un premier sujet de grief.

Quelque temps après, la loge annonça un service funèbre en mémoire d'un frère maçon décédé récemment : nouvelles défenses de l'évêque et nouvelles réclamations des confrères; on alla jusqu'à dire que le prélat défendait de prier pour les morts. Il eut beau se donner la peine d'expliquer qu'il défendait seulement de célébrer, devant les insignes de la franc-maçonnerie, une messe publiquement annoncée par la loge, on n'en cria pas moins à l'intolérance; puis, par bravade sans doute, il fut procédé à l'élection, sous les fenêtres mêmes du palais épiscopal, d'un chef d'*irmandade* connu de tous comme grand dignitaire de la loge, et manifestement hostile à la religion catholique. L'évêque intervint encore avec douceur pour faire annuler l'élection, mais on lui résista.

Enfin, une des dernières provocations les plus scandaleuses fut la publication dans les journaux d'une liste complète de tous les francs-maçons faisant partie des *irmandades*, et parmi ces noms se trouvaient ceux de plusieurs prêtres.

Était-il possible de temporiser encore? L'évêque ne

le pensa pas et l'interdit fut lancé : il défendait aux *irmandades*, en tant que confréries religieuses, de recevoir des francs-maçons; il interdisait en outre aux *irmâos* affiliés de prendre part aux cérémonies de l'Église; car, d'après les bulles pontificales, ils sont excommuniés.

A la suite de ce mandement épiscopal, presque tous les prêtres compromis, sauf deux, je crois, obéirent aux ordres de leur évêque; mais beaucoup de laïques tinrent bon. On sait le reste.

En défendant l'accès de l'église aux francs-maçons, le clergé brésilien n'a aucunement la prétention de leur enlever la jouissance des avantages civils ou matériels qui sont l'apanage de certaines confréries au Brésil; mais il y a malheureusement une telle connexité entre ces deux intérêts religieux et sociaux qu'ils se sont nécessairement confondus et ont amené une crise dont l'origine pourrait bien, après tout, n'être qu'un malentendu. S'il en était réellement ainsi, le fait serait certainement regrettable; mais le mal ne serait pas sans remède. Malheureusement il y a tout lieu de supposer que cette campagne entreprise par la franc-maçonnerie s'effectue d'après un plan médité d'avance, dirigé contre le catholicisme, et auquel des influences européennes ne sont pas étrangères. Du reste, ce fait d'une attaque aussi persistante visant l'évêque le plus jeune et considéré comme le moins patient n'est pas un des moindres symptômes du caractère agressif que doit prendre cette lutte.

Et voilà l'évêque du Para également condamné pour des motifs analogues!

Il peut se faire que le reste de l'épiscopat soit entraîné par l'exemple et suive le même chemin; il est possible aussi que l'empereur amnistie bientôt les deux illustres condamnés [1]; mais, dans l'un et l'autre cas, ni la continuation des rigueurs ni l'acte de clémence impériale ne seront une solution, et la situation n'en restera pas moins des plus délicates. En effet, les évêques, ou, à leur défaut, ceux qui les remplaceront dans la direction des diocèses, pourront-ils revenir sur un interdit lancé au nom d'une question de principes? ou bien, tôt ou tard, ceux qui n'ont pas encore sévi ne se verront-ils pas obligés de prendre, eux aussi, des mesures analogues? Et si le gouvernement, de son côté, se croit logiquement contraint de persister dans la voie où son interprétation de la Constitution l'a engagé, comment les choses s'arrangeront-elles?...

Je ne puis préjuger quelle sera en cette circonstance la ligne de conduite que le Vatican ne manquera pas de tracer à l'épiscopat brésilien; mais, à première vue, la question ne semble pas devoir s'éclaircir de ce côté. Cette crise religieuse peut donc avoir sur le Brésil une très-grande influence : qui peut répondre qu'elle n'amènera pas un schisme par la formation d'une Église nationale, s'appuyant sur un puissant parti politique, et trouvant bien des partisans

[1] Le 18 septembre 1875, un décret impérial a amnistié sans conditions l'évêque de Pernambuco et l'évêque du Para.

dans le bas clergé, dont la discipline ecclésiastique est des plus relâchées? De là naîtront peut-être bien des difficultés et des conflits regrettables!...

Pour donner une idée de la façon dont un sujet aussi grave a passionné toutes les classes de la population et a fini par être exploité d'une façon aussi légère qu'irrévérencieuse, je pourrais citer, comme un exemple entre mille, l'article d'un journal très-répandu, où j'ai lu ce titre pompeux : *L'Église et l'État.* — Ne serait-ce pas là, chez nous, l'en-tête d'une sérieuse dissertation? — « Monsieur le rédac-« teur, un de vos collaborateurs, « Ganganelli », en « parlant de l'évêque d'Olinda, relate que le gouverne-« ment a pour Sa Grandeur, dans sa prison de São « Joâo, les plus délicates attentions, et qu'il lui fournit « même des objets de toilette.

« Je crois devoir rappeler au senhor Ganganelli et à « l'honorable public que c'est assurément de la bril-« lantine dite *vigor do cabello* dont se sert Mgr Vidal « pour s'embellir, de manière à pouvoir offrir à l'ad-« miration de ceux qui vont le contempler sa belle « barbe de moine.

« Cette brillantine se trouve chez moi, et j'en suis « le seul dépositaire, à trois mille reis le flacon..... tant « la douzaine... Manière de s'en servir... etc... etc. »

L'Amérique est bien toujours la terre privilégiée de la réclame!

Les monuments anciens font presque absolument défaut dans la capitale de l'empire brésilien; un des seuls souvenirs du seizième siècle est l'église du mo-

nastère de San-Bento, construite dans un style espagnol d'un goût médiocre; l'intérieur de l'édifice est cependant remarquable par les dorures sur bois dont il est recouvert jusqu'au faîte.

Si l'on retrouve peu de traces de l'occupation étrangère dans ces pays, c'est que les premiers Européens, arrivés ici sans aucun esprit de séjour, étaient trop pressés de recueillir l'or et les pierres précieuses, de retirer de ce sol si riche tout ce qu'ils pouvaient lui arracher, et ne songeaient guère à bâtir un édifice ayant un caractère de stabilité. Les Portugais sont venus « camper », et cette idée, aujourd'hui encore, se retrouve dans l'architecture sans goût des maisons et dans le peu de souci des habitants pour le comfort.

Depuis quelques années seulement, une vigoureuse impulsion a été donnée à l'embellissement de cette ville, que la nature s'est plu à entourer d'un cadre si magnifique. C'est à l'empereur qu'est due l'initiative de la construction des grands hôpitaux, de plusieurs places et de jardins spacieux, d'un grand nombre de monuments publics et notamment d'écoles remarquables. Dom Pedro II, pendant son long règne, s'est occupé tout spécialement de l'instruction publique. J'ai été souvent bien surpris de trouver au Brésil, dans de petites bourgades, une école tenue avec un soin et un luxe d'installation qui feraient envie aux villages les plus civilisés d'Europe. Malheureusement, en dehors des grands centres, le zèle des parents correspond faiblement à l'activité déployée en haut lieu, et l'instruction primaire est moins répandue dans

l'empire qu'elle pourrait l'être, grâce au puissant appui qui lui est assuré.

La Chambre des députés et le Sénat tiennent leurs séances dans deux palais distincts; ces bâtiments n'offrent rien de remarquable au point de vue monumental, mais les réunions y sont parfois pleines d'utiles enseignements pour qui veut être édifié sur les intérêts si nombreux et si divers de cet immense empire. Les questions les plus graves, et parfois les plus brûlantes, s'y discutent toujours avec une dignité de tenue et de langage qui pourrait à bon droit servir de modèle à bien des parlements européens.

Le chef de l'empire ouvre en personne, chaque année, la session législative. Il arrive au palais du sénat en cortége de grand gala, accompagné de la famille impériale et suivi de toute la cour. L'empereur fait son entrée dans la salle des séances, portant sur la tête la couronne impériale; il est habillé d'un vêtement de satin blanc presque entièrement caché sous un immense manteau de velours vert broché d'or dont un grand dignitaire porte derrière lui la longue traîne. Ses épaules sont couvertes d'une sorte de pèlerine faite de plumes de « toucan », aux trois couleurs, noire, rouge et jaune. Sa Majesté, tenant le sceptre à la main, va prendre place sur le trône, et lit le discours de la couronne. Tous les sénateurs et députés en grand uniforme sont réunis dans l'enceinte, et les loges étincellent des bijoux et des diamants que l'impératrice et toutes les dames du palais, en grande toilette de bal, font scintiller des tribunes. L'ensemble de cette céré-

monie est d'un caractère tout aristocratique et fait un certain contraste avec les allures démocratiques qu'affectent d'ordinaire les solennités nationales au Brésil.

La rentrée des Chambres concorde avec le commencement de la saison relativement fraîche; à cette époque, le monde élégant quitte ses villégiatures pour venir s'installer à Rio et y jouir, de mai à décembre, de la température charmante des mois d'hiver.

Alors aussi commence la période brillante de la vie *fluminense*. Ce nom étrange est l'attribut de tout ce qui est de Rio; ainsi ses habitants sont les *fluminenses*, et c'est le qualificatif indispensable de toutes les sociétés, de toutes les entreprises, de tous les produits de la capitale. L'origine de ce nom remonte aux premiers Européens qui débarquèrent dans cette magnifique baie : ils crurent être arrivés à l'embouchure d'un grand fleuve, et, comme ils y entrèrent au mois de janvier, ils appelèrent cet endroit *Rio-de-Janeiro* (le fleuve de janvier). L'erreur était toute naturelle; mais pourquoi les habitants actuels ont-ils continué à s'appeler *fluminenses*, c'est-à-dire ceux qui vivent au bord du fleuve, alors qu'ils constatent chaque jour davantage qu'il n'y a pas de fleuve du tout?

En souvenir de la fondation de leur ville, les *fluminenses* honorent d'une façon spéciale saint Sébastien, patron de Rio. Dans la chapelle impériale, on peut voir, au-dessus du maître-autel, une statue du martyr représenté, comme toujours, attaché à un arbre et transpercé de flèches. La vénération populaire a fait décorer cette statue de l'ordre du *Cruzeiro*, et

cela produit un singulier effet de voir ce saint enluminé, portant en sautoir, pour unique vêtement, le grand cordon du plus estimé des ordres brésiliens.

Dans les bals que donne de temps à autre le *Casino fluminense*, ses vastes salons se peuplent de charmantes toilettes sorties des ciseaux du grand Worth lui-même. Au pays des diamants, il est tout simple d'en voir scintiller un grand nombre au milieu de ces réunions du monde élégant; mais, sous ce rapport, les poitrines des maris font une concurrence terrible aux plus gracieuses épaules, car beaucoup d'hommes se font remarquer par la richesse de leurs décorations, plaques d'ordres, boutons de manches ou de gilets, étincelants de pierres précieuses.

Pendant le jour, les promenades publiques sont généralement désertées; le seul lieu très-animé est, à l'heure où se ferme la Bourse, la rue Ouvidor. Dans cet étroit espace, tout ce que Rio compte d'élégants, de viveurs ou d'affairés se coudoie, se salue, se raconte les nouvelles et échange ses idées. C'est le club en plein air; il n'en existe d'ailleurs point d'autre.

Deux fois par an, cependant, le high-life *fluminense* trouve l'occasion de se réunir dans des plaines situées non loin de la ville, pour assister aux courses de chevaux. Le Jockey-Club de Rio est encore à l'état d'enfance, et la race chevaline, susceptible d'une grande amélioration. Les sportsmen intertropicaux sont toutefois pleins d'ardeur et de bonne volonté; ces solennités hippiques les agitent tout particulièrement, et, le jour des courses, au lieu de prendre place dans

les tribunes, les plus élégants se croient en devoir de se rendre sur le turf à cheval, bottés et éperonnés, dans un costume à faire supposer qu'ils vont courre le cerf. Quelques-uns portent sur la poitrine une brochette de décorations que j'eus la malheureuse idée de prendre d'abord pour des médailles de sauvetage; mais on m'apprit que ces insignes étaient destinés à rappeler les victoires précédentes de leur écurie.

Plusieurs éleveurs ont déjà fait venir à grands frais des bêtes de race anglaise, et j'ai vu courir sur la piste de « San-Francisco de Paulo » le premier cheval pur sang né et élevé au Brésil. Qui sait si de ces essais ne sortira pas, un jour ou l'autre, le vainqueur du grand prix de Paris !.....

CHAPITRE IV

Les mines d'or de *Morro-Velho*.

M. Gordon, directeur des mines d'or de *Morro-Velho*, se trouvant à Rio où j'avais eu l'occasion de faire sa connaissance, m'offrit de l'accompagner pour aller visiter son exploitation, qui se trouve située à une centaine de lieues au nord, dans la province de Minas-Gerâes.

J'acceptai avec empressement; le but de cette excursion me tentait, et l'occasion était bonne pour m'édifier complétement sur la manière de voyager dans l'intérieur du Brésil. Le rendez-vous fut fixé à *Juiz-de-Fora*, limite de la région parcourue par des lignes ferrées ou des chemins carrossables.

De Pétropolis on arrive à cet endroit en se servant du mail-coach qui, partant dès l'aube, suit une route magnifique appelée *Uniâo e Industria*, construite et entretenue avec un soin remarquable.

On longe d'abord la rivière qui arrose Pétropolis, la *Piabana;* on passe des coteaux couverts de forêts aux riches plantations de café, trouvant à chaque détour du chemin un paysage nouveau et toujours varié. A mi-chemin, la route traverse, sur un pont hardiment jeté, le fleuve *Parahyba*, qui sépare les deux provinces

de Rio et de Minas; puis elle s'engage sur la rive gauche du *Parahybuna*, longeant des rangées d'agaves, sortes d'aloès gigantesques, ou des murailles de bambous qui forment au-dessus de la tête un arceau charmant de verdure.

Les quatre ou six mules attelées à la voiture sont renouvelées toutes les heures et parcourent l'étape à des allures qui prennent parfois des proportions de vitesse inquiétantes. On est à *Juiz-de-Fora* vers six heures du soir, après avoir parcouru lestement dans sa journée cent cinquante kilomètres.

La Compagnie qui a construit cette belle voie de communication a voulu sans doute donner au voyageur qui s'engage de là vers l'intérieur un bon souvenir des douceurs de la civilisation, car elle y a fait bâtir un hôtel excellent, réputé à bon droit pour être le meilleur du Brésil. Elle a également établi dans le village de *Juiz-de-Fora*, créé par elle, une école d'agriculture dirigée par des hommes compétents : malheureusement cet établissement manque d'élèves. Il est fâcheux vraiment que les planteurs du pays ne profitent pas davantage d'une institution si bien à leur portée, où leurs fils peuvent apprendre toutes les choses de science et d'expérience utiles, au premier chef, dans une grande exploitation.

Non loin de là, sur la montagne, se trouve une colonie de quelque importance formée presque exclusivement de Tyroliens; le site est particulièrement pittoresque, parce que les colons ont donné à leurs habitations, parsemées au milieu des bois qu'ils défri-

chent, le style des jolies constructions de leur pays natal.

Au jour fixé, les différentes personnes qui devaient composer notre petite caravane se trouvent exactes au rendez-vous, et nous nous mettons en selle sur de bonnes mules, alertes et vigoureuses, qui nous amènent, assez tard dans la soirée, à notre première étape, le *rancho* (abri) de *Gonzaga,* dont l'aspect au clair de lune n'est guère engageant.

Le lendemain matin de bonne heure, nous nous remettons en marche, et l'étape s'allonge devant nous, monotone et sans incidents. J'en profite pour passer en revue mes compagnons de voyage.

En tête marche M. Gordon, le directeur des mines d'or, notre cicerone et notre hôte; il est d'une complaisance à toute épreuve, attentif en toutes choses; c'est un aimable compagnon, dont la conversation est précieuse et intéressante; car, depuis longtemps installé dans ces contrées, il possède sur tout des connaissances nombreuses et variées.

Parmi les cavaliers de notre groupe, il en est un qui est attendu avec une fiévreuse impatience à *Morro-Velho :* c'est le Révérend Ward, chapelain du stationnaire anglais de Rio. Il doit célébrer les noces de miss Gordon, fiancée depuis plusieurs mois, et attendant l'arrivée d'un pasteur pour se marier. On devine si le « petit dieu » protégera notre route!

Nous serions parfois dans l'embarras ou le silence, si nous n'avions pour nous aider et nous distraire le chef de la *tropilla,* senhor Marquez, un vieux Portu-

gais, homme de confiance, ancien employé de la Compagnie, dont les fonctions consistent à amener quatre fois par an le convoi d'or à Rio-de-Janeiro. Tout en cheminant, senhor Marquez récite du Camoëns; il nous parle des splendeurs du Portugal, en faisant toutefois une part énorme à la *Citade do Oporto*, sa ville natale, dont il énumère avec orgueil les beautés et les grandeurs.

Quant à son humble sous-ordre, le noir Antonio, il nous précède majestueusement dans une livrée bleu de ciel à boutons d'or et à larges parements jaunes; un chapeau de haute forme, couvert de toile cirée, orne son chef d'ébène, et ses longues jambes se perdent dans d'immenses bottes à chaudron. Ce groom plein de couleur locale porte sous le bras un faisceau de parasols.

Derrière nous viennent les mules de rechange, trottinant sous la conduite d'un bel esclave noir; puis, plus loin, toute la *tropilla* (caravane de mules), se composant d'une trentaine de bêtes chargées de bagages, de caisses, des mille et une choses que nécessite une installation matérielle comme celle de *Morro-Velho*, où les provisions n'arrivent que tous les trois mois.

Les chemins sont mauvais, la route extrêmement montagneuse, mais peu variée. Nous rencontrons de temps à autre des voyageurs comme nous, quelquefois de gros et lourds chariots aux roues pleines et criardes, attelés de dix-huit bœufs marchant deux par deux. De tous côtés on n'aperçoit au milieu de la bruyère que

des fourmilières, qui s'élèvent en cônes hauts parfois de vingt pieds, ou bien des bandes de vautours appelés *ouroubous*, s'acharnant sur les nombreux cadavres de mules et de bœufs abandonnés le long du chemin.

Ces oiseaux, aussi laids qu'utiles, sont très en honneur au Brésil, où ils sont protégés, sinon par la loi, du moins par les usages; il est sans exemple, en effet, que l'on s'aventure à en tuer un. Aussi les voit-on à Rio, en bandes énormes, s'abattre sur les toits des maisons, et je connais certains quartiers où ils sont tellement nombreux que les arbres, les charpentes et tous les points où ils perchent en sont noirs. Ce sont, du reste, les seuls agents sérieux de la propreté publique dans le pays; ils sont même un peu de la police, car ils aident quelquefois, par leur présence, à faire découvrir, dans les lieux isolés, l'endroit où a été jeté le cadavre d'un voyageur qui a reçu quelque mauvais coup.

A ce point de vue, ils ont eu fort à faire dans les bois et les ravins de mauvaise mine que nous traversons, en franchissant la *Serra do Mar*, car les nombreuses croix de bois espacées tout le long de la route, et rappelant que là a été enseveli un malheureux assassiné, donnent à réfléchir sur la sûreté du passage. Mais, fort heureusement, il paraît qu'aujourd'hui les brigands de ces parages sont tout à fait calmés.

A la fin d'une journée fatigante où nous avons été aveuglés par une atroce et étouffante poussière, nous nous arrêtons à quelques kilomètres de *Barbacena*,

chez le senhor da Costa, major de la garde nationale. — Il ne faudrait pas s'effrayer des troubles que peut occasionner ce corps pseudo-militaire; heureusement pour le Brésil, la garde nationale ne compte guère que des majors!...

Notre hôte n'a, du reste, rien de belliqueux, et se livre à la paisible industrie des cigarettes roulées dans la paille de maïs. Il nous raconte qu'il s'assure un revenu annuel d'une cinquantaine de mille francs en cultivant lui-même le tabac, et en occupant ses esclaves à cette fabrication des plus simples. Pour ma part, j'aime beaucoup ces cigarettes du pays, d'une très-grande force, mais d'ailleurs d'un goût excellent et très-fin.

De *Barbacena*, il nous fallut faire plusieurs longues journées à cheval, partant au point du jour et nous arrêtant à la tombée de la nuit. J'étais parfois ébloui et charmé des teintes étranges que nous avions sous les yeux ; les nuances infinies de l'horizon se confondaient insensiblement avec le ciel, tandis qu'au premier plan, la combinaison des différentes matières qui composent le sol profondément raviné le rendait tantôt tout rose, tantôt zébré de rouge ponceau, de jaune, de violet et de brun, formant un ensemble de couleurs d'un effet incomparable.

En franchissant la *Serra dos Taïpas*, nous apercevons une immense étendue de pays absolument inhabité; sur plusieurs points, une longue colonne de fumée s'échappe en spirales de quelque forêt en feu et répand dans l'air un nuage si épais que, vers le

soir, le disque du soleil nous apparaît comme dans un brouillard opaque. Dans le lointain, des bandes de singes font entendre leurs hurlements sinistres; un vol de perroquets passe au-dessus de nos têtes; puis c'est un aigle qui s'enlève majestueusement devant nous.

L'état de la route est indescriptible; les éboulements de la saison des pluies n'ont plus laissé qu'une série de crevasses, au milieu desquelles tout vestige du tracé a disparu. Force est alors de contourner ces trous béants, et grâce aux braves mulets, dont le pied sûr n'hésite jamais, on passe partout à peu près sans danger. Parfois, à l'aube, nous trouvons, sur ces hauteurs la terre toute couverte d'une gelée blanche causée par le froid de la nuit; mais le soleil a bien vite raison de ces légers glaçons.

A *Machina de ferro*, nous franchissons une montagne d'une richesse minérale remarquable : le chemin, les cailloux, les rochers sont tout de fer, et les pieds de nos chevaux frappent sur le métal presque pur, qui se trouve là dans une proportion de 80 à 90 p. 100, même à fleur de terre. Ces gisements restent malheureusement à peu près inexploités, à cause de la difficulté des transports, du prix excessif de la main-d'œuvre et du manque de houille, que le bois, seul combustible employé, remplace d'une façon insuffisante.

A la fin du septième jour de notre voyage, nous arrivons sur les rives du *Rio das Velhas* où se trouve *Morro-Velho*. Un groupe de cavaliers attend notre petite troupe à la limite de la concession : ce sont les offi-

ciers de la *S. John-d'el-Rey mining Company,* qui viennent souhaiter la bienvenue à leur *superintendent general.*

M. Gordon, en effet, est absent de chez lui depuis plusieurs mois; aussi tient-on à le bien recevoir : à l'entrée du village, les pétards de joyeuse entrée font leur office, et un corps de musique, jouant de brillantes fanfares, prend la tête de notre véritable cortége.

Nous pénétrons dans la cour de l'habitation : une nuée de négrillons en livrée originale se précipitent à la tête de nos montures, et nous mettons pied à terre pour aller saluer madame Gordon et sa fille, qui nous attendent sous la véranda. A la vue du Révérend, certains yeux brillèrent d'une joie non dissimulée : l'attente avait paru longue!

Quant à moi, humble laïque, dont la venue n'était pas attendue avec autant d'ardeur j'en profite pour me retirer dans ma chambre, et y goûter les délices de fraîches ablutions. Quand on a enduré la poussière du chemin sur plusieurs centaines de milles, et qu'on s'est cru à bien des lieues de la civilisation, quelle bonne aubaine de trouver un joli cottage anglais, avec tous les raffinements de luxe et de confort que les sujets de Sa Majesté Britannique ont le bon esprit d'apporter partout avec eux!

Je fus réveillé de bonne heure, le lendemain, par le bruit des machines qui font l'or, ou plutôt qui le dégagent de toutes les matières dans lesquelles il est enveloppé.

Je savais déjà, par les récits de notre hôte, combien

cette exploitation, qui est aujourd'hui en pleine prospérité, avait passé par de rudes épreuves. Il y a sept ans, tout marchait à merveille; la veine d'or suivie était abondante, quand tout à coup, sans que rien ait pu faire prévoir cette terrible catastrophe, le feu se déclara dans la mine. En quelques heures tous les bois qui soutenaient les travaux de soubassement s'étaient embrasés; des tourbillons de flammes et de fumée s'échappaient par les issues, et empêchaient d'apporter aucun secours.

Entre deux maux, avec beaucoup de présence d'esprit, le directeur sut choisir le moindre : il recourut à l'inondation complète. Il y eut alors une période de trois ans pendant laquelle les travaux ne reprirent qu'avec peine; de nouveaux accidents se succédèrent à des intervalles assez éloignés, pour détruire chaque fois le fruit de longs labeurs; puis, un jour, un éboulement épouvantable, causé par les ravages de l'incendie et de l'inondation, détruisit en même temps les galeries et les puits : cette fois la mine était absolument perdue.

Mais doué de la ténacité propre à sa race, M. Gordon s'acharne de nouveau; il creuse d'autres puits, il répare ses machines, il retrouve le filon! Aujourd'hui la prospérité renaît, et les actions de la Compagnie de *Morro-Velho* sont aussi recherchées à la Bourse qu'il y a sept ans.

Nous avons entrepris l'exploration de la mine d'or en nous faisant descendre par une des tonnes qui retournent en général à vide, après avoir apporté le

minerai de bas en haut. Cette descente d'environ quatre cents mètres n'a rien de bien attrayant, et malgré soi l'on réfléchit, tout le temps du parcours, à la triste figure que feraient, au fond du puits, les voyageurs du tonneau si la chaîne venait à casser! Les différentes couches que l'on traverse avant d'arriver au précieux métal ne sont que de l'ardoise; cette matière forme également la base de la veine où se trouve l'or.

La chaîne cesse de se dérouler entre des parois étroites, et nous pénétrons dans une vaste caverne. A la vue de ces murs ternes et gris, ruisselants d'humidité; de ces noirs attaquant la pierre à coups de pioche et dont le torse nu, couvert de sueur, reluit à l'éclat des torches, j'éprouvai tout d'abord un certain étonnement : je ne m'étais pas figuré ainsi une mine d'or, et je me serais cru plus volontiers dans un charbonnage.

Les chants des travailleurs occupés dans d'autres galeries semblent sortir des entrailles mêmes de la terre; nous parcourons successivement ces différents travaux souterrains, accueillis, dans chaque nouvelle excavation, par les retentissants *viva* dont nous saluent les mineurs.

Comme, à l'œil, on ne distingue nullement le minerai aurifère de celui qui ne l'est pas, nous nous contentons de croire sur parole notre guide, qui tantôt nous fait passer par des couloirs où il faut avancer presque en rampant, tantôt nous avertit de nous effacer contre les parois humides pour laisser place aux wagonnets chargés de minerai, qu'on dirige vers l'orifice.

J'avais hâte de quitter ces profondeurs, dont la visite n'offrait d'ailleurs qu'un médiocre intérêt, et nous remontâmes par un autre puits. Celui-ci sert de passage aux tuyaux de quatre pompes, fonctionnant sans interruption; elles sont destinées à puiser l'eau de la nouvelle mine, et surtout à vider les anciennes galeries inondées. Mais c'est une pénible ascension que celle de douze cents échelons, par des échelles droites! J'avoue que j'ai revu le ciel avec plaisir.

Le roc dont on extrait l'or est composé de quartz mêlé, dans une forte proportion, à du carbonate de chaux, et fortement imprégné de fer, d'arsenic et de pyrites de cuivre. Les blocs concassés, mais de grosseur inégale, sont apportés à la surface et jetés de là dans un hangar où des ouvriers les réduisent à un même volume. On les verse alors peu à peu dans de vastes entonnoirs qui, par un ingénieux système de plan incliné, ne fournissent chacun qu'une pierre à la fois à un gros pilon chargé de la broyer. Il y a en ce moment une centaine de ces bocards fonctionnant jour et nuit; aussi quel tapage!

Réduite en poussière extrêmement fine, la matière pulvérisée tombe sur un tamis en fils de cuivre, où elle trouve un courant d'eau qui l'emporte à travers les tissus assez serrés de cette toile métallique. L'eau bourbeuse, couleur ardoise, coule alors sur des conduits en plan incliné d'une longueur de quinze mètres environ.

Ces rigoles sont tapissées de peaux de bœuf juxtaposées, qui ont chacune trois à quatre pieds de long sur un pied et demi de large, et dont on a eu soin de con-

server les poils, pour arrêter la poussière d'or. En effet, ce métal, plus lourd que tous ceux avec lesquels il était en composition dans la pierre, est nécessairement le premier à s'accrocher aux peaux que le courant de l'eau prend à rebrousse-poil.

La longueur des conduits assure un temps d'écoulement suffisant pour que la plus grande partie de l'or y soit déposée, pendant que le quartz pulvérisé et presque tout le cuivre sont emportés par le courant. Il reste alors sur les peaux une espèce de boue noirâtre, qui renferme en majeure partie du sable, de l'arsenic et de l'or.

En opérant le lavage à la manière primitive, on peut dégager déjà le précieux métal; mais cette opération, en pratique, serait trop longue. Cependant, pour nous en donner une idée, notre hôte veut bien en faire faire l'expérience devant nous : une négresse ramasse le contenu de deux ou trois peaux, le verse dans un grand plat de bois, puis elle y met un peu d'eau et commence avec la main à secouer doucement son écuelle, en laissant chaque fois échapper, avec le liquide, le sable dont il est mélangé. Peu à peu, toutes les matières étrangères disparaissent; on aperçoit dans le vase une teinte jaunâtre de plus en plus prononcée, et enfin l'or se trouve complétement libre; car, plus lourd, il est resté au fond. C'est la méthode des Chinois en Californie; c'est aussi le système employé par tout mineur qui, à la recherche de l'or, veut essayer quelque minerai où il soupçonne sa présence.

Mais on a trouvé mieux pour les mines produisant de grandes quantités de quartz aurifère : la boue recueillie dans les rigoles est transportée dans des tonneaux où elle subit une rotation continuelle qui dure vingt-quatre heures; l'or, et seulement ce métal, s'amalgame avec le mercure qu'on a eu soin de verser. On passe alors tout le contenu des tonneaux dans des baquets pleins d'eau, soumis à un mouvement de va-et-vient fortement saccadé. L'amalgame, très-lourd, va au fond, tandis que les autres matières, soulevées avec l'eau, s'échappent par des trous ménagés dans ce but. Il ne reste plus qu'à recueillir l'amalgame; il est séparé en boules de la grosseur d'une pomme et fortement pressé à la main dans des peaux de chamois, d'où le mercure s'échappe en grande quantité au travers des fissures; mais il est encore loin d'avoir disparu tout à fait.

Pour y parvenir, on dépose ces boules sur des écuelles placées dans un four, où elles sont soumises à l'action d'une forte chaleur : le mercure se volatilise et, se dégageant complétement de l'or, va se refroidir à l'air extérieur, dans un récipient, où il est recueilli afin de pouvoir servir encore. Voici donc l'or complétement libre : il est aussitôt fondu en beaux lingots d'une valeur de 500 livres sterling, soit 12,500 francs.

Le mélange d'eau et de matières minérales dont je parlais tout à l'heure, et qui transporte l'or pulvérisé, est trois fois recueilli et trois fois soumis aux mêmes procédés, pour en extraire autant que possible tout le précieux métal qu'il contient. Après ces opérations, le

sable est mis de côté et conservé : dans le cas où un nouvel accident arriverait à la mine, les travailleurs pourraient être utilement employés à en retirer la quantité d'or, relativement minime, qui y reste encore.

C'est l'eau qui meut toutes les machines, et comme elle est peu abondante, d'habiles ingénieurs l'ont savamment ménagée pour l'utiliser le plus possible. Aussi ne voit-on au premier abord, tout autour de soi, qu'un assemblage incompréhensible de rigoles, de charpentes, de roues gigantesques en mouvement continu.

Mais on se rend bien vite compte que le génie de l'homme est là, dirigeant toute cette apparente confusion... et l'on admire, une fois de plus, la science qui a fait trouver l'or là où il est invisible, et qui a su le séparer des matières au milieu desquelles la nature l'avait caché.

Le rendement de l'or, à *Morro-Velho*, augmente depuis quelque temps dans des proportions qui méritent d'être signalées : ainsi, je vois qu'en octobre 1873 il en a été extrait pour une valeur de 6,500 francs; en décembre, ce chiffre s'élevait à 72,000; en février 1874, il était de 255,000, et en avril suivant, de 350,000 francs. Les résultats seront bien plus considérables encore quand la Compagnie aura à sa disposition un nombre suffisant de machines et de puits d'extraction : elle compte y arriver avant deux ans.

Toute la question, pour l'avenir, est de savoir si *la veine continuera!* En tous cas, on est assuré d'une exploitation lucrative au moins pour quelques

années; aussi les actions de la *S. John-d'el-Rey mining Company,* d'une valeur nominale de 100 livres sterling, ne peuvent-elles être achetées en ce moment, sur la place de Londres, pour le prix de 250 livres.

Environ douze cents travailleurs sont employés dans l'exploitation de *Morro-Velho;* de ce nombre cinq cents sont étrangers ou indigènes, blancs ou noirs, et leurs services sont rétribués d'après les capacités de chacun. Le reste de cette population de mineurs est pris dans l'élément servile.

Un dimanche, M. Gordon nous fit assister à une curieuse revue : il passait l'inspection des esclaves de la Compagnie. Je vis là, alignés sur la pelouse devant l'habitation, plus de cinq cents noirs, hommes, femmes ou enfants, tous en uniforme. Les femmes portaient un jupon blanc, un châle bariolé et un mouchoir rouge sur la tête; leurs capitaines féminins, placés en serre-file, se distinguaient par un châle rouge et des rubans de même couleur cousus en cercle tout autour du jupon, selon l'importance de leur grade. Les hommes avaient un pantalon blanc, une blouse bleue à revers rouges et une petite toque; leurs capitaines étaient en veste, avec les insignes de leur grade sur les bras.

Grands et petits, des deux sexes, alignés tant bien que mal, sont là formant un carré, et subissent l'inspection. L'excellent directeur passe devant le front de ses troupes; rien ne lui échappe, et il distribue à qui le mérite un mot de reproche ou de félicitation. Il a, du reste, lieu d'être content, car tous sont

admirablement tenus et respirent la santé et la satisfaction.

C'était un étrange spectacle que cette scène d'esclavage dans le milieu tout anglais où nous nous trouvions! Pour compléter le tableau, au centre du carré formé par les noirs, s'élevait un grand mât au-dessus duquel flottait fièrement le pavillon de Sa Majesté Britannique..... et les plis du drapeau anglais jetaient mollement leur ombre ondoyante sur toutes ces têtes d'esclaves! — Philanthropie et mystification!...

Le mariage de miss Gordon fut pour la colonie l'occasion d'un grand nombre de réjouissances auxquelles nous prîmes avec joie notre part. Un jour entre autres, notre hôte donna un grand bal où furent réunies toutes les notabilités et toutes les beautés du pays : grande salle ornée de branches d'oranger en fleur, orchestre éclatant, souper assis, rien n'y manquait.

On se livra avec ardeur à des danses nationales, telles que le *ferro-fogo*, dont l'exécution consiste à frapper en cadence des pieds et des mains, et la *moreninha*, mesure de polka interrompue par un *bolero*, où l'on remplace les castagnettes au moyen d'un habile claquement des doigts; autant les naturels du pays, et surtout les femmes, excellent dans ces mouvements langoureux, autant les colons réussissent peu dans ce genre d'exercice, qu'ils veulent, contre toute mélodie, transformer en gigue irlandaise.

La cérémonie du mariage se passa avec la correc-

tion la plus parfaite et la plus anglaise; je partageai avec mon aimable compagnon de voyage, l'honorable H. Gough, secrétaire de la légation d'Angleterre, l'honneur de servir de témoin aux deux époux. Au moment du départ, un côté pittoresque se révéla dans son entier : la jeune femme, en effet, après avoir quitté sa robe blanche, reparaît en élégant costume d'amazone; le marié revient botté et éperonné; on s'embrasse sur le perron, on saute à cheval, et les montures partent au galop, tandis que parents et amis, suivant l'antique usage du pays natal, jettent en l'air leur vieilles pantoufles pour porter bonheur au nouveau couple.

Femmes de chambre, domestiques, esclaves, bagages, le tout défile ensuite en caracolant aux mêmes allures que les maîtres. Ils ont à faire quarante kilomètres aujourd'hui, et autant demain et après-demain, pour arriver jusque chez eux.

Moi aussi, mais moins poétiquement, je me suis mis en route le lendemain, et ma seule conversation a été, tout en chevauchant, de deviser sur le célibat avec Sa Révérence le chapelain Ward.

Ce n'est pas sans regret que je dus renoncer à pousser mon excursion jusqu'aux rives du *Rio Doce,* distant d'une vingtaine de lieues : là j'aurais pu faire une visite aux Indiens *Botacudos* qui campent dans les forêts sauvages, ou bien chercher à *Diamantina* des diamants dans le lit de la rivière; mais il ne me restait plus assez de temps, et je devais être à jour fixe à Rio-de-Janeiro.

Notre route de retour s'effectua à peu près sans incidents. Nous avions légèrement modifié l'itinéraire suivi en venant, et nous dûmes séjourner dans une ville appelée *Congonhas de Campo*, contenant d'ordinaire deux mille habitants, mais qui, à l'occasion d'une grande fête foraine, était encombrée alors de quatorze mille voyageurs indigènes. Je laisse à penser dans quel assemblage de noirs et de négresses, de bêtes à quatre et à mille pattes, il nous a fallu passer la nuit, couchés à la belle étoile sur des peaux de bœuf.

Comme nous poursuivions notre route, heureux de laisser bien loin cette foule bigarrée et grouillante, nous rencontrâmes dans un bois solitaire un beau porc-épic qu'un de nos nègres captura. L'homme apprit à ses dépens combien cet animal possède d'excellentes défenses; car, ayant imprudemment avancé la main pour le saisir vivant, il se sentit piqué d'une quantité de dards qui, comme des flèches, lui restèrent plantés dans la peau et lui causèrent une vive douleur. Cependant, comme nous étions sortis maîtres de la situation, je consentis à laisser au Révérend cette proie qu'il ambitionnait, et il m'entretint toute la soirée de la joie qu'il aurait à en faire don au Jardin zoologique de Dublin. Malheureusement, dès l'aube, nous eûmes la douleur de constater que, pendant notre causerie, le porc-épic avait pratiqué une brèche dans sa prison de bambous, et avait déguerpi pour se soustraire à tant d'honneur!

CHAPITRE V

La *fazenda* impériale de Santa-Cruz. — L'esclavage et les esclaves au Brésil.

Pendant une soirée que l'empereur avait passée à la légation de France, la conversation étant tombée sur les *fazendas,* Sa Majesté proposa au ministre et à madame Noël de visiter son domaine impérial de Santa-Cruz, et elle eut la grande bonté de m'engager à faire cette excursion avec eux.

Cette propriété de la couronne est située sur le bord de la mer, à quelques lieues au sud de Rio. Le palais, bâti sur une élévation de terrain, forme un immense carré, dont le centre est occupé par une église; c'est plutôt, du reste, un couvent qu'un château, érigé là autrefois par les Jésuites. Depuis lors, le roi de Portugal Jean VI l'avait occupé pour en faire son séjour favori. L'endroit devait bien convenir aux idées d'exil du souverain dépossédé, car la vue qui se déroule au pied de cette élévation de terrain est d'une grande mélancolie.

Ce ne sont partout que plaines immenses, bornées au loin par une chaîne de montagnes ou par la mer; et seules, quelques rangées de hauts cocotiers coupent les lignes uniformes de cet horizon.

Autour d'une grande terrasse se trouve groupé le

village, presque exclusivement habité par des noirs, au nombre de deux ou trois mille; ils étaient dernièrement encore tous esclaves; mais l'empereur, lors de la fameuse loi d'émancipation de 1871, les a affranchis. Ils ne doivent aujourd'hui à la *fazenda* qu'un certain nombre de jours de travail, tribut qu'ils ne payent, au reste, que très-imparfaitement. En nous promenant devant leurs cases, nous voyons les nègres s'incliner devant nous avec toutes les démonstrations d'un profond respect; ils nous demandent la *bençâo* (bénédiction) ou bien nous souhaitent la bienvenue au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette formule de salut, en usage à peu près chez tous les esclaves du Brésil, est sans doute un souvenir des missions; elle a dégénéré en une espèce de sifflement qui consiste à dire un *Jsus-Cris* à peu près inintelligible pour qui n'en connaît pas la signification. Il est de bon goût de répondre à cette pieuse exclamation par un : *Para sempre* (pour toujours).

Le soir de notre arrivée, l'intendant chargé de nous faire les honneurs de la *fazenda* nous avait ménagé un spectacle assez original. Nous voyons arriver, avec un air mystérieux et grave, quinze ou vingt négresses, toutes d'un âge respectable, et vêtues de costumes plus caractéristiques que complets. Elles se placent en rond dans la salle où nous nous trouvons, et entonnent un chœur d'une mélodie étrange, presque sauvage. Puis chacune à son tour entre dans le cercle, et, au milieu de ses compagnes gambadant, elle se livre à des contorsions tout à fait bizarres. Tantôt

c'est la danse du *mariboundo* (guêpe), rappelant, avec des gestes plus grossiers, la *danse de l'abeille* qu'exécutent les gracieuses almées; tantôt c'est le *pé di patto,* qui consiste à imiter le pas lourd du canard; ou bien encore le *loundou,* aux mouvements sautillants et saccadés. Le cancan ne serait-il pas un privilége de la civilisation? Dans tous les cas, à voir ces pauvres vieilles Africaines se livrant à cette danse de genre, il est impossible de mettre en doute que ce ne soient là les vrais principes de la chorégraphie primitive.

Tout en s'accompagnant, les unes avec un tambour de basque, les autres avec un coco vidé où s'agitent des grains de plomb, plusieurs de ces sorcières portaient, ficelé sur le dos, un enfant de quelques mois. Leur paquet ne semblait les gêner ni pour danser ni pour crier, et les pauvres petits moricauds, ou sommeillaient tranquillement, ou de leur petite tête crépue marquaient déjà la mesure du pas macabre de leurs étranges mamans. S'animant de plus en plus, elles entonnèrent bientôt une espèce de litanie interrompue de hurlements et de poses grotesquement plastiques. Puis la mieux inspirée de la bande, s'adressant à chacun de nous, improvisa, toujours sur le même ton, quelque compliment de bienvenue; le style en était sobre, mais l'intention excellente; ainsi j'ai retenu cette phrase naïve : « Vous qui venez de la ville, la route vous a été heureuse pour venir. Puisse-t-elle être heureuse pour vous en retourner! »

Ce chant, ces cris et ces danses semblent être un apanage des plus âgées, un sacerdoce que les autres

considèrent avec respect. D'où leur vient cette tradition ? Je crois que ces Africains, transportés sur la terre d'Amérique, ont adapté leurs mélodies et leurs danses nationales à des paroles et à des chants que leur ont appris les Jésuites; de là, sans doute, ce mélange de religieux et de sauvage.

A la messe, le dimanche, j'ai entendu ces mêmes femmes psalmodier à l'église sur un ton du même genre; je dois avouer cependant qu'elles supprimaient au lutrin leurs poses excentriques.

Un autre soir, on nous offrit un bal où furent réunies toutes les beautés indigènes qui, de près ou de loin, touchaient aux notabilités de la contrée. L'orchestre, très-bon du reste, était exclusivement composé des nègres de la *fazenda*. Les dames étaient de toutes couleurs, et, suivant la mode du pays, elles portaient un corsage dont elles choisissent les nuances dans des tons d'autant plus vifs que leurs épaules et leur teint sont plus bistrés.

La fête fut charmante et fort animée; malheureusement je n'étais pas encore très-versé dans la langue portugaise, de sorte qu'à mon grand regret, je ne pouvais jouir de toutes les ressources de cette aimable société. J'en savais assez cependant pour être touché d'une réponse aussi naïve qu'inattendue que me fit une délicieuse brunette, dont la taille bien prise dessinait ses gracieux contours dans une étoffe de soie jaune serin.

Comme je la complimentais, le plus convenablement du monde, sur cet ensemble éblouissant, elle me

répondit, en baissant modestement les yeux : *As suas ordens, senhor* (à vos ordres, monsieur), ce qui m'eût assurément autant charmé qu'étonné, si je n'avais su déjà que cette expression est d'aussi banale politesse que le : *à la disposicion de usted* des Espagnols.

Dans les diverses excursions de chasse ou de promenade que j'eus l'occasion de faire aux environs, j'ai été frappé de rencontrer partout de nombreuses traces de la civilisation apportée jadis par les Jésuites. Quelques établissements, tels qu'une vaste poterie, une tannerie, un pont superbe bâti par eux, attestent qu'autrefois cette contrée était tout particulièrement bien exploitée. Il est intéressant de retrouver à chaque pas ces souvenirs laissés par l'ordre de Saint-Ignace; aujourd'hui, la plupart de ces constructions sont abandonnées, et les civilisateurs ont été expulsés de là, comme de bien d'autres lieux encore, en récompense des services qu'ils avaient su rendre.

Mais ce n'est guère le moment, en vérité, d'esquisser ici un procès de tendance contre certains actes passés du gouvernement, alors que j'ai sous les yeux le grand exemple que viennent de donner le souverain et l'État, en libérant, dans un généreux élan pour le progrès, tous ces hommes qui m'entourent et qui, hier encore, portaient les chaînes dégradantes de l'esclavage.

Cette réflexion me vient naturellement à l'esprit en parcourant, tout autour de ce domaine de la couronne, uniquement peuplé d'affranchis, les *fazendas* appartenant à des particuliers. Là, de quelque côté que s'arrête mon regard, j'aperçois une longue ligne

d'esclaves, travaillant péniblement la terre sous ce soleil de feu, tandis que derrière ces pauvres êtres, un *feitor* les surveille et les anime d'une *chicote* (fouet), insigne trop souvent parlant du commandement.

On se fait généralement en Europe une idée assez fausse de l'esclavage au Brésil : cette institution, bien qu'abolie en principe par la loi du 28 septembre 1871, existe cependant encore dans toute sa rigueur, et offre un singulier contraste avec les nombreuses manifestations d'une civilisation d'ailleurs très-avancée.

Les statistiques officielles accusent le chiffre d'un million cinq cent mille esclaves, sur une population d'un peu moins de dix millions d'habitants : c'est plus d'un esclave sur sept habitants !

Inutile de discuter la question de savoir si le moment de faire cesser l'esclavage a été opportunément choisi pour la prospérité du Brésil; car, sans envisager les résultats d'un tel fait, et leurs conséquences désastreuses à certains points de vue d'intérêt matériel, il est impossible de ne pas s'incliner devant l'idée très-grande et très-généreuse qui a inspiré les gouvernants : l'empereur surtout a contribué pour une large part à l'amélioration du sort des esclaves, et il aide tous les jours, par ses actes et par ses paroles, à l'accomplissement du vœu, devenu loi, de la nation brésilienne.

Comme je l'ai dit, dès la promulgation de cette loi, et pour lui servir de corollaire, tous les esclaves appartenant à la couronne ou personnellement à la

maison du souverain, ont été libérés; et il faut rendre cette justice aux membres du gouvernement : pas une voix ne s'est élevée pour le maintien de l'esclavage. Tous les représentants de la nation ont compris qu'il y avait là en jeu, pour l'honneur national, une grande question de civilisation, et d'avance, députés et sénateurs ont fait généreusement le sacrifice énorme qu'un pareil changement impose pour l'avenir. Si des discussions se sont élevées au sein des Chambres à cette occasion, elles n'avaient trait qu'à l'opportunité de l'heure choisie, mais nullement à l'utilité de la réforme proposée.

La loi n° 2040, appelée communément au Brésil *la loi du ventre libre*, qui sanctionne ce grand acte d'humanité, peut se diviser en deux parties distinctes : 1° elle déclare libres les enfants qui, à partir de cette date, naîtront d'une femme esclave; 2° elle s'occupe d'assurer l'affranchissement, par différentes mesures, afin de hâter le plus possible l'extinction de l'esclavage.

Il en résulte que d'ici à vingt ans, à quarante ans au plus, l'élément servile aura probablement disparu de l'empire. En effet, outre les décès et l'affranchissement par les maîtres, qui, d'après les statistiques, donnent un quotient de 5 pour 100 en faveur de l'extinction de l'esclavage, la loi y a contribué encore, en décrétant libres les esclaves appartenant à des successions en deshérence, ou ceux qui sont délaissés par leurs maîtres. Ces derniers, dans le cas d'abandon pour infirmités, trouvent en outre une protection

légale auprès du *juge des orphelins,* qui peut contraindre le *senhor* à les nourrir.

Il a été créé en outre un *fundo de emancipaçâo* (fonds d'émancipation), alimenté par le revenu de la taxe sur les esclaves, par le produit de certaines loteries, par le payement d'amendes encourues en vertu de cette même loi, etc., etc..... Malheureusement cette excellente institution est encore à l'état de formation, et jusqu'à présent les fonds recueillis, s'élevant à près de dix millions de francs, n'ont encore émancipé personne. Mais il y a pour cela une grave raison : c'est la difficulté qu'éprouve le gouvernement à faire bénéficier dès aujourd'hui de cet avantage les individus qui pourraient être choisis, dans la crainte de troubler dangereusement la tranquillité et la sécurité des planteurs. En voyant leurs camarades affranchis de par la loi, les autres comprendront-ils pourquoi ils ne le sont pas eux aussi? et ne serait-il pas à craindre qu'ils n'en réclamassent l'explication par des révoltes et des mutineries?

Disons-le, cette loi si morale en principe ne laisse pas d'entraîner certaines conséquences fâcheuses qui proviennent de son application même. Je veux parler de l'influence qu'elle a sur le sort des enfants nouveau-nés et sur le mariage des esclaves. Dans le premier cas, elle impose au propriétaire de la femme esclave devenue mère l'obligation d'élever cet enfant, jusqu'à l'âge de huit ans. C'est pour le maître une lourde charge de nourrir, pour un temps où il n'est qu'une dépense, cet enfant qui, neuf fois sur dix, lui

échappera le jour où son travail pourrait devenir rémunérateur. En effet, la loi assure bien au propriétaire le droit d'utiliser, jusqu'à vingt et un ans, le travail des enfants nés libres; mais combien meurent avant dix ans! Et puis, certaines restrictions, telles que le droit pour l'enfant de s'exonérer à très-bas prix, la faculté laissée à l'État de soustraire arbitrairement l'enfant né libre au maître de la mère esclave, sont autant de chances contre le travail éventuel que pourra fournir cet individu.

Il est de fait, quelles qu'en soient les causes, que les propriétaires comptent peu sur ce concours, et, au point de vue de leurs stricts intérêts, ils ne doivent guère se soucier des nouveau-nés. Aussi j'ai entendu signaler d'une façon très-sérieuse, et cela dans un des principaux journaux de la capitale, le grand nombre d'avortements, d'enfants mort-nés, et d'enfants morts quelques jours après la naissance, comme la conséquence d'une coupable négligence de la part des maîtres.

Quant au mariage entre esclaves, la loi de 1871 a eu pour résultat de le faire à peu près complétement disparaître des usages. Comment en serait-il autrement, quand elle déclare que, dans tous les cas d'aliénation ou de transmission d'esclaves, il est défendu, sous peine d'annulation de l'acte, de séparer les époux d'une part, et les enfants de moins de douze ans, de leurs père et mère d'autre part? Il devient donc infiniment plus simple de ne pas faire de mariages, pour faciliter, le cas échéant, les ventes et les

transmissions. C'est bien en réalité ce qui arrive. J'ai visité beaucoup de *fazendas,* et j'ai toujours constaté que le nombre des hommes mariés y est extrêmement restreint.

Il y a cependant des exceptions à cette règle, et je me souviens qu'un certain dimanche le chapelain maria solennellement, devant tout le personnel de la plantation, un couple esclave. L'heureuse fiancée, noire comme jais, était tout de blanc habillée et couronnée des traditionnelles fleurs d'oranger; mais ces emblèmes faisaient un singulier effet en ornant, aux yeux les moins clairvoyants, un état intéressant très-caractérisé. Personne n'a trouvé cela bizarre, et je fus seul, sans doute, à m'en étonner. Qu'y a-t-il de surprenant? Beaucoup de ces jeunes esclaves, en effet, deviennent mères dès l'âge de douze ou treize ans : si elles sont jolies, si la nuance plus claire de leur peau les rend plus séduisantes, leur beauté bien souvent les a destinées d'avance à orner la maison du maître... — ou de son intendant, qui n'a garde de s'oublier.

Il serait très-difficile et très-risqué peut-être d'essayer de donner une idée vraie du genre de morale qui dirige en pareille matière les caprices, les sentiments ou les instincts des différents propriétaires d'esclaves. Les uns, et je les crois nombreux, traitent leurs esclaves féminines d'une façon irréprochable; d'autres, soit par la douceur, soit par les menaces, abusent de leur jeunesse, de l'impuissance où elles se trouvent de résister d'aucune manière, et... offrent un libre champ à la critique des moralistes.

Évidemment la loi prévoit ces abus et les poursuit; mais l'autorité est fatalement bien faible pour punir les délits provenant d'une institution qu'elle doit encore tolérer, alors que de fait elle l'a déjà condamnée!

Un romancier brésilien, le docteur Bernardo Guimaraes, a pris sur le vif ces mœurs curieuses dans une nouvelle intitulée : *A escrava Isaura;* il a groupé sous ce titre les situations les plus dramatiques : une jeune et ravissante esclave quarteronne a été élevée par sa maîtresse avec tout le soin et le luxe donnés à l'éducation d'une jeune fille de bonne maison. La protectrice meurt avant d'avoir affranchi son esclave favorite qui tombe, par droit de succession, au pouvoir d'un jeune homme sans foi ni loi. Il la poursuit d'une ardente passion. Tous les instincts de la jeune fille se révoltent à la pensée d'être la chose de cet homme qu'elle méprise. Il veut la contraindre en employant même les tortures. Elle résiste, et finit par prendre la fuite... Mais, de par la loi, l'infortunée est bientôt ramenée à son persécuteur... Enfin — comme c'est un roman — notre héroïne trouve un sauveur qui l'achète... et l'épouse.

Je me figure volontiers pour *Isaura* le type charmant d'une jeune servante que je rencontrai un jour dans une *fazenda;* son teint clair et ses cheveux blonds m'avaient fait supposer que je m'adressais à une Européenne, et je lui demandai si elle était depuis longtemps au Brésil : « Mais oui, me répondit-elle, car je suis esclave, née sur la propriété...! »

L'élément servile a été de tous temps, et surtout

aujourd'hui, employé à l'agriculture; il en résulte que les provinces de Rio de Janeiro, de Minas-Geraes et de Saint Paul possèdent le plus grand nombre d'esclaves. Les propriétaires des provinces du Nord, n'en ayant pas un aussi pressant besoin pour leurs exploitations agricoles, s'en défont de plus en plus et les vendent aux planteurs de café, qui achètent ces travailleurs à des prix très-élevés.

La journée des noirs, dans une *fazenda*, est longue et très-rude; ils vont au travail avant le lever du soleil, et n'ont généralement, dans toute la journée, qu'une heure de repos, pendant laquelle ils prennent leur nourriture. Le fatigant labeur auquel ils se livrent ne s'arrête qu'à la nuit, et dans beaucoup d'endroits, on les oblige encore au *serão*, travail à la lumière dans de vastes granges.

Quant à leur nourriture, elle se compose d'une pâte faite avec de la farine de maïs; on y joint aussi une portion de haricots noirs; la *carne secca* (viande séchée, exportée du Sud et de la Plata) leur est donnée, dans certaines propriétés, deux ou trois fois par semaine, mais dans d'autres fort rarement. Il en est de même des distributions d'eau-de-vie et de tabac, qui varient dans toutes les *fazendas*. Je crois qu'on peut évaluer en moyenne l'entretien journalier d'un esclave, sous une bonne et généreuse administration, à 200 reis par jour, soit 50 centimes.

Les dortoirs sont tantôt une succession de véritables niches, tantôt des salles communes meublées d'un grand lit de camp en planches; et chaque esclave étend

sur ce rude coucher une natte assez épaisse faite de joncs.

Le costume des travailleurs consiste en une chemise et un pantalon de toile pour les hommes, un jupon pour les femmes; tous ont, en outre, un gros caban de laine destiné à les préserver, à l'occasion, du froid et de la pluie.

Dans la plupart des grandes exploitations, on observe le dimanche, ou plutôt le repos hebdomadaire; car, dans le but d'empêcher les esclaves des *fazendas* voisines de se rencontrer, les propriétaires choisissent chacun un jour différent, qui tient lieu de dimanche à leurs noirs. Ce jour-là, ils se reposent; accablés par les fatigues de la semaine, bien peu d'entre eux pensent à travailler pour eux-mêmes : cependant le maître leur abandonne généralement, tout près de l'habitation principale, un coin de terre où ils se bâtissent une cahute. Quelques-uns cultivent autour de ces masures du maïs, des haricots, du riz, et même du café; mais leur industrie la plus sérieuse m'a toujours paru consister dans l'élevage des poules, qui partagent avec eux leurs cases, et qu'ils mangent ou vendent selon les besoins du moment.

Une sorte de hiérarchie administrative distribue et surveille le travail; l'autorité passe donc du *senhor* à son *administrador* et de celui-ci aux *feitores* armés du fouet traditionnel, véritables chefs d'escouade, le plus souvent esclaves eux-mêmes.

La discipline est sévère et dispose d'un véritable arsenal de châtiments : les plus simples consistent

dans la privation d'eau-de-vie et de tabac, ou dans l'application de la *palmatoria*, manche court, armé à son extrémité d'une rondelle de bois, avec laquelle on frappe sur la main que doit présenter le coupable. C'est là une correction légère destinée aux femmes et aux enfants. Il y a ensuite la verge à plusieurs bouts plombés : on l'applique, en nombre de coups proportionné à la faute, indistinctement sur le dos du coupable de l'un ou de l'autre sexe.

Le *tronco de pes* est un instrument de punition destiné à maintenir l'esclave couché par terre, sur le dos, sans qu'il puisse remuer les jambes : à cet effet, deux ouvertures sont pratiquées dans une planche dont la partie supérieure est mobile, et la partie inférieure fixée au sol. L'homme a en quelque sorte les chevilles encastrées dans cet étau, et ne tarde pas à souffrir d'un engourdissement pénible qui devient de plus en plus douloureux. Le supplicié reste parfois dans cette position des journées et des semaines entières, enfermé dans quelque réduit à peu près sans air et sans lumière. En règle générale, toutefois, il est détaché pendant le jour, et envoyé comme les autres au travail.

Au nombre des fautes punies le plus sévèrement, les tentatives de fuite sont classées en première ligne. Cependant, les exemples d'esclaves fugitifs sont fréquents, quoique le sort de ces malheureux, en toute éventualité, soit des plus tristes. Traqués hors de tous les lieux habités, ils n'ont d'autre ressource que d'errer dans les bois, d'où ils s'échappent la nuit pour vivre misérablement de vols et de rapines. Ces fuyards

s'appellent *quilombos*, ils sont un dangereux voisinage pour les gens paisibles; parfois ils se réunissent et forment une redoutable bande de brigands, que la police hésite à affronter. Mais le vagabond finit toujours par se faire reprendre, car la loi punit sévèrement celui qui lui donne un refuge : il entre alors dans une période cruelle d'expiation, et, pendant de longues années, il porte, même en travaillant, soit une chaîne aux pieds, soit un anneau de fer au cou.

J'ai rencontré maintes fois des esclaves ayant le visage couvert d'un masque de fer, prudemment cadenassé : cette précaution était prise dans le but de les empêcher de manger de la terre, moyen de destruction employé par quelques-uns d'entre eux pour mettre fin à leur exécrable existence.

Dans les villes, la police met sous les verrous les esclaves qui lui sont envoyés pour être emprisonnés; elle se charge même de leur administrer des coups de fouet, si tel est le désir de leur maître. Toutefois, la prison et les châtiments corporels sont dans ce cas toujours soumis à la discrétion du « subdélégat de police ».

Voilà bien des moyens brutaux! mais il faut dire, pour en excuser l'emploi, que, de l'avis unanime, la crainte du châtiment agit seule sur ces natures incultes : la douceur, assure-t-on, ne peut suffire dans une sage administration.

Cependant l'esclave ne travaille pas uniquement sous l'action du fouet, et on le stimule aussi par la récompense. Souvent, lorsqu'il accomplit bien sa tâche

ou qu'il la dépasse, son zèle se trouve remunéré par une petite gratification pécuniaire. Il paraît que, par un travail assidu, il peut arriver à un chiffre d'économies considérable, soit environ 125,000 reis, ou un peu plus de 300 francs par an. Mais généralement cet argent, aussitôt reçu, a disparu dans l'acquisition de *cachaça* (eau-de-vie de canne) ou d'une foule d'inutilités. Ces dépenses leur sont d'autant plus faciles que les planteurs ont d'ordinaire dans leur *fazenda* même une *venda*, ou boutique, fournissant tout ce dont les noirs peuvent avoir besoin, et où, suivant sa générosité, le *senhor* leur vend toutes espèces de marchandises, soit au juste prix, soit de façon à s'assurer de ce côté un certain bénéfice.

Il vient tout naturellement à l'esprit qu'un esclave, étant à même de gagner plus de 100,000 reis par an, pourrait, en économisant seulement pendant une dizaine d'années, réunir un pécule suffisant pour le rachat de sa liberté, grâce surtout aux facilités données par la loi nouvelle. Mais en pratique il n'en est pas ainsi : d'abord ces pauvres gens ignorent pour la plupart leurs droits à cet égard ; j'ai pu à diverses reprises, en les interrogeant, m'en convaincre par moi-même ; ensuite, quand bien même ils verraient la liberté au bout de leurs efforts, je ne suis pas certain que ce but serait un stimulant décisif. Beaucoup d'entre eux se sont faits peu à peu à cette triste existence, et, s'ils entrevoient vaguement dans la liberté la perspective idéale de ne plus rien faire, en revanche leur nature indolente ne leur donne guère la préoccupation de

l'avenir. Et puis, ce sentiment si tenace qui attache l'homme à la terre, parce qu'il l'a arrosée de ses sueurs; à son maître, parce qu'il l'a toujours connu tel, agit fortement sur ces natures primitives. Ils ont là une grande famille avec laquelle leur existence s'est pour ainsi dire identifiée, et au dehors, pour eux, finit le monde.

Toute cette population africaine, transplantée au Brésil, a conservé beaucoup des mœurs, des usages et des traditions communes aux autres tribus d'au delà de l'Océan. Leur langage même, sorte d'argot composé de mots portugais et africains, n'est intelligible que pour eux. Entre ces hommes existe le double lien de l'origine et de la fraternité dans la captivité; ils forment instinctivement une société exclusive, dont les membres se reconnaissent et s'aident au besoin. S'ils pouvaient parvenir à se compter, nul doute que ce million et demi de parias serait à même de jeter un grand trouble dans le pays; aussi l'importance qu'on attache à les empêcher de se rencontrer dans les plantations voisines n'est-elle pas dépourvue d'un fond de prudence.

On m'a montré plusieurs fois d'anciens chefs de tribu devenus esclaves, que les leurs traitaient encore avec un certain respect. Cependant, l'un d'eux avait lui-même autrefois fait la traite en vendant aux marchands d'esclaves des hommes de sa propre tribu. Un jour il fut enlevé à son tour, et le hasard voulut que l'ancien chef trafiqueur et un de ceux qu'il avait lâchement vendus se retrouvassent compagnons de

captivité dans la même *fazenda*. Ils se reconnurent, et les explications ne furent pas longues : le vendu voulait tuer le vendeur. On fut obligé de se défaire du noir si justement indigné, pour ne pas avoir à constater bientôt la perte d'au moins un des deux esclaves.

Si l'application de la loi de 1871 donne lieu indirectement à des inconvénients, elle a surtout le grand avantage, en restreignant le nombre des esclaves, de rendre chaque individu beaucoup plus précieux à son maître. Celui-ci a aujourd'hui tout intérêt à ne pas surmener son esclave et même à le bien soigner; aussi les traitements sont-ils généralement plus doux qu'autrefois, et toute *fazenda* de quelque importance a-t-elle son hôpital, où un médecin vient faire des visites régulières. En effet, pour un propriétaire, le capital représenté par les esclaves est considérable; une plantation de café doit occuper en moyenne, de cent à cent cinquante noirs; or, le prix d'un travailleur varie aujourd'hui de 3,000 à 6,000 francs et même davantage. Que l'on juge d'après cela de la somme représentée par un troupeau de trois cents à cinq cents esclaves !

Pour me donner une idée des prix courants, un habitant de Rio me fit un jour passer en revue huit esclaves qu'il venait d'acheter. Il me les exhiba comme on montre une belle paire de chevaux dont on vient de faire l'acquisition. Le lot était médiocre, puisqu'il comprenait quatre négrillons, deux femmes déjà vieilles et deux hommes; et cependant le tout avait été payé 12 contos de reis, soit 32,000 francs. Mon homme était particulièrement fier d'un beau mulâtre,

charpentier de son état, qui, à lui seul, avait coûté 7,000 francs.

Grâce à ces prix élevés, les petits propriétaires, dans les villes et dans les campagnes, trouvent à louer leurs esclaves à des taux constituant pour eux de gros bénéfices; c'est ainsi qu'un noir ou une négresse sont une source de profits au même titre qu'un âne ou un cheval loués au jour, au mois ou à l'année. La location d'un bon ouvrier est de 75 à 100 francs par mois, soit un revenu annuel d'un millier de francs... Une bonne nourrice se loue couramment 1,200 ou 1,500 francs par an.

Il suffit, du reste, pour s'édifier sur les ventes et locations de chair humaine, de jeter les yeux sur la quatrième page d'un journal quelconque.

Je cite, à titre de curiosité, quelques annonces prises au hasard :

A VENDRE dans une maison particulière, deux femmes de chambre nées dans le pays, l'une de dix-neuf ans, l'autre de vingt-deux, de bonne mine, sages et soumises, sachant blanchir, repasser et coudre parfaitement. Elles sont bonnes à tout faire. — S'adresser, etc.

A LOUER une nourrice (*uma ama de leite*) très-saine et douce, mulâtresse de couleur claire, garantie de bonne origine; son lait est nouveau et d'excellente qualité. — S'adresser, etc.

A VENDRE une excellente esclave, âgée de vingt et un ans, ayant un fils de ses premières couches. Elle est experte en tout et serait un charmant cadeau à faire. — Rue, etc.

Ensemble, à la suite, dans la même colonne :

A VENDRE une machine neuve de Howe, rue *San-Pedro*, 92.

A VENDRE une vieille négresse, sachant bien faire la cuisine et bien laver. — Rue *do General Camara*, 269.

A VENDRE un excellent cuisinier, de bonne figure, très-doux et sans vices ni défauts. Le dernier prix à offrir est 2 contos (5,000 francs).

200,000 REIS DE RÉCOMPENSE!

à qui ramènera à son maître l'esclave Romano qui a fui de la *fazenda* de..., le... Il est âgé d'environ vingt-cinq ans, est grand et fort, parle avec difficulté, et a perdu deux dents de la mâchoire supérieure. Quiconque le cache sera poursuivi avec toute la rigueur des lois.

A VENDRE cinq gentils petits nègres de sept à quatorze ans, un noir et deux négresses pour le travail des champs, ainsi qu'une jolie mulâtresse, *rua do Hospicio*, nº 69.

Il y a, dans une volumineuse feuille quotidienne de la capitale, le *Jornal do Commercio*, deux grandes pages où se trouvent pêle-mêle les offres de vente, d'achats, d'échange pour les chevaux, les esclaves, les batteuses mécaniques, les mules, les meubles, etc.

Plusieurs maisons dans Rio de Janeiro ont encore la spécialité de ces trafics d'esclaves qui, paraît-il, sont fort lucratifs; mais le pittoresque barbare des ventes publiques où les acquéreurs venaient inspecter, comme si c'étaient des bêtes, les pauvres êtres exposés, s'est complétement effacé. Un très-grand nombre de fortunes actuellement considérables ont été faites au Brésil par la traite des noirs. C'était au temps où le nègre rapportait au vendeur 200 et 300 pour 100 de sa valeur. Les horreurs de la traite sont trop connues

pour que je m'arrête à les rappeler ici; elles s'étaient encore accrues lors du trafic clandestin qui s'est fait au Brésil jusqu'en 1852.

En voyant disparaître à grands pas la plaie sociale de l'esclavage, il est pénible d'avoir à constater que ces êtres, rendus intéressants par leur infortune, une fois devenus libres, ne travaillent plus et ne travailleront jamais. Ces natures foncièrement paresseuses n'ont aucun souci de l'avenir : pour vivre, il leur suffit de se nourrir de quelques fruits de la terre; celle-ci, dans ces pays merveilleux, en produit sans culture : n'ayant aucune idée de la civilisation, les noirs n'en éprouvent pas les besoins, et l'idéal pour eux est le *farniente*. Nous en avons des exemples sous les yeux dans toutes les grandes propriétés où des affranchis, vivant sur des terrains qui leur ont été abandonnés, ne font absolument rien et végètent dans la paresse et dans l'ivrognerie.

Il faudra sans doute un temps considérable pour modifier cette race africaine proprement dite, transplantée sur le sol américain; je crois plutôt qu'elle s'éteindra en très-peu d'années : il restera seulement alors, comme vestiges de son passage, le type et la couleur, deux caractères déjà trop mêlés dans le sang des Brésiliens. Il en résulte, du reste, que les préjugés sur la différence de caste par la couleur, si exagérés aux États-Unis, sont très-effacés au Brésil. L'esclave, il est vrai, est d'une classe à part; il est considéré comme un être inférieur, un peu comme un animal domestique; mais on ne lui témoigne aucun

mépris : nulle marque distinctive ne fait reconnaître le noir ou le mulâtre esclave, de l'homme de couleur qui est libre; aussi dans les rues, dans les voitures publiques, dans les églises, le blanc coudoie-t-il le nègre sans aucune répugnance.

L'esclavage tant décrié en Europe l'est beaucoup moins, il faut l'avouer, par les Européens habitant le Brésil : par exemple, aucun agriculteur, aucun directeur d'exploitation, tout en se montrant très-jaloux de sa qualité d'Européen, ne se fait le moindre scrupule de posséder des esclaves et de s'enrichir de leur travail. J'ai raconté ailleurs ce qui se passe dans la province de Minas, où une compagnie anglaise, ayant son siége à Londres, administrée exclusivement par des sujets de la reine, possède des centaines d'esclaves. Quoique les traitant admirablement, ce que je m'empresse de reconnaître, cette compagnie n'en agit pas moins dans un sens diamétralement contraire aux vœux si souvent exprimés par toutes les autorités diplomatiques et militaires de la Grande-Bretagne.

Il est assez naturel, devant de tels exemples, qu'on s'étonne au Brésil de voir de temps à autre s'élever des doutes (comme cela est arrivé tout récemment) sur le droit qu'aurait le gouvernement de réclamer un esclave fugitif, réfugié à bord d'un bâtiment de guerre étranger mouillé dans les eaux brésiliennes!

Le pays a, somme toute, fait son devoir en renonçant généreusement à l'esclavage; mais il est juste après tout, ce sacrifice une fois fait, qu'il ait demandé à un espace de temps déjà fort court un adoucisse-

ment à la crise que la nouvelle loi doit faire subir à son agriculture!

Après avoir essayé de dépeindre l'esclavage sous son côté rigoureux, je manquerais d'exactitude en ne disant pas aussi combien, dans beaucoup de *fazendas*, l'esclave est heureux, et jouit même d'un bien-être et d'une sécurité dont plus d'un travailleur européen serait jaloux. En effet, l'idée de la *familia* antique semble s'être conservée autour de certains *senhores*, qui ont compris leurs devoirs au point de vue moral et humanitaire.

Le lien existant entre le maître et son esclave est d'une nature bizarre et difficile à définir : c'est peut-être un sentiment du genre de ceux qui unissent l'un à l'autre l'homme et les animaux destinés à l'aider dans son travail, et partageant pour ainsi dire son existence. Rien ne donne une plus juste idée de ces rapports, que la vue des petits enfants d'esclaves, admis dans la vie de famille à peu près comme chez nous certains chiens ou chats participent à la vie commune. Les sentiments éprouvés pour ces *moleques* (petits nègres) tiennent un peu de l'affection des parents pour leurs enfants, et beaucoup de l'attachement du maître pour son caniche préféré.

Tout cela est tellement différent de nos idées européennes, qu'il faut s'abstenir de juger, car on jugerait à faux. Je puis en donner un exemple : un jour je parlais à une aimable *fazendeira* de ses jolies mulâtresses; aussitôt, flattée de mes éloges, elle les appela au salon où nous nous trouvions, leur donna

l'ordre de se ranger devant moi, et commença à me débiter un véritable boniment sur les qualités de son troupeau féminin. La *senhora* faisait sur chacune de ces pauvres filles une plaisanterie ou une remarque qui m'embarrassait pour elles, mais à tort sans doute, car les intéressées ne paraissaient nullement humiliées de cette exhibition ou de ces lazzi.

Or, le lendemain, comme je mesurais encore dans mon esprit l'incommensurable distance sociale à laquelle de pareils procédés placent ces pauvres êtres, il arriva que, jouant dans la soirée au jeu de colin-maillard ou de main chaude, la maîtresse de la maison et ses filles ne se trouvèrent pas en nombre suffisant pour animer la partie. Aussitôt les mulâtresses de la veille furent appelées, et elles se mirent à jouer tout bonnement avec nous, sans que cela eût l'air d'embarrasser personne!...

Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce sujet plein d'intérêt, chaque localité ayant ses particularités et méritant une étude spéciale. Mais je m'arrête, espérant du moins avoir fait saisir les traits saillants de ce legs d'un autre âge qui se nomme l'esclavage, et qui demain aura disparu sous le coup de balai de la civilisation.

CHAPITRE VI

La fièvre jaune. — Les *fazendas* : le *fazendeiro* nouveau style et le *fazendeiro* vieux style. — Le coton et le *cipo-seda*. — Un insecte qui devient plante. — Souvenirs de chasses.

Tous les ans, quand commence l'été, la fièvre jaune fait son apparition dans les grands centres de la côte du Brésil, et en particulier dans la capitale. Apportée dans ces parages, il y a une vingtaine d'années, par quelque navire infesté, la *febre amarella* a depuis lors élu domicile à Rio de Janeiro, où l'insuffisance des mesures hygiéniques contribue grandement à en entretenir les germes pestilentiels. Il est vrai qu'à chaque réapparition de l'épidémie, des commissions sanitaires font de volumineux rapports et de beaux projets pour la combattre ; mais là se bornent les améliorations ; et, quand arrive l'hiver, les bonnes intentions disparaissent en même temps que le *vomito-negro*.

J'ai vu la maladie sévir avec violence, puisque les bulletins officiels accusaient plus de cent victimes par jour sur une population d'environ deux cent mille âmes. Pendant ces tristes semaines, grande est la consternation de la ville ; dans les rues et dans les boutiques, il n'est question que du fléau ! il vient de frapper le voisin, et vous atteindra peut-être vous-

même demain!... Tout le jour des cortéges funèbres parcourent au grand trot les rues de la ville : cette allure leur donne un aspect alerte et guilleret très-peu en rapport avec la véritable panique régnante.

Les plus exposés au mal sont toujours les Européens, et moins ils sont acclimatés, plus ils courent de dangers; la raison en est que les nouveaux arrivés veulent souvent mener sous ce climat tropical la même vie qu'en Europe. Or, le grand préservatif est avant tout une extrême modération dans les travaux du corps, dans les repas, dans la boisson; car la soif se fait quelquefois cruellement sentir.

Si la médecine est loin d'avoir dit son dernier mot sur la fièvre jaune, elle a du moins fait d'importants progrès pour la combattre : il est avéré que la grande majorité des personnes atteintes peuvent être sauvées lorsque la maladie est prise à son début. L'épidémie, du reste, est tout à fait circonscrite le long de la côte, et elle ne peut se propager à l'altitude du plateau élevé qui domine de très-près la mer. C'est là que tous ceux en mesure de le faire vont passer l'été, autant pour éviter la chaleur que pour fuir le milieu infesté.

Les habitants de la campagne ont une salutaire frayeur du fléau qui règne à la *corte* (capitale); aussi pendant six mois de l'année se tiennent-ils prudemment confinés dans leurs terres. C'est le moment favorable pour trouver, au milieu de leurs propriétés, les planteurs opulents; j'en profitai maintes fois pour mener avec eux la vie de *fazenda*.

Une des premières étapes que je faisais d'ordinaire

en quittant Pétropolis me conduisait en une journée de cheval à un village baptisé du nom de *Thérésopolis,* en l'honneur de S. M. l'impératrice. On y parvient par des sentiers de chèvres, à travers deux ou trois cols de la montagne dite *dos Orgaos,* parce que ses sommets élancés et grêles, vus de Rio, ressemblent étrangement à une série de grands tuyaux d'orgue.

De là je gagnais *Nova-Friburgo*. La distance entre cette dernière ville et Thérésopolis est assez considérable, et il faut, avant d'y arriver, passer la nuit dans une des fermes isolées qui se rencontrent çà et là au milieu de vastes plantations de maïs, principale culture de la contrée. L'hospitalité, comme elle est pratiquée au Brésil, est vraiment une charmante chose : quel serait, chez nous, l'embarras d'un maître de maison qui verrait arriver devant le perron de sa modeste demeure sept ou huit inconnus, venant à l'improviste lui demander un gîte pour eux et leurs bêtes! Cependant, avant même de s'informer qui ils sont et d'où ils viennent, il s'empresse ici de répondre simplement que sa maison est bien insuffisante, mais que tout son bien est à la disposition des voyageurs. Il appelle ses esclaves, donne des ordres pour préparer immédiatement un repas, pour panser les bêtes et les approvisionner convenablement de maïs; puis il fait avertir, souvent à d'assez grandes distances, ses parents et amis de venir l'aider à fêter ses nouveaux hôtes.

Nous sommes bien là dans la *fazenda* primitive; la maison a un aspect triste et nu : quelques meubles en

canne sont clair-semés dans les salles, et des volets de bois préservent seuls de l'air et de la chaleur, au détriment complet de la clarté du jour.

On nous invite à prendre place à table : assis sur des bancs le long du mur, chacun se met alors en devoir de faire honneur au plat national par excellence, la *fejoada,* composé de viande de porc et de haricots noirs. Le tout est saupoudré d'une forte dose de farine de manioc, qui remplace le pain, et la portion ainsi préparée est arrosée d'une sauce au piment, capable d'agir sur les palais les plus rebelles. Un seul verre, rempli d'eau cristalline, circule à la ronde entre les mains des convives; les habitués de la maison s'essuient la bouche à la nappe, faute de serviettes, et bientôt la conversation s'engage, presque toujours sur le même sujet : les voyageurs racontent les nouvelles, les sédentaires les commentent; après quoi la politique locale fait son apparition. Généralement, votre interlocuteur finit sa période par cette réflexion d'assez fausse modestie : « Ah! nous sommes bien arriérés! » — Mais gardez-vous surtout d'en convenir, si vous tenez à conserver ses bonnes grâces!

Ordinairement la partie féminine de la famille ne paraît pas dans ces circonstances, et il en est à peine question, les femmes étant, dans beaucoup d'endroits, reléguées dans le gynécée avec les esclaves. Les premiers Portugais avaient apporté dans ces pays nouveaux de jalouses traditions léguées sans doute par les Arabes, et aujourd'hui ces idées n'ont pas encore complétement disparu. Du reste, ce rôle effacé imposé

à la femme est peut-être maintenu par suite de l'infériorité de son éducation, qui, dans les basses classes, est fort négligée.

Nova-Friburgo est un séjour d'été que commencent à rechercher les habitants de Rio. Cette ville compte à peine quelques années d'existence et a été créée, avec l'aide de colons suisses, par un des plus riches capitalistes du Brésil, le baron de Nova-Friburgo. Aujourd'hui, presque toute la contrée appartient à ce propriétaire, et sa fortune est intelligemment employée à la mise en œuvre, dans ses vastes exploitations, de toutes les ressources nouvelles que la science et l'industrie offrent à l'agriculture. Il a construit un chemin de fer reliant ses domaines à la capitale, et il transporte ainsi, sur un parcours de plus de trente lieues, les produits de ses *fazendas* jusqu'au marché d'exportation. Ce chemin de fer est d'une construction remarquable : il gravit un millier de mètres d'élévation au moyen d'un système de roues dentées s'engrenant dans un rail à crémaillère (le même qu'au mont Cenis), sur des pentes d'une inclinaison moyenne de 8 pour 100.

De son élégante villa où sont réunies toutes les recherches du luxe le plus raffiné, le baron surveille l'administration de ses terres, les nombreux travaux qu'il entreprend de toute part, la construction de ses chemins de fer et l'exploitation de ses magnifiques plantations. Un réseau télégraphique relie son cabinet à ses *fazendas*, et lui permet ainsi de communiquer à tout instant avec le nombreux personnel d'ingé-

nieurs et d'*administradores* qu'il entretient à son service.

A *Areas*, demeure seigneuriale située à une journée de là, et dépendant du domaine du baron, on avait, il y a quelques années, commencé l'exploitation d'une mine d'or; mais comme ce travail rapportait seulement 7 à 8 pour 100, et que le café est d'un rendement bien supérieur, le propriétaire a préféré consacrer à cette culture tous les bras dont il pouvait disposer. On réserve l'or pour les mauvais jours. Heureux pays!...

Comme distraction, on nous offrit là une chasse curieuse dans un étang réservé aux *capivaris* et aux *caïmans*. Le *capivaro* est un amphibie ayant la tête d'un hippopotame, le corps de la grosseur d'un sanglier, le cuir rude et épais, les pattes courtes; il est armé de grosses dents qui lui sortent de la gueule; le tout forme un ensemble lourd et disgracieux. Cet animal se tient toujours au bord de l'eau, et il faut le tirer au moment où, surpris dans les roseaux, il se dirige en toute hâte vers l'étang pour y plonger et ne reparaître qu'à de grandes distances.

Quant aux caïmans, que les Brésiliens appellent *jacaré*, j'en aperçus de tous côtés, dormant paisiblement à fleur d'eau. Leur peau est une véritable cuirasse que les balles traversent difficilement; de plus, si, par bonheur, on parvient à les toucher, même au défaut de l'épaule, il est bien rare qu'il ne leur reste pas assez de force pour plonger et s'enfuir dans la vase, où il n'est guère facile d'aller les chercher. La première fois que j'eus l'occasion de tirer un caïman,

grande fut ma déception de voir ma victime, que j'é bien certain d'avoir touchée, disparaître subitem Le *fazendeiro* chez lequel je me trouvais, désireu m'être agréable, me donna à cette occasion un exemple des prévenances de l'hospitalité poussé ses dernières limites. Il fit venir une dizaine d'escl armés de pioches, et leur ordonna de creuser large saignée qui permit à l'étang, heureusement posé pour cela, de se dessécher rapidement. En e avant la fin de la journée, toute l'eau s'était écou et les noirs entrèrent bravement, les jambes n dans la vase. Ce qui était à prévoir arriva : l'un d mit le pied sur mon caïman blessé; la bête ouvrit large gueule pour le saisir, mais d'un coup de h rapide l'esclave lui fendit la tête, et m'apporta tri phalement l'animal.

Si l'on quitte les domaines du baron de Nova-burgo pour continuer une tournée de *fazendas*, sur des mules cette fois qu'il faut voyager, suivant routes qui tantôt traversent des forêts vierges et montagnes sauvages, tantôt s'allongent gracieuse le long du cours capricieux de quelque rivière. parcouru ainsi la poétique vallée du *Rio Paqueq* dont le nom est devenu populaire au Brésil par romans d'un écrivain de mérite, M. de Alencar. dans le cadre de ce joli paysage que l'auteur a p son chef-d'œuvre, le *Guarany*; et il s'est attac peindre, sous les couleurs les plus brillantes et plus vraisemblables, les mœurs des habitants de contrées avant la venue des Européens. Ce ne sont

scènes de la vie sauvage, émaillées de récits de guerre, de chasse ou d'amour, et racontées avec un sentiment parfait de la couleur locale. Tous les romans de cet auteur sont une véritable compilation des détails qu'on a pu recueillir sur les mœurs, les coutumes, l'histoire des premiers habitants du Brésil; et, à ce titre, ils offrent un sérieux intérêt.

A quatre cents ans de cette époque, des scènes toutes pittoresques nous distraient encore sur la route, au milieu de ce paysage qui n'a guère changé. Nous rencontrons de longs convois de mules, chargées de balles de café, s'avançant lentement derrière la *madrina* (mule qui marche en tête); celle-ci agite fièrement son caparaçon à sonnettes tout brillant de plaques de métal. Les muletiers noirs, au foulard multicolore roulé sur la tête, chantent ou causent pour charmer la longueur du chemin.

Plus loin, c'est quelque *fazendeiro* en voyage avec toute sa famille. Le *senhor* monte un cheval richement harnaché; il pousse sa monture avec son fouet à manche d'argent et ses gigantesques éperons qui sonnent la ferraille. Derrière lui viennent la femme et les enfants, les uns dans un palanquin ou chaise à porteurs soutenue par deux mules mises dans le brancart en avant et en arrière; les autres, les plus jeunes, portés sur le pommeau de la selle de quelque vieux serviteur. Puis suivent les esclaves mâles et femelles, grands et petits, marchant d'un pas alerte, sous l'œil vigilant du *feitor;* enfin les bêtes de somme surchargées de bagages.

Vers le soir, on aperçoit les caravanes arrêtées au campement, tout près de quelque ruisseau : les mules, heureuses de se sentir libres, se roulent avec joie sur l'herbe épaisse, ou s'en vont par groupes boire à longues gorgées l'eau claire de la source voisine. Les charges et les bâts, placés avec beaucoup d'ordre, formeront pour la nuit le logement des hommes. Au moment où nous passons, ceux-ci préparent le repas du soir; le feu près duquel ils sont accroupis et dont la fumée bleue s'élève doucement vers le ciel, les bêtes qui paissent à quelque distance, forment un paisible et riant tableau dont les contours se détachent agréablement sur un beau fond de montagnes et de forêts.

Nous voici pénétrant dans les domaines d'un riche *fazendeiro*, vrai type du planteur d'autrefois, tandis que celui que nous venons de quitter est bien la personnification des idées modernes.

Il y a au Brésil, sur l'existence de ces grands seigneurs pour ainsi dire féodaux, certaines légendes qui les représentent comme exerçant de singuliers abus de pouvoir ou des résistances pleines de péripéties contre l'autorité impuissante à faire prévaloir ses droits. Comment en serait-il autrement devant la véritable puissance dont ces hommes disposent?... Ils sont possesseurs d'immenses terrains, de forêts presque inextricables dont eux seuls connaissent les refuges; ils sont maîtres de plusieurs milliers d'esclaves qu'ils peuvent armer pour repousser la force par la force! Notre nouvel hôte est de ceux auxquels on prête ces

sortes de légendes : et l'on est tout disposé à y ajouter foi au premier aspect de son manoir !

Nous mettons pied à terre devant son habitation principale, bâtie sur une succession de terrasses qui lui donnent tout à fait l'air d'une forteresse. On y monte par un escalier étroit, et une des premières pièces où l'on pénètre est tapissée d'armes, de fusils, de tromblons qui ajoutent à l'illusion. Nous traversons la cour centrale, formée par les logements des esclaves, vaste ruche où fourmillent les négrillons piaillards, les jeunes mulâtresses, les vieux esclaves courbés par le travail et les années, les beaux jeunes hommes qui servent d'escorte et de pages au maître quand il sort.

Mes compagnons et moi nous fûmes accueillis avec une grâce parfaite par la maîtresse de la maison. Elle s'excusa de l'absence de son mari, qu'elle attendait d'un moment à l'autre, et nous fit entrer dans une vaste salle à manger où se trouvait dressée une table d'une étonnante longueur. Les nombreux enfants, parents et amis, se groupèrent plus ou moins hiérarchiquement au bout de cette table, tandis que le reste de la société se plaça à sa guise; il y avait là des convives dont les maîtres savaient à peine le nom, des voyageurs, des pauvres même venus pour demander un secours. Trente personnes étaient réunies, et le nombre des places restées vides nous attestait combien l'hospitalité est illimitée.

Des esclaves nu-pieds, habillés tout en blanc, circulaient autour de nous, tandis que des négrillons

armés de longs roseaux au bout desquels se balançaient de minces bandes de papier, agitaient l'air, et chassaient les mouches qui auraient pu nous importuner.

Comme nous nous levions de table, le maître arriva. C'est un homme de soixante-treize ans, qui paraît n'en avoir pas plus de cinquante ; il a six pieds de haut, et malgré son aspect un peu farouche, il a grand air. Quand il entra dans la salle commune, vêtu comme un paysan et botté jusqu'aux reins, tout le monde se leva : ses enfants et petits-enfants vinrent lui baiser la main, les esclaves s'inclinèrent pour recevoir la « bénédiction ».

Quoiqu'il eût fait dans la matinée ses quarante kilomètres à cheval, ce vieillard à la taille haute et droite ne trahissait aucune fatigue. C'est sa principale occupation de parcourir ses *fazendas* immenses qui se touchent et forment en quelque sorte un petit royaume. Sur un espace de trente lieues on ne quitte pas ses terres; elles vont jusqu'à la mer, et là il possède encore une île de vingt-cinq lieues de tour. Environ quatre mille esclaves sont employés aujourd'hui dans ses plantations, consacrées presque exclusivement à la culture du café.

L'hospitalité brésilienne dans une *fazenda* est largement et simplement offerte, et quand le maître a dit à son hôte : « Vous êtes chez vous », c'est à la lettre qu'il faut prendre cette invitation ; les esclaves sont là pour lui obéir, les chevaux et les mules pour aller où bon lui semble : la liberté avant tout. A vous de pourvoir à l'emploi de la journée comme vous

l'entendrez. Le maître ira à ses occupations, les parents, les amis aux leurs; et, s'ils sont Brésiliens, ils feront prédominer dans l'emploi de leur temps la conversation ou les émotions du *voltarete* (jeu de cartes).

Souvent, le soir, un orchestre très-passable, composé des esclaves de la propriété, vient jouer des valses et des quadrilles pour faire danser la jeunesse. On voit alors les travailleurs, revenant à cette heure des champs, passer curieusement leur tête crépue par quelque croisée ouverte, et un bon sourire illumine leur visage épanoui par le plaisir.

On se sépare de bonne heure à la *fazenda,* car il faut être debout avant le lever du soleil, si l'on veut profiter des meilleurs moments de la journée. La maîtresse de la maison donne le signal en se retirant, et, derrière elle, ses négrillons sortent en se frottant les yeux. Ces jeunes esclaves sont les « pages » de la *senhora :* quand elle se promène, ils la suivent, attentifs au moindre signe et guettant tous ses mouvements. S'asseoit-elle? ils se couchent en rond autour de son fauteuil, ou se mettent à cabrioler et à jouer comme une bande de petits chats. Fatigués de leur journée, ils s'endorment parfois sous une table ou derrière un meuble, et c'est ordinairement à coups de pied que, en se souhaitant une bonne nuit, on réveille les petits dormeurs pour les envoyer coucher ailleurs.

Nous sommes à l'époque de la cueillette du café. C'est un des travaux les plus importants de la *fazenda;* aussi, du matin jusqu'au soir, les esclaves sont-ils

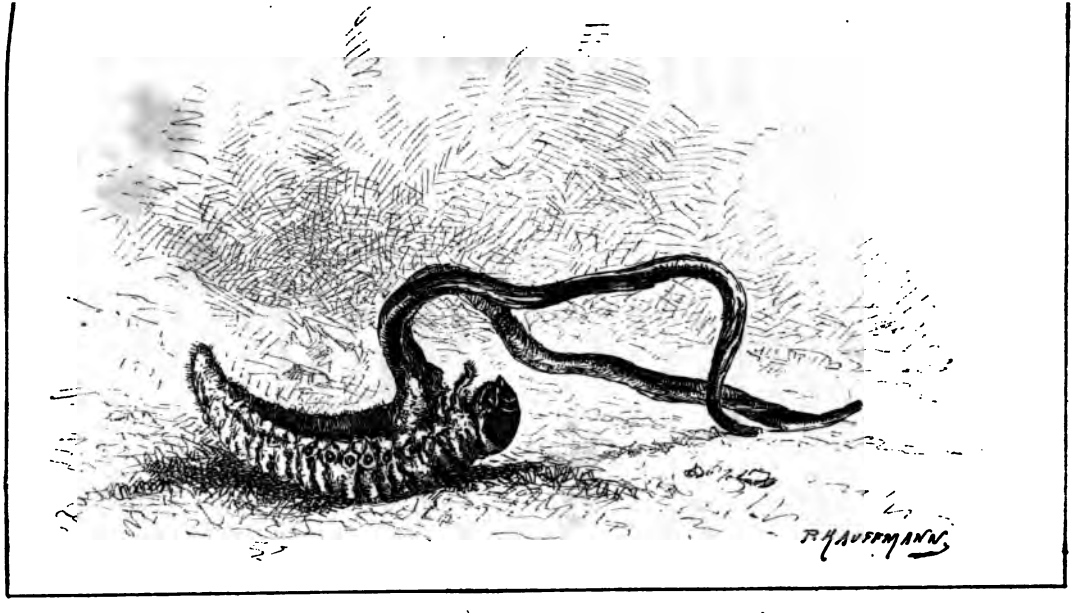
occupés dans les plantations. Espacés sur la colline, se tenant debout ou agenouillés chacun devant un cafier, on voit les noirs prendre successivement ces branches toutes couvertes de leur joli fruit rouge, les égrener dans un panier plat qu'ils portent attaché à leur ceinture, et, lorsqu'il est plein, aller en verser le contenu dans un lourd chariot qui attend à quelque distance. Tout cela se passe rapidement, presque en silence, sous l'œil vigilant des *feitores,* qui ont eu soin de faire travailler les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, sans doute pour éviter les distractions. Puis, quand le massif chariot, attelé de quatre bœufs, est rempli jusqu'au bord, il s'ébranle lentement avec un bruit strident et aigu, produit par l'essieu qui n'est jamais graissé. Il paraît que pour rien au monde les conducteurs ne renonceraient à cette musique; ils y attachent une influence superstitieuse et prétendent, du reste, que cela distrait les bêtes.

Comme je rentrais à cheval avec l'*administrador,* portugais comme presque tous ses collègues, et très-fier de son administration, il m'énumérait complaisamment les qualités des différentes plantations que nous parcourions. « Ceux-là, me disait-il en me désignant de magnifiques cafiers, sont de bons serviteurs, ils ont trente ans, et rapportent chacun une demi-arrobe (8 kilogrammes)... Voilà la vraie richesse du Brésil! » Et comme nous traversions en ce moment une plantation de coton, dont les capsules entr'ouvertes laissaient échapper leurs flocons blancs comme neige, il en décapita avec colère quelques branches

du bout de sa cravache, voulant témoigner par là du peu de cas qu'il faisait de ces produits.

La culture du coton est, en effet, loin de prospérer au Brésil, et la terrible concurrence que lui font les cotons du sud des États-Unis et de l'Égypte, dont les ports d'exportation se trouvent de dix et quinze jours plus rapprochés des marchés anglais, ne permet pas d'espérer que cette branche d'agriculture pourra prendre une grande extension. Un moment seulement, cette culture a donné de beaux résultats, c'est lors de la guerre de sécession des Etats-Unis; mais, dès que les hostilités furent suspendues, le blocus des ports du Sud cessa, et l'exploitation essayée par le Brésil, qui s'était mis à cultiver le coton sur une vaste échelle, se trouva absolument paralysée. L'exportation, qui en 1869 s'élevait encore au chiffre de 3,292,000 kilogrammes, n'est plus cette année que de 222,000 kilogrammes.

Mais il est une autre branche de culture qui mériterait, ce me semble, plus d'attention qu'on ne lui en accorde. Elle est essentiellement indigène, a une grande analogie avec celle du coton, et est peut-être appelée dans l'avenir à causer une véritable révolution dans l'industrie manufacturière du pays. Je veux parler d'une espèce de plante textile appelée *cipo-seda* (liane-soie). Cette plante donne une fibre admirable de blancheur et d'une très-grande résistance, car les essais ont démontré qu'un seul fil supporte un poids de cent cinquante grammes. D'ailleurs ces fibres ont déjà été expérimentées en Belgique et en Angleterre;



L'insecte qui devient plante. (Dessiné d'après nature.)

L'insecte qui devient plante se trouve non loin des arterres où croissent les spécimens de botanique insectivore dont je viens de parler. Il ressemble à une rosse larve dont le corps cependant est articulé et ur à l'extérieur. Au moment de passer de vie à trépas, il s'enterre à la profondeur de quelques centimètres. Là, ce singulier coléoptère meurt et pousse. Je l'ai eu entre les mains ayant encore parfaitement sa forme primitive; et déjà, comme la Daphné de la fable, ses pattes avaient commencé à germer. Peu à peu il grossit et devient tubercule, ressemblant assez à une pomme de terre, mais rappelant toujours sa conformation première. Puis la tige se développe au point de devenir une plante; au printemps elle se couvre de fleurs bleues. Est-ce bien l'insecte qui pousse réellement, ou ne seraient-ce pas certaines graines avalées avant de mourir qui germent ainsi? C'est, je l'avoue, ce que je n'ai pu éclaircir; et malheureusement les témoins journaliers d'un fait aussi bizarre n'ont pu me l'expliquer.

Parmi les distractions habituelles de la vie de *fazenda* il faut placer, en première ligne, la chasse; et j'en suis certes un sincère amateur, tout prêt à n'épargner ni le temps ni la fatigue pour quelques beaux coups de fusil; mais j'avoue avoir bien rarement trouvé au Brésil l'occasion de me livrer avec pleine satisfaction à ce plaisir.

On se figure assez volontiers, en arrivant d'Europe, que dans ces immenses forêts vierges, par exemple, le gibier doit abonder, et que le chasseur en rencontre

à chaque pas. Hélas! il n'en est rien, et l'on est frappé tout d'abord, en pénétrant sous ces dômes de verdure, du silence absolu qui y règne. Pas un cri, pas un appel; tout est silencieux, au point de causer une impression pénible. Parfois, cependant, après de longues heures d'attente, un lointain hurlement ou un gloussement sonore font tressaillir le chasseur; il se dirige alors avec mille précautions du côté d'où vient le bruit... mais le gibier, toujours en éveil, a entendu de bien loin le craquement d'une branche, le bruit d'un pas, le plus léger frôlement, et comme l'espace sans limites est devant lui, le plus souvent il a quitté sa retraite longtemps avant qu'on ait pu en approcher.

Cependant, il n'est pas tout à fait impossible de l'atteindre et de lutter de ruse avec lui. Le moyen le plus amusant pour cela consiste dans la chasse à l'appel On va se poster de grand matin dans quelque carrefour bien choisi, et l'on se fait accompagner par un noir qui imite, avec une étonnante perfection, le cri des différents gibiers à plume. L'oiseau interpellé répond de très-loin, puis on l'entend se rapprocher peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin il apparaisse, sortant prudemment de l'épais fourré. On tue ainsi, mais le plus souvent à bout portant, toutes espèces d'oiseaux de la même famille que la perdrix ou le faisan.

Si, par une belle matinée, un *fazendeiro*, grand veneur, propose à ses hôtes une partie de chasse au chien courant, ceux-ci doivent bien se garder de refuser, non pas dans l'espérance trop souvent déçue de voir

du gibier, mais pour visiter d'une façon amusante et pittoresque les bois, les cours d'eau, les plaines, et s'édifier sur l'enthousiasme cynégétique des indigènes, que l'insuccès ne décourage jamais. Que de jolies excursions j'ai faites ainsi, tantôt chassant la *pacca*, sorte de rongeur plus gros qu'un lièvre, ou le porc sauvage, sur les coteaux boisés qui bordent le *Parahyba*, tantôt courant le cerf dans les plaines immenses du pays de « Guaratinguetta » et de « Pindamonhangaba » ! Parfois aussi j'ai poursuivi, mais vainement, sur les hauteurs de la *Serra de Mantiqueira*, au milieu des forêts d'araucarias, le tapir aux formes massives et l'*onça* (jaguar), dont les ravages étaient cependant bien manifestes autour de nous.

Nos chasses étaient d'ordinaire plus fructueuses dans les nombreux marais qui bordent les rivières ou la mer. Là se trouvent des quantités considérables de bécassines et de canards de toute dimension et de toute couleur. Dans les lagunes, on poursuit ce dernier gibier en pirogue. Chacun des chasseurs s'assied au fond d'une de ces petites embarcations et un noir, accroupi derrière lui, pagaye sans bruit et mène droit sur l'oiseau qu'on tire au moment où il prend son vol. Comme ces périssoires primitives sont fort légères et particulièrement sensibles à l'équilibre, le moindre faux mouvement jette par-dessus bord le passager trop remuant; et je me souviens qu'un de nos amis nouvellement arrivé d'Europe, trop inexpérimenté ou trop ardent à la chasse, alla visiter avec son fusil, ses cartouches et son nègre, le fond du

lac où heureusement il n'a pas trop longtemps séjourné.

Un jour que nous chassions sur le bord de la mer, au milieu des forêts de palétuviers, où l'eau est en aussi grande quantité que la terre végétale, nos chiens firent lever un *tamandua*, espèce de fourmilier. La bête, serrée de près, alla se réfugier dans un arbre creux dont l'excavation était plus qu'à hauteur d'homme. Après avoir vainement essayé, pour le faire sortir de là, les mines et les contre-mines, le feu et les couteaux, le moyen national prévalut : un homme adroit laissa glisser dans l'intérieur du trou un *laço* (nœud coulant) bien ouvert, et nous vîmes bientôt apparaître à l'orifice de son refuge la grosse bête hissée à grand'peine. Elle fut vite hors de combat. La principale défense du tamandua réside dans ses formidables griffes, plantées au bout de quatre membres vigoureux qui étreignent avec une force irrésistible. Aussi les chiens ont-ils la plus grande frayeur de cet animal perfide, qui tue en embrassant.

Puis-je ne pas parler des perroquets et des singes que, naïf Européen, je me figurais devoir rencontrer à chaque pas, assourdissant l'air de leurs cris disgracieux, ou transformant en gymnase les branches de tous les arbres! Dans certaines saisons, il est vrai, on abat assez facilement des perroquets verts, d'espèce moyenne, des perruches et des toucans multicolores, au bec disproportionné, qui parcourent la forêt en poussant des cris continus. Quant aux *aras* et aux autres grands oiseaux au plumage si riche et si varié, il faut

se contenter de les voir passer dans les airs à de grandes hauteurs.

Et les singes! que de fois je les ai poursuivis, me croyant toujours sur le point de les apercevoir et les entendant toujours fuir avec des hurlements moqueurs! On dirait vraiment que ces maudites bêtes sentent la poudre, car il m'est arrivé parfois d'en voir des bandes entières dans la forêt, lorsque j'étais sans armes. Ils s'installaient alors sur les hautes branches et tranquillement nous regardaient passer; mais le jour où j'avais entre les mains un fusil, il me fallait un travail inouï pour parvenir à les atteindre!

Je me rappellerai longtemps le mauvais tour que je me jouai à moi-même certain jour où j'avais confessé à mon hôte, un *fazendeiro* grand chasseur, que jamais je n'avais mangé de singe. Le soir même il fit servir à table la dépouille mortelle d'un grand *barbado* (singe barbu). La portion qui me fut dévolue était une main crispée qui semblait se tendre suppliante vers moi et dont, sans miséricorde, je me crus obligé de déguster une à une les hideuses phalanges!

CHAPITRE VII

Montevideo. — La ville et ses environs. — Une révolution. — Courses de taureaux. — Buenos-Ayres ; la banque provinciale. — La guerre du Paraguay.

Buenos-Ayres, 31 octobre 1874.

Le 1er octobre, je m'embarquai à Rio, à bord de l'*Ariadne,* paquebot du *Belgian royal Mail,* en destination des États de la Plata où je devais séjourner quelques mois. J'avais eu la bonne chance de décider un de mes amis, le comte Eugène de Robiano, qui se trouvait alors en tournée de voyage dans l'Amérique du Sud, à se joindre à moi, et je me réjouissais grandement de faire, avec un si aimable compagnon, les différentes excursions que la nouveauté de ce pays devait naturellement solliciter de notre curiosité.

A l'entrée du bras de mer qui se nomme le « rio de la Plata », les eaux du fleuve et celles de l'Océan forment une ligne parfaitement tranchée de deux couleurs qui se touchent sans se confondre : le bleu du côté de la mer et le jaune du côté du continent. A peine engagés dans cette dernière zone, nous voyons arriver sur nous un ouragan qui se dessine sur le ciel par un grand arc bleu foncé d'abord, puis tout noir. C'est le *pampero,* vent de terre extrêmement violent que les marins redoutent tout particulièrement. Il

vient de la Cordillère, traverse la Pampa, cette immense région de plaines qui s'étend depuis les Andes jusqu'à l'Atlantique, et, suivant le cours du fleuve, arrive en tempête à son embouchure.

La vigie le signale au loin, et aussitôt, aux coups de sifflet répétés des quartiers-maîtres, la voilure se fait en un clin d'œil aussi mince que possible : tout, jusqu'au plus petit bout de toile, est cargué sur les vergues. Bientôt la nappe d'eau s'agite, une longue traînée d'écume blanche apparaît et s'étend avec une vitesse extrême; les vagues naissent et grandissent à vue d'œil, elles s'entre-choquent avec fracas, soulevant le navire qui bondit en gémissant sourdement..... Mais l'alerte ne dure guère, et le vent, après avoir sifflé dans les cordages, disparaît avec autant de rapidité qu'il est venu, laissant derrière lui une mer démontée qui se calme lentement.

Une heure après, nous jetons l'ancre devant Montevideo. La « Santé », munie de son drapeau jaune, en venant nous donner l'entrée, nous annonce de grosses nouvelles : je vais être servi à souhait en assistant au spectacle essentiellement hispano-américain d'une révolution; elle est dans son plein de l'autre côté du fleuve, à Buenos-Ayres : le général Mitré, prétendant à la présidence de la république, tient en échec le gouvernement légal; la capitale est sous le régime de la terreur, et les habitants qui ont pu fuir sont venus en masse encombrer Montevideo.

La perspective d'être obligés peut-être de coucher à la belle étoile nous fait mettre peu d'empressement

à débarquer; et, ce soir-là, nous nous contentons de regarder de loin la terre. Montevideo paraît une ville considérable; elle s'étend sur une pente douce, dominée par la cathédrale. De l'autre côté de la rade s'élève un monticule, le *Cerro,* surmonté d'un fort qui ressemble à une machine hydraulique; mais cette unique élévation au milieu d'un pays tout plat est évidemment la gloire de l'Uruguay. Autour de nous je compte trois bâtiments échoués sur des bancs de sable; les mâts seuls émergent : il paraît qu'il faut se méfier ici des bas-fonds et des courants.

Ce n'est pas sans peine que le lendemain nous trouvons à nous loger, et, après nous être assuré un gîte, notre premier soin est d'aller aux nouvelles. Celles qui sont apportées de la rive droite ne sont guère rassurantes : un décret du gouvernement a fait fermer toutes les boutiques à Buenos-Ayres; il engage les habitants à ne pas sortir de chez eux cette semaine, parce qu'il ne peut répondre de leur vie; défense est faite de circuler sans une *papeleta,* sorte de passeport. Les journaux prédisent des heures sanglantes; et, chose remarquable, le jour où la révolution doit éclater ouvertement est annoncé, pour ainsi dire officiellement, pour le 12 du mois. C'est à cette date, en effet, que le président sortant, le docteur Sarmiento, doit remettre le pouvoir au successeur qui vient d'être élu, le docteur Avellaneda. Ceci n'est point du goût, paraît-il, d'un puissant parti à la tête duquel se trouve le général Mitré, un des hommes les plus considérables du pays.

A Montevideo, la capitale de l'Uruguay ou de la *Bande orientale*, comme l'appellent les habitants de la Plata, les sympathies pour la révolution ne cherchent pas à se cacher; des enrôlements se font partout, des clubs s'agitent et conspirent; il est fort intéressant d'étudier sur le vif la manière dont ces pays entendent la neutralité. Les rues principales et les cafés sont encombrés de bouillants patriotes argentins qui discutent avec ardeur; et les meneurs de la révolution préparent bien à l'aise leur plan de campagne sur le territoire soi-disant neutre.

Tout à coup la nouvelle se répand que l'escadre argentine — elle ne se compose plus que d'un bâtiment — s'est avancée dans les eaux de la rive uruguayenne..., et l'on signale bientôt un navire battant pavillon de guerre. Sans aucun doute, il vient offrir le combat à une canonnière dont les insurgés se sont emparés peu de temps auparavant, et qui se trouve en ce moment réfugiée dans le port. L'émotion est grande, et, d'un instant à l'autre, on s'attend à un furieux combat d'artillerie... Mais la journée se passe sans le moindre coup de canon.

Le lendemain, qu'apprend-on? Loin de vouloir s'entre-tuer, patriotes et insurgés sont entrés en pourparlers pour se vendre réciproquement au plus offrant... Mais ils n'ont pu tomber d'accord pour une différence de quelques centaines de piastres, et se sont quittés à l'amiable. A ce compte-là, je commence à comprendre la facilité avec laquelle se font ici les révolutions!

Les agitateurs et les femmes me paraissent les seuls sujets dignes d'intérêt dans la capitale de la *Bande orientale*, car les rues sont trop droites, les maisons trop uniformes, les boutiques trop européennes et les villas des environs trop calquées sur le même type, pour mériter le moins du monde l'attention d'un touriste amateur du pittoresque.

Elles sont toutes charmantes, ces *hijas del pais* (filles du pays), comme elles s'intitulent elles-mêmes! Les vieilles femmes sont majestueuses, les jeunes sont toutes adorables; évidemment les laides sont tenues au secret, car on n'en voit pas. Il y a ceci de délicieux dans leurs habitudes, que, se sachant très-bien, elles ont le bon goût de se montrer libéralement au sexe fort qui les admire. Tous les soirs, vers sept heures, il y a *funcion* (solennité) à la *matriz* (cathédrale), et ces dames s'y donnent rendez-vous, parées de leurs plus séduisants atours. Après avoir écouté avec dévotion le sermon et l'office, elles sortent de l'église et se dirigent vers la rue élégante, *calle 25 de Mayo*, sous le prétexte fallacieux de prendre l'air. Là, une foule d'hommes rangés sur une double haie, et se tenant dans le milieu de la rue, faisant face aux trottoirs, se groupent aux endroits où les boutiques éclairent le mieux et regardent, dans une muette admiration, le défilé qui s'avance lentement, avec cette assurance que donne la certitude du succès. Avec quel art elles ont attaché au grand peigne d'écaille de leur haut chignon la classique mantille de dentelle! Quels feux jettent sous les longs cils leurs grands yeux noirs!

quel arsenal de coquetterie dans leurs regards langoureux ou leurs coups d'éventaîl ! quelle aisance dans la démarche, et quels pieds mignons bien posés en évidence ! Et il paraît que ce séduisant spectacle recommence tous les soirs, sans jamais lasser personne.

Dans une *tertulia* (bal de société) où je me trouvai quelques jours plus tard, j'eus l'occasion de voir toutes les beautés indigènes en toilette du soir, rivalisant d'élégance dans leur mise, et malheureusement aussi de hardiesse dans la manière de se peindre. Comme dans tous les pays du monde, c'est parfois joli, mais que d'illusions peut enlever un seul coup de pinceau trop accusé ! Il y a pis encore : je leur pardonnerais un brin de couleur, mais pourquoi quelques-unes ont-elles imaginé de mettre sur leur chevelure et sur leur peau bel et bien de la poudre d'or ?

Pour distraire les nombreux étrangers qui honorent en ce moment Montevideo de leur présence, la municipalité a eu la gracieuse pensée de devancer l'époque habituelle des fêtes de la saison d'été, et sur tous les murs je vois placardée cette pancarte alléchante :

Toros ! Gran corrida estraordinaria !

Con permiso de la autoridad, y si el tiempo permite.....

Je suis revenu enchanté de ce spectacle nouveau pour moi, car mon attente n'a pas été déçue : c'est cruel, mais bien passionnant ! J'ai vu tuer six taureaux, éventrer nombre de chevaux, lancer en l'air trois ou quatre hommes, dont aucun, du reste, n'a été trop endommagé.

Que c'est joli, cette arène en plein air, ce public surexcité, ce taureau qui s'élance furieux sur les *picadores* à cheval et tenant la lance au poing! Les *toreros* tout pimpants dans leur costume à paillettes brillantes savent si bien se poser pour le public et agacer le taureau avec leurs manteaux voyants! Puis, c'est le tour des *banderilleros,* qui viennent piquer dans le cou de la bête de terribles pointes enrubannées; enfin l'*espada* fait son entrée : calme et fier, il joue quelques instants avec l'animal furieux avant de lui planter, au bon endroit, l'épée dans la nuque.

Le premier taureau fut de tous le plus méchant; en un instant il avait éventré plusieurs chevaux. Alors c'est merveille de voir comment leurs cavaliers, renversés, empêtrés dans leurs cuissards de fer, roulés par leur propre cheval, échappent à ces dangers multiples. L'un d'eux ayant été enlevé sur les cornes de la bête et maintenu en l'air, l'émotion fut à son comble : je m'attendais, je l'avoue, à voir la corne le traverser de part en part; mais l'homme tourna sur le terrible pivot, puis, grâce à un coup de tête saccadé de l'animal, il fut lancé sur le sable de l'arène, d'où il se releva et salua le public avec un sourire qu'il essayait vainement de ne pas rendre trop contraint.

Deux autres taureaux qui refusaient le combat furent, au milieu des huées furieuses, retirés de l'enceinte. Pour cela, trois *gauchos* (hommes de la campagne), en costume national, pénètrent à cheval dans le cirque; ils lancent leur arme infaillible, la longue corde à nœud coulant appelée *laço ;* le taureau

est pris au cou, et les chevaux, poussés au galop, entraînent, bon gré, mal gré, l'animal qui se défend comme un diable. On se sert du même moyen pour enlever de l'arène les chevaux et les taureaux morts.

Rien, il me semble, ne doit mieux donner une idée de ce qu'était le cirque chez les Romains : c'est le même spectacle d'hommes bravant chaque fois une mort atroce; ce peuple veut du sang, il siffle les maladroits, et, pour témoigner son enthousiasme au *torero* qui vient de faire un beau coup, hommes et femmes lui jettent dans l'arène chapeaux, éventails, cigares, oranges, tout ce qui se trouve sous leur main.

J'aime beaucoup le discours de l'*espadá* qui, avant d'aller donner le coup d'épée, pirouette agréablement devant l'assistance et déclare sacrifier la noble bête « en l'honneur du président, du public qui est à l'ombre, et du public qui est au soleil ».

Nous avons voulu faire une petite excursion de chasse dans le nord, pour avoir un avant-goût de la *pampa*, que nous nous promettons de visiter sérieusement plus tard.

Il existe un tronçon du chemin de fer qui, partant de Montevideo, traversera tout l'Uruguay en se dirigeant vers le Brésil. Aujourd'hui le tracé n'a pas plus de 250 kilomètres de longueur. En sortant de la ville, il traverse d'abord une agglomération d'élégantes villas entourées de jardins, puis il s'engage dans la plaine légèrement ondulée qui s'étend à perte de vue. Une première zone de champs cultivés, bordés de clôtures d'aloès et de plantes grasses, est bientôt rem-

placée par le *campo* proprement dit. C'est une étendue sans fin de prairies uniformément vertes, d'où ne surgit aucun arbre; on voit seulement quelques broussailles le long des cours d'eau, et partout d'immenses troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons. De temps en temps un cavalier, galopant dans la plaine, rompt la monotonie du paysage, ou quelques autruches, effrayées par le passage du train, dévorent l'espace en fuyant devant nous de toute la vitesse de leurs longues jambes.

La composition de notre convoi correspond assez bien à cet aspect demi-sauvage du pays : on s'arrête à une station; un voyageur monte dans notre voiture; son premier soin, en s'asseyant, est de sortir de sa ceinture un revolver qu'il pose négligemment sur ses genoux. A la station suivante, nouveau compagnon de route et nouvelle démonstration défensive : décidément on voyage d'ordinaire dans ces parages en bien mauvaise compagnie !

Nous arrivons dans la matinée à Florida, qui se trouve à moitié chemin de l'extrémité actuelle de la ligne. C'est le rendez-vous habituel des chasseurs de Montevideo; néanmoins le gibier y abonde, et en quelques heures, sans nous donner beaucoup de peine, nous avions abattu une cinquantaine de perdrix. Elles ressemblent beaucoup aux perdrix grises d'Europe, et l'on en trouve partout des quantités considérables. A cette saison, elles vivent par couples, se cachant dans les chardons, seule plante qui pousse dans le *campo*.

Il n'est pas rare de faire lever dans la prairie de grands lézards appelés « iguanes », gros comme le bras et ayant plus d'un mètre de long ; ou encore des « tatous », singuliers quadrupèdes portant sur le dos, depuis le cou jusqu'à la naissance de la queue, une carapace impénétrable. On m'assure que ces deux espèces de gibier constituent un excellent manger ; mais l'expérience m'a rendu méfiant à cet égard.

Le 20 octobre, nous nous mettions en route pour Buenos-Ayres. Le trajet se fait rapidement de Montevideo, sur d'excellents bateaux à vapeur qui, partant le soir, arrivent le lendemain matin en vue de la capitale de la république Argentine. Mais là, il n'est pas toujours facile de parvenir jusqu'à terre, car les gros navires ayant un fort tirant d'eau doivent mouiller à onze milles au large, presque à perte de vue. Il faut donc passer du grand bâtiment sur un autre plus petit, qui mène passagers et marchandises jusqu'à un mille du rivage, à l'endroit où les bateaux de rivière, quoique très-plats de quille, jettent également l'ancre. Les voyageurs sont alors obligés de descendre en chaloupes, mais celles-ci ne peuvent pas toujours accoster : on est forcé, pour atteindre le quai à pied sec, de monter dans des charrettes qui viennent à la rencontre des embarcations, entrant dans l'eau jusqu'au moyeu des roues ; c'est dans ce singulier appareil de navigation que le nouvel arrivé, stupéfait, touche enfin la terre ferme.

Je suis frappé tout d'abord, en opérant ces nombreux transbordements, d'entendre parler de tous

côtés l'italien autant que l'espagnol. A en juger par les cris et les jurons, on se croirait volontiers en rade de Naples ou de Livourne. C'est qu'en effet, la plupart des hommes qui vivent ici des petites industries du port sont des émigrants italiens. Sur une moyenne de soixante mille individus qui tous les ans arrivent d'Europe à la Plata, la moitié au moins est fournie par l'Italie.

La ville a grand air avec ses belles maisons à terrasses et ses nombreux dômes d'églises; mais dès qu'on a pénétré dans ces rues éternellement droites, se coupant à angle droit, toutes également sillonnées par un tramway, l'impression favorable s'évanouit : on y voit peu de places, des monuments sans caractère, quelques beaux magasins, et dans une des rues principales la Banque provinciale, superbe édifice tout couvert de marbre et d'or. Nous visitons l'intérieur de ce palais, et tout en parcourant les salles et les bureaux, j'entends raconter les différents événements qui ont fait naître cet établissement de crédit, les principes économiques qui l'ont développé, enfin le système dangereux sur lequel il est basé. Ces détails sont curieux et intéressants à noter, car ils peuvent donner une idée assez juste des mœurs financières de ce pays.

Il n'y a pas bien longtemps que l'usage existait encore, dans chaque maison, de placer bien en vue un bocal en verre contenant la poudre d'or avec laquelle se payaient les dépenses du ménage. C'était, pour ainsi dire, le thermomètre du crédit de chaque

famille; il se mesurait d'après la hauteur plus ou moins grande à laquelle s'élevait le précieux contenu. A cette époque, le commerce n'existait qu'avec la métropole, car elle se réservait exclusivement le privilége de fournir les marchandises à ses colonies, en échange des produits qu'elle en retirait : les différences étaient payées en poudre d'or, et l'établissement de banques eût été sans objet.

Mais au commencement du siècle est venue la déclaration de l'indépendance et avec elle des guerres longues et coûteuses. Le nouveau gouvernement sentit bien vite la nécessité de recourir à un banquier qui lui avançât l'argent dont il avait besoin. Il commença par hypothéquer les revenus de l'État; puis une Banque d'escompte fut constituée, à laquelle il accorda le droit d'émettre des billets.

Malgré les priviléges dont elle avait été entourée, cette banque ne tarda pas à voir son crédit décliner; le papier qu'elle avait créé fut presque aussitôt déprécié, et le gouvernement, dont les besoins allaient toujours croissant, ne trouvant pas en elle les ressources espérées, résolut de reprendre pour son compte le droit d'émission et de se faire lui-même escompteur. Il fonda la Banque nationale avec des fonds qu'il avait réussi à emprunter en Angleterre, et lui donna tout le caractère d'une banque d'État.

Cette absorption de l'élément financier par l'élément politique n'était pas trop de nature à consolider le crédit de la nouvelle banque. Elle subit le contre-coup des crises par lesquelles passa le gouvernement;

son papier perdit presque toute valeur, et lorsque le dictateur Rosas fut renversé, en 1852, elle se trouvait, comme les finances publiques, dans la situation la plus critique.

Il fallut alors songer à relever le crédit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, et ce n'était pas chose facile. L'emprunt contracté à Londres depuis trente ans, et dont les arrérages étaient en souffrance depuis vingt-sept ans, fit d'abord l'objet de négociations dans lesquelles la dette, en capital et en intérêts, fut de nouveau reconnue et garantie par l'État. Puis la Banque nationale, qui n'inspirait plus aucune confiance, fut absorbée par un nouvel établissement créé sous le nom de Banque provinciale de Buenos-Ayres : celle-ci ne tarda pas à prospérer bien au delà de ce qu'on était en droit de prévoir. Une mesure fort singulière a surtout contribué à son succès : c'est le droit accordé, par une loi spéciale à la banque, de poursuivre ses débiteurs sur tous leurs biens et par préférence à tous autres créanciers.

Cette mesure sans exemple dans l'histoire des banques, et qui doit être critiquée à plus d'un titre, eut cependant pour effet d'inspirer la confiance. Le nombre des dépôts a augmenté rapidement. Les opérations d'escompte se sont élevées successivement de 5 millions de francs en 1854 à 225 millions en 1872. Le capital de réserve, qui était, en 1854, de 880,000 francs, se trouve être maintenant de près de 50 millions. Ces résultats sont superbes; mais il faut reconnaître que le succès est factice et plein de dangers,

car le privilége fiscal dont jouit la banque a pour conséquence d'enlever toute sécurité au commerce. Quelles garanties, en effet, tout autre créancier peut-il conserver à l'égard de son débiteur, puisque, s'il exerce des poursuites ou provoque une liquidation, il a toujours à craindre que la Banque provinciale n'intervienne et, usant de son privilége que rien n'indique, n'absorbe l'actif sur lequel il avait compté?

Je passe sous silence la légèreté avec laquelle cette banque a engagé des fonds dans les entreprises les moins sûres; les difficultés qu'elle éprouverait à réaliser son capital; enfin l'imprudence du gouvernement qui vient de céder à un autre établissement de crédit un privilége analogue de poursuite contre les débiteurs... Il résulte tout au moins de là des conflits désastreux et une situation éminemment compliquée pour le commerce.....

Si la sécurité n'est pas dans les banques, elle l'est encore moins dans la rue : on n'y voit que des patrouilles, des postes de gardes nationaux, des officiers, parvenus d'hier, se pavanant dans leurs uniformes moitié drap, moitié galon d'or, et cherchant en vain à attirer l'attention des habitants, qui se cachent prudemment derrière leurs fenêtres bien closes.

Il est à noter que toute l'armée régulière a déserté en bloc, pour se mettre sous les ordres du général Mitré, chef du mouvement; et le gouvernement, qui est après tout seul régulièrement établi, en est réduit aux gardes nationaux... Aussi l'infortuné passant est-il en butte, de la part de ces soldats novices et trop zélés,

à mille vexations : mon premier soin fut de me munir d'une *papeleta* à notre consulat, mais je n'en étais pas moins arrêté chaque soir... Je m'aperçus bientôt que le meilleur de tous les sauf-conduits consistait à parler mal l'espagnol, et sous ce rapport-là, je me trouvais parfaitement en règle.

Dans les jours paisibles, les habitants de Buenos-Ayres, aujourd'hui réfugiés dans les caves, vont à *Palermo* étaler le luxe de leurs équipages et l'élégance de leurs toilettes. Ce lieu de réunion est une assez triste promenade, formée par les jardins d'un palais d'aspect lugubre, qui fut autrefois la résidence du fameux Rosas, le dictateur et l'oppresseur de ces contrées.

A quelques lieues de Buenos-Ayres se trouve un petit port nommé *Tigré,* situé à l'embouchure du *Rio Parana*. Je m'attendais à admirer ce fleuve, réputé l'un des plus grands de l'Amérique du Sud ; mais je fus d'abord très-étonné de voir la rive opposée si proche que les navires de gros tonnage ne peuvent même pas tourner dans cette espèce de chenal. On m'expliqua que je me trouvais devant un des innombrables canaux formés par des îles de toutes grandeurs, et c'est une navigation charmante de passer ainsi, en rasant les deux bords, entre ces bouquets de verdure.

Nous voulions nous embarquer là pour nous rendre jusqu'à *Asuncion,* capitale du Paraguay. Le voyage est ordinairement facile, et peut se faire en six jours, par les bateaux à vapeur qui remontent le fleuve. Malheureusement, cet état de révolution empêche

momentanément les paquebots de parcourir le Parana, et force nous est de renoncer à nos projets.

Tout ce que j'entends dire sur le Paraguay, qui vient de subir une véritable guerre d'extermination, est tres-émouvant : il a lutté seul pendant cinq années contre les armées alliées du Brésil, de la république Argentine et de l'Uruguay ; la guerre n'a cessé que par la mort du président-dictateur Lopez, tué avec la majeure partie de ses soldats.

Pour donner une idée des pertes éprouvées par ce pays, je dirai seulement que, sur une population de 220,000 habitants, il y a aujourd'hui, parmi ceux d'un âge supérieur à quinze ans, une proportion de vingt-sept femmes pour un homme !

Il serait trop long d'énumérer les causes qui amenèrent la triple alliance de deux républiques et d'une monarchie sud-américaines, contre cette petite république du Paraguay ; mais l'explication la plus simple se trouve dans ce fait que Lopez était, ou un fou, ou le plus orgueilleux des scélérats. Il viola les traités, déclara à tort et à travers la guerre à de puissants voisins, dont il eût pu se faire des alliés ; il insulta leur pavillon et donna dans le Paraguay de tels exemples de despotisme et de cruauté, que les États limitrophes, oubliant leurs dissentiments si vivaces, s'unirent pour débarrasser leurs frontières de ce despote incommode et dangereux.

Ce ne fut pas chose facile : de longue main le Paraguay avait été mis sur un pied de défense redoutable par les hommes qui l'avaient successivement gou-

verné : le tyran Francia d'abord, puis l'ancien président Lopez, enfin son fils Francisco Solano Lopez, succédant à son père par un singulier droit dans une république, le droit d'hérédité!

Au début de la guerre, l'armée paraguayenne se trouvait forte d'environ 60,000 hommes passablement armés, disposant d'une artillerie redoutable et d'une flotte avec laquelle il fallait compter. Les soldats se battirent admirablement : leur chef n'avait reculé devant aucun moyen pour les exciter à la lutte. Lopez, voulant utiliser à son profit les croyances et les principes religieux que les Jésuites ont laissés parmi ces peuplades, catéchisées par eux pendant de longues années, leur avait fait croire qu'ils se battaient pour la plus grande gloire de Dieu. On a retrouvé dans plus d'une giberne des billets sur lesquels étaient inscrits ces mots : « Bon pour aller au ciel. »

Le fanatisme religieux et patriotique leur a fait endurer des fatigues inouïes, soutenir des luttes disproportionnées, et les a portés souvent à des traits d'audace incroyables. Ainsi, une nuit, quelques Paraguayens osèrent tenter, à la nage, de s'emparer d'un cuirassé brésilien : à la faveur des ténèbres, ils grimpèrent à l'abordage, le poignard aux dents, et ils auraient pu se rendre maîtres du navire en massacrant l'équipage surpris, sans la présence d'esprit d'un mécanicien qui, voyant le danger, lâcha sur le pont toute la vapeur de la chaudière..... ces audacieux assaillants furent brûlés ou se précipitèrent dans le fleuve.

Bien des horreurs se commirent pendant cette

terrible époque. Lopez, tout en se défendant contre ses ennemis, s'acharnait avec une cruauté farouche contre les siens. Les femmes elles-mêmes ne furent pas épargnées; il en expulsa de la ville par centaines. Poussées pendant de longs jours devant l'armée, dénuées de tout secours, exposées à toutes les privations, outragées et maltraitées, beaucoup moururent à la peine. Quelques-unes, entre autres des parentes de Lopez, furent fusillées; d'autres abandonnées dans les forêts, et celles qui survécurent à tant de misères, on les vit rentrer à l'*Asuncion*, mourant de faim et presque nues, lorsque les armées alliées y pénétrèrent en janvier 1869.

Cette campagne, commencée en 1865, s'était poursuivie avec des alternatives de succès et de revers; mais les lenteurs en sont attribuées surtout aux immenses difficultés matérielles rencontrées par la flotte et par l'armée brésilienne, soit pour remonter les fleuves barrés par de redoutables forteresses, soit pour traverser environ deux cents lieues de territoire, sans ressources d'alimentation. Les fièvres, les maladies paludéennes, les privations de tous genres, enfin le choléra, décimèrent les troupes et ralentirent encore la marche des opérations militaires. En avril 1869, Lopez résistait encore, et l'armée alliée semblait devoir s'éterniser dans les siéges et les contre-marches. Pour comble de complications, le général en chef brésilien avait quitté son commandement et s'en était allé, mécontent et fatigué, sans même prévenir le gouvernement impérial.

L'homme auquel était réservée la tâche difficile de ramener l'ordre dans le désordre, de ranimer les courages abattus et de terminer glorieusement cette guerre, arriva alors de Rio de Janeiro. C'était un tout jeune général; mais il était d'une race née pour commander les armées, et qui possède depuis longtemps le secret de les mener à la victoire : cet homme était le comte d'Eu.

Le prince arrive à *Asuncion*, et y établit un gouvernement provisoire. Il appelle à lui les citoyens du Paraguay, fait cesser les abus introduits partout et dirige lui-même une nouvelle série d'opérations qui sont poussées avec vigueur. Les faits d'armes remarquables et les victoires se succèdent; la défaite de l'armée de Lopez est complète. Celui-ci est alors poursuivi sans relâche dans sa retraite précipitée, et il est enfin atteint au mois de février 1870.

Entouré des cinq cents combattants qui lui restaient, le despote se battit bravement et en désespéré; il reçut un coup de lance et tomba, mais il refusa de se rendre; alors le soldat qui l'avait blessé lui brûla la cervelle.

On estime que cette terrible guerre a coûté la vie a plus de cent mille Paraguayens de tout âge et de tout sexe; et il est difficile d'imaginer un anéantissement plus complet que celui dans lequel elle a jeté ce malheureux pays!

Il se mêle a l'histoire du triste héros de ces pages sanglantes le nom d'une femme que Lopez avait ramenée avec lui d'Europe, lors d'un séjour qu'il y fit sous prétexte de perfectionner ses études. Cette per-

sonne, après la cessation des hostilités, fut renvoyée en Angleterre, son pays natal. Je l'ai vue depuis revenir à Rio de Janeiro, se dirigeant vers la Plata : elle allait, disait-elle, réclamer du gouvernement actuel du Paraguay la moitié, peut-être la totalité du territoire de la république, que l'ex-président lui avait donnée, un jour de belle humeur, par acte dûment notarié.

Heureusement pour elle, à son arrivée à Buenos-Ayres, des amis prudents lui conseillèrent de ne pas pousser plus avant son voyage et ses réclamations. — Elles auraient pu, en effet, lui coûter cher.

CHAPITRE VIII

Le *maté*. — *Estancia de la Virgen* ; l'élevage des moutons ; la tonte. — *Arroyo-Malo* : les travaux dans une estancia de bœufs. — Invasion de sauterelles.

Estancia del Arroyo-Malo,
20 novembre 1874.

Fatigués des incertitudes révolutionnaires, qui dérangeaient tous nos plans de voyage, nous nous embarquions, le 1er novembre, à bord de la *Villa del Salto* pour remonter le *Rio Uruguay*. Le but de notre excursion était de visiter quelques *estancias* (fermes) dans la *Bande orientale*, en commençant par les rives du *Rio Negro*.

Les premières heures de navigation se passent au milieu du *Rio de la Plata :* le navire tient le large, et il est impossible d'apercevoir d'aucun côté les bords du fleuve. Mais nous reconnaissons bientôt l'embouchure de l'Uruguay, en allant stopper devant l'île de *Martin Garcia* qui en commande l'entrée.

Cet îlot fortifié, actuellement occupé par les Argentins, est comme une pomme de discorde entre la république et le Brésil : le gouvernement impérial, qui a besoin de la libre navigation du fleuve pour communiquer facilement avec ses provinces du sud, demande la neutralisation de *Martin Garcia;* mais la république Argentine n'a aucune envie de céder ses

droits, et à tout propos cette querelle déjà ancienne menace de s'envenimer davantage.

En attendant, cette forteresse sert de lieu de détention pour les Indiens faits prisonniers sur la frontière : combien ces pauvres nomades, isolés au milieu des flots, doivent avoir la nostalgie de la *pampa* où, sur leurs chevaux à demi sauvages, ils faisaient si gaiement leurs razzias et leurs massacres !

Nos compagnons de route sont quelques *estancieros* (fermiers), beaux hommes, aux manières pleines d'aisance, au teint basané, à l'œil vif, qui s'en retournent chez eux, bien heureux, j'en suis sûr, de quitter le pavé des villes et de retrouver la plaine immense; des officiers, causant bruyamment de la politique du jour, ou des ennuis futurs de la garnison qu'ils vont rejoindre dans l'intérieur ; enfin trois ou quatre *gauchos*, ces hommes de la *pampa*, qui se tiennent accroupis dans un coin et semblent regarder les autres mortels avec le plus profond mépris.

Tout le monde, pour passer le temps, boit sans discontinuer le *maté*. Cette *yerba maté* est le café du Brésil, le thé de la Russie, le vin de l'Italie ou la bière du Nord; sans cette boisson, un habitant de la Plata ne pourrait vivre, à en juger du moins par le rôle qu'elle joue dans son existence. On recueille la *yerba* en grande abondance au Paraguay, où les indigènes l'appellent « herbe de saint Dominique ». La légende raconte que le saint, ayant visité ces contrées et voulant leur laisser un souvenir agréable de son passage, dota cette plante, vénéneuse jusqu'à ce jour,

de toutes sortes de vertus. Elle ressemble assez au thé, mais est d'un goût infiniment plus amer. On en dépose quelques feuilles, avec du sucre, dans des courges plus ou moins richement et artistement travaillées; on verse ensuite de l'eau chaude; puis, par un trou pratiqué à cet effet, on y introduit la *bombilla*, sorte de chalumeau soit en argent, soit en tout autre métal, et l'on aspire l'infusion.

Il est impossible de faire une visite dans tout le bassin de la Plata, sans que l'on vous apporte immédiatement cette boisson. Sous la cabane enfumée du pauvre *gaucho*, comme dans l'hôtel somptueux du riche habitant des villes, à peine êtes-vous arrivé que l'infusion nationale fait son apparition.

L'absorption du *maté* est en quelque sorte réglée par un code de courtoisie dont il est utile de connaître tout au moins les premiers principes. Ainsi, dès qu'un étranger entre dans une maison, l'inévitable courge armée de sa *bombilla* lui est immédiatement présentée. Le premier devoir est d'accepter, le second, de l'offrir successivement à toutes les personnes présentes qui vous répondent : *No, esta en buenos manos* (non, elle est en bonnes mains). Fort du compliment, vous avalez la drogue, petit travail qui dure environ cinq minutes; l'instrument doit alors être restitué à la maîtresse de la maison; celle-ci s'empresse d'y remettre de l'eau chaude et de repasser le tout au voisin, puis l'opération continue ainsi indéfiniment. Cette consommation de *maté* doit durer tout le temps de la visite, à moins que, heureux touriste, vous ne connaissiez la formule

polie à employer pour prévenir qu'à la prochaine tournée, vous seriez bien aise de vous abstenir. Pour moi, qui ai mis longtemps à saisir cette formule, craignant de manquer à tous les usages, j'avalais, j'avalais... et c'était détestable!

Vers le soir, nous commençons à longer la rive plate et verte, d'un aspect monotone, et dans la nuit nous nous trouvons à la hauteur du *Rio Negro*. A cet endroit l'Uruguay, qui en réalité est une rivière, puisque avec le Parana il forme le *Rio de la Plata*, a encore au moins quatre kilomètres de large, et cependant nous sommes déjà à près de cent lieues de navigation de la mer. Nous passons sur un plus petit bateau à vapeur qui fait le service du *Rio Negro*, et au bout d'une heure environ, nous débarquons à *Soriano*. Il faut attendre jusqu'au lendemain pour trouver le moyen d'arriver à l'*estancia de la Virgen*, où nous sommes attendus; heureusement il y a un hôtel à *Soriano*, et l'on nous introduit, pour passer la nuit, dans une chambre dont le sol est en terre glaise séchée, et qui a pour plafond le chaume de la toiture.

Le lendemain dimanche, nous voyons arriver M. et madame de Martrin, nos futurs hôtes, venant à cheval pour assister à la messe. Ils nous prient de les accompagner au retour; bientôt nous nous mettons en route, piquant droit à travers la plaine toute couverte d'herbages, et nous atteignons, à une quinzaine de kilomètres de là, l'*estancia de la Virgen*, bâtie sur une petite hauteur.

Depuis dix ans, M. de Martrin mène la vie active et

indépendante de l'*estanciero*, et sa jeune femme partage cette existence, parfois un peu monotone, avec autant de bonne grâce que d'entrain. Ils nous reçoivent avec leur amabilité toute française, doublée de l'esprit d'hospitalité de ces pays lointains, qualités que l'on apprécie d'autant plus, je crois, que l'on se sent plus éloigné de la vieille Europe.

Ils nous font visiter leur habitation, composée d'une succession de bâtiments fort simples en bois, en terre et en chaume; puis nous montons à cheval pour faire le tour obligé du propriétaire. Le terrain que nous parcourons a environ une lieue et demie carrée, soit quatre mille hectares; il est entouré de barrières en fils de fer s'étendant sur une longueur de plus de vingt kilomètres. La propriété se trouve divisée en deux parties : la première consiste en pâturages d'une qualité supérieure, et nourrit seize mille moutons, tandis que sur la seconde, dont l'herbe est d'une qualité inférieure, paissent deux mille cinq cents bêtes à cornes et trois à quatre cents chevaux.

Les chevaux que nous montons sont nés et élevés dans l'estancia; mais leur éducation laisse encore à désirer au point de vue européen. Ainsi, pour les approcher et les harnacher, il faut mille précautions; puis, pour se mettre en selle, il est indispensable de laisser l'animal tourner sur lui-même, car sans cela il se refuserait au montoir. Enfin, une fois à cheval, il faut encore une certaine habitude du *campo* pour ne pas perdre à chaque instant son centre de gravité. En effet, la plaine se trouve, en beaucoup

d'endroits, couverte de chardons sauvages hauts de deux ou trois pieds, et, comme ce feuillage dur pique désagréablement les jambes des chevaux, ceux-ci l'évitent autant que possible. Voyant cela, le cavalier inexpérimenté, lancé au galop, veut mener sa monture; mais la bête est habituée à se diriger à sa guise : infailliblement, toutes les fois que celle-ci passe à droite, celui-là s'attend à passer à gauche, et ces évolutions dérangent singulièrement l'assiette.

L'entretien de ces chevaux est des plus faciles; quand on en a besoin, un *péon* (domestique d'estancia) s'en va dans le *campo* en « galoper » quelques-uns; il les pousse dans un *corral*, sorte d'enceinte de palissades où ils se trouvent enfermés. Alors, au moyen du *laço*, on s'empare des bêtes qui doivent servir; on en use sans aucun ménagement, et quand on rentre, il n'y a qu'à enlever selle et bride... Le cheval part et s'en va rejoindre sa *tropilla*, où il retrouve l'herbe fraiche, l'eau claire et tous les charmes d'une société chevaline.

Malgré l'approche de l'été, les premiers temps de notre séjour furent particulièrement froids : le *pampero* soufflait avec une extrême violence, et tous les matins nous trouvions la plaine couverte de gelée blanche : aussi nous donnions-nous, le soir, le plaisir des causeries autour de la grosse bûche qui flambe : il y a longtemps que je n'avais assisté à pareille fête !

Dans le jour, nous faisions de grandes galopades à travers la contrée, tantôt pour visiter quelque point intéressant, tantôt pour suivre de près les travaux de

l'estancia. M. de Martrin est un cavalier consommé : avant d'être estancier, il a passé de longues années en Afrique, comme officier d'un régiment de chasseurs, et sa passion pour l'équitation a pu se donner libre cours à la Plata. Aussi étonne-t-il les *gauchos* eux-mêmes, non pas tant par sa hardiesse, qualité qu'ils possèdent eux aussi au suprême degré, que par la manière élégante et souple dont il sait manier sa monture. Les indigènes, en général, n'ont aucune notion sérieuse de la conduite d'un cheval dans les évolutions rapides : pour tourner brusquement, ils arrêtent court et font ensuite volte-face; leur maître, lui, peut se vanter d'en remontrer à ces centaures, en appliquant les aides qui lui donnent sur eux une supériorité incontestable.

Nous ne négligions pas les plaisirs de la chasse, car le gibier abonde dans ces contrées. Les perdrix sont tellement nombreuses qu'on dédaigne généralement de les tirer; les lagunes sont habitées par des milliers de canards, tandis que de gros dindons sauvages et des flamants roses se prélassent au milieu de ces troupes ailées.

Malheureusement, il existe dans le *campo* un oiseau vigilant qui dénonce toujours la présence de l'homme : c'est une espèce de vanneau armé, nommé *tero-tero*, à cause de son cri perpétuel. Cet incommode volatile est la sentinelle avancée du gibier qui, en masses compactes, couvre les flaques d'eau disséminées dans la plaine. Le chasseur se donne une peine infinie pour en approcher sans être vu; il rampe entre les hautes

herbes, se dissimule derrière tout ce qu'il trouve; peine inutile ! à cent mètres du rivage un vigilant *tero-tero* s'élance dans l'air, et jette son cri d'alarme; c'en est fait, toute la gent emplumée s'envole, et il ne reste pour consolation que d'abattre ce guetteur importun; à quoi bon, hélas ! il s'appelle légion !

Mais laissons là le côté du sport, pour parler du principal revenu de l'*estancia de la Virgen*. Il consiste dans l'élevage des moutons, et c'est avec un vif intérêt que nous écoutons notre hôte nous énumérer les conditions de cette source féconde de revenus, tout en suivant les différents travaux nécessaires à son développement.

Cette industrie pastorale a été introduite dans la *pampa* depuis quelques années seulement; en 1852, des étrangers ont eu l'idée heureuse d'élever des moutons sur les terrains où l'herbe s'était améliorée par un long séjour des bêtes à cornes. Depuis lors, la race ovine s'est considérablement perfectionnée, et en même temps le commerce des laines et des peaux a pris des proportions de plus en plus considérables.

Ainsi, en 1873, les moutons ont fourni, sur le marché de Buenos-Ayres, une exportation de peaux, de laines, de suif et de graisse, s'élevant au total de 150 millions de francs. Le port d'Anvers, à lui seul, a absorbé pour 50 millions de francs de laine, c'est-à-dire la moitié de l'exportation totale de cet article; la France en a reçu pour une valeur de 26 millions, et l'Angleterre pour 7 millions. — Si je cite les chiffres de la place de Buenos-Ayres, de préférence à

celle de Montevideo, c'est que cette première ville est, par sa position, l'entrepôt général de tous les produits du bassin de la Plata, et laisse beaucoup derrière elle, comme importance d'affaires, la capitale de l'Uruguay. — Aujourd'hui, l'élevage du mouton semble devenir la principale industrie dans les régions avoisinant ces deux grands centres. Tout autour, s'étend une première zone de terrains consacrés à l'agriculture; une seconde zone couverte de prairies, sur un rayon de plusieurs lieues, est livrée à la race ovine, tandis que les bœufs et les chevaux sont élevés sur les terrains situés au delà de ces deux premières régions. Peu à peu, la terre se bonifiant par le séjour des animaux, chaque zone s'étendra par gradations successives, et les limites d'exploitation se trouveront ainsi de plus en plus reculées.

Comme l'élevage des moutons demande une première mise de fonds peu considérable et rapporte, sans trop de risques, de fort gros bénéfices, cette industrie est appelée sans doute à un grand avenir. Elle s'impose tout naturellement aux petits capitalistes, et par conséquent à l'émigrant européen en général. On peut évaluer qu'en moyenne un terrain d'une lieue carrée suffit à entretenir vingt mille moutons, et une brebis achetée à l'automne, pour former une *majada* (troupeau), ne coûte environ que cinq francs. En tenant compte du produit des laines, de la vente des animaux gras comme viande de boucherie, de la valeur des peaux provenant des moutons tués pour la consommation sur place, enfin de l'estimation des

agneaux qui naîtront à l'automne, le rendement annuel de ce troupeau ne sera pas moins de cent pour cent de la somme dépensée pour le premier achat.

Il faut naturellement déduire tout d'abord de ce magnifique revenu, soit l'intérêt du capital employé à l'achat du terrain, soit le prix de sa location. Sur ce point, il est très-difficile de donner des chiffres exacts, car les prix de vente ou de location des pâturages diffèrent du tout au tout, selon leur qualité et suivant la distance à laquelle ils se trouvent des grands centres. Ainsi, pour l'achat, ils varient de vingt francs à soixante francs l'hectare, dans une région éloignée de dix à soixante-dix lieues des grandes villes.

Le pasteur fait d'ordinaire, avec le propriétaire du sol, un contrat en vertu duquel il se met de moitié avec lui : chacun des contractants doit fournir par exemple mille moutons ; si l'un prête ses pâturages, l'autre en revanche donne sa peine et ses soins : celui-ci est abrité, se nourrit du troupeau, et tous les bénéfices sont partagés. Cette combinaison peut naturellement s'appliquer à toutes les étendues de terrain comme à tous les capitaux, et elle se trouve être, par le fait, la plus généralement employée.

Les soins que réclament les moutons sont pour ainsi dire insignifiants ; ils consistent à exercer une surveillance suffisante pour empêcher les différents troupeaux de se mêler, et, dans certaines saisons, à les rentrer tous les soirs dans de vastes parcs construits à cet effet. Chaque mouton est marqué à l'oreille d'un signe indiquant son propriétaire.

Quand il y a nécessité de faire un *aparte* dans une *majada*, autrement dit de prendre quelques individus désignés au milieu d'un troupeau qui se compte par milliers de bêtes, on les pousse toutes dans une série de palissades de plus en plus resserrées, jusqu'à ce qu'enfin il soit possible de choisir dans le nombre. Cela se pratique surtout au moment de la tonte, seule époque de l'année où il soit nécessaire d'utiliser un plus grand nombre de bras. Le propriétaire fait alors appel aux *gauchos* disséminés dans la plaine, et les paye au jour le jour. Mais il n'est pas indifférent de choisir son temps pour la tonte, qui devient par là un des plus graves soucis de l'estancier; car il doit craindre autant le froid subit, dangereux pour les moutons nouvellement tondus, que la chaleur, souvent fatale, à un moment où les blessures causées par les coups de ciseaux s'enveniment s'il y a trop de soleil et de mouches. En outre, comme un mouton donne en moyenne quatre livres de laine, ce n'est pas un mince travail de faire tomber ces milliers de toisons.

Aussi la tonte est-elle un événement dans l'estancia, comme l'est chez nous la moisson : on fait pour cela des provisions extraordinaires; les travailleurs arrivent de tous côtés, à cheval naturellement, poussant souvent devant eux dix ou quinze montures qui constituent tout leur avoir; le soir ce sont des fêtes d'autant plus animées, qu'elles font contraste avec la vie si solitaire que ces gens-là mènent ordinairement.

L'époque de la récolte de la laine arriva justement au moment où nous nous trouvions à la *Virgen*, et, le

temps s'étant remis au beau, M. de Martrin se décida à commencer la tonte. Vingt-cinq ou trente hommes se livraient sans discontinuer à cette opération depuis le matin jusqu'au soir; un millier de moutons, en moyenne, passait par jour entre leurs mains; car un bon ouvrier coupe à peu près cinquante toisons dans sa journée.

C'est un spectacle amusant que celui de tous ces *gauchos* réunis, dont la conversation fort animée roule toujours sur les qualités de leurs chevaux. Chacun prend fait et cause, soit pour ses propres bêtes, soit pour celles de son voisin; la discussion s'anime, les paris vont leur train, et beaucoup de salaires se trouveront diminués, sinon complétement absorbés par les pertes.

Quand, une heure avant le coucher du soleil, le travail est terminé, la laine ramassée, ficelée et mise en sacs, les parieurs sautent vite sur leurs chevaux, et les courses ont lieu. Les distances à parcourir en ligne droite sont établies d'avance; ordinairement elles ne sont que de quelques centaines de mètres. Presque toujours ces messieurs courent un *match* sur des chevaux sans selle. Le *starter* étant une amélioration inconnue, les deux concurrents partent ensemble au galop, un peu avant le point convenu, et le départ n'est bon que si les deux cavaliers, se sentant lancés bien en ligne, crient ensemble: *Vamos!* (Allons)! On peut donc ainsi faire une succession indéfinie de faux départs, à moins que le nombre de ceux-ci n'ait été convenu d'avance. C'est même quelquefois une

supercherie employée par ceux qui montent un cheval ayant plus de fond, mais moins de vitesse que l'autre; ils cherchent alors à fatiguer l'adversaire à leur profit.

Les journées étaient devenues superbes, le soleil chauffait avec ardeur, et plusieurs fois j'eus l'occasion, dans ces grandes plaines, d'admirer un phénomène nouveau pour moi : le mirage. Tout l'horizon, du côté opposé au soleil, nous offrait l'aspect d'un délicieux paysage, avec de l'eau, des arbres, des maisons, toutes choses qui en réalité n'existaient nullement là où nous les voyions et qui cependant faisaient complétement illusion.

J'aurais voulu demeurer plus longtemps encore dans cette agréable résidence; mais nous avions à visiter, plus au nord, une exploitation uniquement consacrée aux bêtes à cornes et aux chevaux, afin de nous rendre compte de ce nouveau genre d'élevage. Nous prîmes un bateau à vapeur qui remontait l'Uruguay, et le lendemain, de bonne heure, nous étions déposés sur la rive, non loin de l'*Arroyo-Malo*.

Il est assez original d'aller chez des gens qu'on ne connaît nullement, et d'entrer en rapport avec eux en leur faisant dire qu'on attend à deux ou trois lieues, au bord du fleuve, des chevaux pour arriver chez eux : telles qu'elles ont été prises dans la prairie, les montures sont bientôt amenées, poussées en avant par un gamin à cheval. Nous leur mettons immédiatement la selle et la bride, bagage indispensable d'un voyageur dans ces pays, et nous galopons droit au nord. La contrée a changé d'aspect; elle est beaucoup plus

accidentée, mais d'ailleurs tout aussi déserte. Nous arrivons dans l'estancia habitée par trois jeunes Français, MM. Cornet d'Hunval, pour qui nous avons des lettres de recommandation.

Avant de tenter la vie aventureuse de la pampa, nos nouveaux hôtes ont vaillamment porté l'épée dans la campagne de 1870 : les murs de la salle commune sont ornés de leurs photographies les représentant en uniforme avec les officiers du 3e bataillon des mobiles de la Somme. Quelles ne sont pas ma surprise et ma joie de retrouver parmi ces portraits celui d'un des miens, Ludovic de Beauvoir, qui avait été leur compagnon d'armes ! Aussi fîmes-nous bien vite connaissance intime, et j'en éprouvai pour ma part d'autant plus de plaisir, que les plus chers liens de famille m'attachent comme eux à la Picardie. Ils ont entrepris là une œuvre énergique, et je leur souhaite du fond du cœur un plein succès ; ils donnent en effet un exemple salutaire, en montrant que des jeunes gens de bonne famille savent ne pas hésiter devant les difficultés d'une vie si nouvelle, pour accroître honnêtement, virilement, leur patrimoine.

Arrivés ici il y a deux ans, après un apprentissage d'une dizaine de mois chez M. de Martrin, ils ont trouvé à louer pour dix ans l'estancia qu'ils occupent : ils y sont très-bien et très-largement installés, menant une vie des plus actives, au milieu de leurs trois ou quatre mille bêtes à cornes, et s'attachant de jour en jour davantage à leur métier d'estancier.

Comme ils ont, pour leur usage personnel, une cen-

taine de chevaux à monter, nous n'avons que l'embarras du choix ; et, dès le premier jour, nous faisons une grande promenade pour reconnaître le terrain où le lendemain nous irons *parar el rodeo*, c'est-à-dire « courre le bœuf ».

Nous galopions gaiement quand soudain, comme d'une boîte à surprise, sort devant nous, des hautes herbes, une grande autruche qui se sauve précipitamment. Nous ne tardons pas à découvrir pourquoi la bête s'est ainsi laissé surprendre : elle remplissait un devoir de famille en couvant vingt-six gros œufs. Quelle omelette nous avons failli faire ! Le piquant de la chose est que l'oiseau si maternellement occupé était un mâle ; et ceci me confirme dans ce que j'avais entendu dire déjà au sujet du rôle exemplaire joué par le mâle, pendant que la femelle court la prairie...

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de goûter de ces œufs d'autruche, dont un seul équivaut à quinze œufs de poule : c'est un mets fort délicat, mais dont le goût passablement sucré est un peu fade.

Le lendemain donc, avant l'aurore, nous étions en selle pour assister au *rodeo*. Ce travail consiste à réunir mille ou deux mille bêtes à cornes dans un même lieu, soit pour en choisir quelques-unes, soit pour se rendre compte de leur état sanitaire, soit simplement pour les habituer à se grouper en un point donné ; l'estancier assure même que ce temps de galop forcé infligé à ses bœufs est un excellent moyen de les engraisser. Les gauchos, les chevaux, les chiens, tous manifestent un joyeux entrain pour cette course, véri-

table fête de l'estancia. Chacun des cavaliers se dirige par un chemin différent vers la limite de la propriété; il suit au galop la palissade ou la rivière, et, par un cri que les animaux connaissent bien, leur donne l'éveil et les met sur pied. Alors, hurlant et sifflant, aidé par les chiens, il pousse devant lui un petit troupeau qui se grossit peu à peu de tous les bœufs disséminés sur son passage. Il s'agit, avant tout, de ne pas laisser de bêtes derrière soi, de ne pas permettre qu'il s'en échappe du groupe; et comme à chaque instant quelque animal récalcitrant tend à s'éloigner, il faut faire chaque fois une course ventre à terre pour lui barrer le passage et le contraindre à revenir vers le troupeau. Les vaches et les veaux ont surtout la spécialité de se dérober et d'obliger le cavalier à des courses répétées. Quelquefois même les animaux tiennent tête : alors les chiens, parfaitement dressés, se jettent sur eux, et les mordent jusqu'au sang pour les forcer à avancer.

Rien de pittoresque comme cette galopade à fond de train, derrière des centaines de bœufs lancés à toute vitesse, beuglant et mugissant. De tous les points de la plaine, on les voit se précipiter, la tête basse, la queue au vent; et, dans cette poursuite acharnée, je ne sais vraiment lequel s'anime le plus, de l'homme ou du cheval. Il faut, à cet exercice, du sang-froid et du coup d'œil, car on est souvent obligé d'approcher la bête de très-près pour la contraindre à changer de direction, et alors gare à ces cornes effilées dont les coups peuvent occasionner de graves blessures! Elles pénètrent si bien que l'un de nous,

n'ayant pu tourner assez vite, eut son cheval éventr Le cavalier fut roulé lui-même en un clin d'œil, et fallut une prompte intervention pour détourner taureau furieux, qui, abandonnant sa première vi time, se lançait déjà sur lui avec les intentions l plus hostiles.

L'immense troupeau est enfin réuni devant not groupe de cavaliers rassemblés sur une éminenc l'estancier passe alors en revue son bétail, puis don ses ordres : ils ont presque toujours pour objet une co damnation à mort. Il faut s'emparer du condamné deux *gauchos* l'isolent en le mettant entre eux et poussent peu à peu au dehors; l'animal, se senta éloigné, cherche à regagner le gros de l'armée, ma les cavaliers lui coupent la retraite, et, dans ce vér table jeu de barres, leur adresse finit toujours p triompher. Enfin, quand la bête est assez éloigné un *gaucho*, toujours au galop, déroule le *la* attaché à sa selle; la corde siffle deux ou trois fo au-dessus de sa tête, et le nœud, lancé avec u sûreté de main prodigieuse, va saisir sa victime s par les cornes, soit par le cou. Le taureau cap ralentit sa marche, le cavalier suit le mouvement : bête veut se défendre, mais un autre *gaucho* accou et, au moment où elle s'élancè en bondissant, lui je un nouveau nœud coulant qui la fait tomber lourd ment à terre : on la saisit par les cornes, et le coute du sacrificateur a bien vite fait son office.

Si le travail consiste, non pas à tuer le taurea mais à le marquer ou à lui faire une délicate opératic

La Plata : *Gau*

lançant le laço.

le moment palpitant est celui où les gauchos sont obligés de défaire les liens de l'animal, pour lui permettre de se relever; alors il s'agit de sauter à cheval avec agilité pour fuir, à toute vitesse, le bœuf furieux et humilié. Mais ces hommes déploient dans tous leurs exercices une adresse et un sang-froid admirables, qui les mettent à l'abri du danger; ils manient leurs chevaux brutalement, mais lestement, et comme ils ont prodigieusement de prétentions, il n'est pas de tours d'adresse qu'ils n'inventent pour narguer encore les terribles cornes qui fondent sur eux menaçantes.

Pour distinguer leurs bêtes, les différents propriétaires les marquent au fer rouge : cette précaution est nécessaire à cause de la destruction et quelquefois de l'absence de clôtures : la marque change avec un nouveau possesseur : il en résulte que plusieurs chevaux, par exemple, ont la cuisse couverte d'arabesques dont la présence nuit à leur beauté.

Un jour, nos hôtes voulurent nous régaler d'un plat essentiellement national, en nous faisant préparer un *asado con cuero* (rôti dans son cuir). Pour cela, nous « galopâmes » vers l'estancia un veau choisi parmi les plus gras du troupeau. Quand nous fûmes arrivés, les hommes mirent pied à terre, et s'approchant de la tête convenablement préparée pour le sacrifice par cette course rapide, ils la prirent au *laço*, lui coupèrent les jarrets et la tuèrent. Alors, armés de couteaux, ils découpèrent dans les chairs encore palpitantes le volumineux morceau qui devait nous être offert, et, le plaçant sur des charbons ardents, le cuir faisant

l'office de marmite, ils le laissèrent doucement rôtir. L'*asado* servi quelques heures après était excellent; nous y fîmes honneur, à la grande joie des artistes culinaires, ces brillants cavaliers du matin, devenus bouchers tout à l'heure, et passés rôtisseurs pour le moment.

Depuis longtemps j'avais envie de faire dans le pays une course un peu longue, afin de comparer l'allure rapide des chevaux du *campo* avec le pas monotone de la mule des *serras* du Brésil. M. d'Hunvas avait précisément affaire à *Paysandu,* centre commercial important situé sur la rive de l'Uruguay; il me proposa de l'accompagner, et en trois heures environ nous eûmes franchi la distance de soixante kilomètres qui nous séparait de la ville.

Ce moyen de locomotion doux et rapide, sur un cheval toujours au galop, est vraiment charmant; mais l'orientation de la route à suivre est rendue assez difficile à cause des barrières servant à enclore les différentes propriétés. Si l'on ne connaît pas exactement les portes, on peut se perdre indéfiniment; il y a de plus, disséminés dans la plaine, certains ruisseaux aux bords marécageux, dont il faut absolument connaître les gués, sous peine de s'embourber complétement.

Pendant le trajet, nous eûmes à traverser une rivière large et profonde appelée le *Queguay*. Nous arrivons sur la berge, nous dessellons nos montures et nous les lançons dans la rivière, attachées à une longe; pour nous, heureusement, il se trouve près de là une

petite pirogue; nous sautons dedans, et notre rameur suit non sans peine nos chevaux qui nagent avec rapidité.

On fait passer ainsi le fleuve de l'Uruguay lui-même, malgré sa largeur, à des troupeaux entiers; les hommes se mettent alors également à l'eau, et pour nager plus facilement, ils saisissent la crinière d'un cheval. Si quelque animal dévie du droit chemin, ils vont le prendre par les cornes ou les naseaux et le remettent ainsi dans la direction de la rive opposée.

Le lendemain, nous revînmes tout aussi rapidement à l'estancia. Pendant notre absence, elle avait eu à subir une invasion de sauterelles; leurs groupes compactes étaient venus s'abattre tout autour de l'habitation. Beaucoup d'arbrisseaux et de plantes étaient mangés, le potager détruit, et dans certains endroits l'herbe avait disparu comme si l'on y avait mis le feu. Les indigènes prétendent que ces insectes, longs de cinq à six centimètres, constituent un assez bon manger, et ils les font cuire comme des crevettes. Mais cette *manne* n'en est pas moins un fléau, d'autant plus que les sauterelles, après avoir séjourné plusieurs heures dans le même endroit, laissent partout leurs œufs : ceux-ci ne tardent pas à éclore, et pendant un mois, avant de s'envoler à leur tour, ces nouveau-nés se nourrissent aux dépens de la propriété. Ces invasions sont donc pour l'estancier une calamité aussi désastreuse que la sécheresse ou l'épizootie.

CHAPITRE IX

Les chevaux. — Le *gaucho*. — Les bêtes à cornes. — Les *saladeros*. — Une fin de révolution.

Montevideo, le 8 décembre 1874.

Il y a loin, assurément, des moyens primitifs et précipités employés dans une estancia pour le dressage du cheval, aux sages et savants préceptes que dictait dans son *Manége royal* l'écuyer de Pluvinel. Dans la *pampa*, il est vrai, le but uniquement poursuivi est de dompter rapidement et sommairement des animaux à peu près sauvages qui, depuis leur naissance, ont vécu entièrement libres sur des espaces immenses. Les seuls rapports qu'ils aient eus avec l'homme ont consisté à le voir un jour arriver à eux armé du fer et du feu, pour leur laisser un souvenir aussi durable que pénible et faire acte de propriété.

C'est en ressentiment sans doute des mauvais procédés dont il avait été la victime, que le jeune cheval pris devant nous au laço fit mille difficultés pour se laisser jeter à terre. Quand il fut étendu, bien garrotté, on lui passa sur la tête un licol, et avec une peine extrême on l'attacha au moyen d'une longe très-courte à un poteau solide. Pendant un jour entier le poulain fut laissé à ses réflexions sans boire ni manger; au bout de quelques heures, il avait cessé de ruer et de faire de vains efforts pour se détacher.

Le lendemain, le *domador* (dompteur) s'approcha du cheval mis de nouveau sur la défensive et essaya de le seller, opération fort difficile et très-délicate, car la selle du pays se compose d'une collection de couvertures et de courroies superposées. Comme il s'agit, autant que possible, d'éviter les ruades distribuées par le poulain avec toute l'ardeur de ses quatre ans, on est obligé de se mettre à distance et de lancer sur son dos ficelles et couvertures, en profitant de tous les instants favorables pour serrer les courroies.

Quand le tout fut enfin bien assujetti, l'homme passa dans la bouche du cheval un mors grossier et lourd attaché tant bien que mal, défit les entraves, sauta en croupe, et détacha la longe. Alors commença une série de ruades prodigieuses, de sauts de mouton vertigineux, où la bête, s'arc-boutant, se mettait à faire le gros dos de la façon la plus déséquilibrante. Mais le gaucho, bien collé à la selle, n'était pas homme à se laisser désarçonner pour si peu. Voyant ses efforts inutiles, le cheval changea de système : il se lança dans la plaine à une allure que son cavalier était incapable de modérer. Un homme, galopant à côté de lui, dirigeait seul cette promenade un peu folle en poussant avec sa propre monture celle du *domador*, dans la direction qu'il voulait lui donner. Toute l'habileté de ce dernier consiste à ne pas se laisser désarçonner; ceci ne lui arrive, du reste, que si le cheval finit par se rouler. Mais alors il tombe sur ses pieds, et c'est à coups de cravache qu'il rappelle sa victime au devoir.

Au bout de quatre jours de cet exercice répété

matin et soir, la bête est généralement domptée et peut être employée aux travaux de l'estancia. Les chevaux hongres sont seuls ainsi dressés, car on ne monte jamais, à la Plata, les juments et les étalons; ceux-ci servent à la reproduction, et le trop-plein des troupeaux prend, hélas! la route de l'abattoir, où il passe dans le commerce en peaux, en graisse, en os, en sabots et en crins.

Cette race, d'origine andalouse, apportée par les Espagnols, a plutôt dégénéré comme formes sur le sol d'Amérique, mais elle a acquis par contre des qualités de résistance à la fatigue dignes de la faire apprécier pour plus d'un usage en Europe. En outre, la manière dont les chevaux se sont multipliés dans la pampa, le peu de soins exigés pour leur élevage, les bas prix auxquels ils se trouvent cotés, le peu de valeur des juments, me semblent autant d'avantages propres à fixer l'attention des spéculateurs. Aujourd'hui, loin des centres, une jument vaut une vingtaine de francs, un cheval qualifié de dressé en vaut cinquante à quatre-vingts. Il est vrai que l'emploi des chevaux dans les villes, soit pour les voitures, soit surtout pour les tramways, a fait monter passablement sur ces places les prix, qui s'élèvent jusqu'à quatre cents francs; mais ce sont alors des bêtes exceptionnelles, d'un modèle supérieur et le plus souvent des produits d'étalons venus d'Europe. Ce n'est donc point prendre une moyenne trop faible que d'estimer à deux cents francs environ le prix d'un bon cheval de la pampa tout rendu au port d'embarquement.

Je sais que les objections élevées aujourd'hui contre l'importation des chevaux en Europe sont multiples : on les a trouvés trop petits, et, le plus souvent, intraitables : deux inconvénients sérieux pour la remonte des armées. Soit; mais la race est susceptible de perfectionnements : les chevaux plus grands qu'on voit circuler à Buenos-Ayres, et ceux que plusieurs éleveurs présentent aux courses, en sont bien la preuve. Pourquoi un capitaliste entendu n'en ferait-il pas l'essai sur un point quelconque du territoire de la Plata? Peu lui importerait de faire faire à ses élèves des voyages de cent et deux cents lieues pour rejoindre un port d'embarquement, puisque les troupeaux de bœufs les font bien. S'il essaye un élevage de chevaux, en y introduisant peu à peu le sang de belles races françaises ou anglaises, s'il s'occupe plus complétement du dressage, s'il évite le plus possible la marque sur la cuisse, pourquoi ne réussirait-il pas? On m'objectera encore la cherté du transport; mais cette raison ne me paraît pas absolument sérieuse, en présence de la quantité de navires arrivant tous les mois d'Europe, chargés d'émigrants, et s'en retournant avec leurs entre-ponts vides.

En mettant la valeur moyenne du poulain de quatre ou cinq ans, destiné à l'exportation, à deux cents francs, somme déjà considérable; en estimant au même prix les frais de transport, ce qui est en dehors de toute proportion, les bénéfices ne doivent-ils pas encore devenir suffisamment rémunérateurs? Ils seront assurés si l'on parvient à présenter, pour le service

de l'armée en particulier, des chevaux ayant les conditions voulues de taille, et possédant de plus ces qualités de résistance à la fatigue et de sobriété extraordinaire, qui caractérisent les produits de la pampa. Aux prix élevés où sont aujourd'hui les chevaux en Europe, il ne me semble pas douteux que cette spéculation ne se fasse bientôt sur une grande échelle. Cependant, pour tout dire, il y a une ombre à ce tableau : c'est la situation peu équilibrée de la politique dans les États de la Plata. Vienne une révolution, les premières victimes seront infailliblement les éleveurs de chevaux. Ils verront aussitôt apparaître chez eux des bandes armées légalement ou illégalement, pour faire une razzia des trois quarts de leurs troupeaux.

Dans la pampa, le cheval fait pour ainsi dire partie intégrante du *gaucho*. En effet, si l'on voit souvent des chevaux non montés, par contre, on ne voit jamais des hommes à pied. Pour aller à la palissade avoisinant sa maison, pour porter n'importe quel instrument de travail, fût-ce à cent mètres de son habitation, il lui faut l'aide de cet inséparable compagnon. S'agit-il du moindre effort, de la plus faible traction, le gaucho ne se servira pas de ses bras, mais invariablement du pommeau de sa selle ou du laço qui y est attaché. Faut-il ramener à l'estancia un mouton ou même un petit veau ; faut-il faire manœuvrer la poulie du puits pour amener l'eau à la hauteur du sol, le cheval encore aura toute la peine, soit pour porter le fardeau, soit pour tirer la corde. Je ne puis donc parler du

cheval sans essayer en même temps de dépeindre le gaucho

Voici d'abord son costume de parade : un grand chapeau rond, aux larges bords, lui encadre la tête; il porte autour du cou un fichu de soie très-voyant, et sur le haut du corps un *poncho*, sorte de couverture, ordinairement de couleur claire, qu'il jette sur ses épaules en passant la tête par un trou pratiqué à cet effet. Le reste du vêtement se compose d'un large pantalon, et les pieds sont protégés par des bottes, quelquefois par de simples morceaux de cuir; mais les talons sont invariablement armés d'éperons à molettes d'un diamètre démesuré. Les plus riches recouvrent de pièces d'or et d'argent le harnachement de leur cheval et surtout la large ceinture qu'ils ont autour des reins.

Tous portent, roulées à la taille, les *bolas*, une arme terrible entre les mains de celui qui sait la manier : elle consiste en une tresse de lanières en cuir, ayant la forme d'un T; les deux extrémités supérieures sont munies chacune d'une balle de bois, l'extrémité inférieure d'une balle de fer. Pour s'en servir, on saisit dans la main droite le bout le plus lourd, on imprime aux *bolas*, au-dessus de la tête, un violent mouvement de rotation, et on les lance sur l'objet visé. La corde va se rouler avec une violence irrésistible autour des jambes de l'homme ou de la bête poursuivie, et provoque inévitablement une chute. Il est aisé de comprendre quel coup d'œil et quelle habitude sont nécessaires pour manier convenablement cet instru-

ment sur un cheval lancé au galop. Il est peu en usage dans les travaux de l'estancia, car la violence du choc brise le plus souvent les membres que la corde enlace en tournoyant.

Les gauchos, les vrais habitants de la pampa, sont des types intéressants à étudier : ils se trouvent être le trait d'union entre les civilisés et les sauvages, servant les premiers, mais passant assez facilement, au besoin, dans le camp ennemi. Du reste, leur teint foncé, leurs traits accentués où se remarque un nez fortement arqué, dénoncent autant l'origine indienne, que leur tournure élégante et la souplesse de leurs membres accusent la race espagnole. Au moral, ils se ressemblent tous, ayant à l'excès une fierté presque ridicule et une vanité toute puérile; se considérant comme des êtres supérieurs dans la création, ils tiennent l'étranger pour méprisable; ignorants au suprême degré, ils résument toute science, tout prestige, toute vertu et tout mérite dans l'art de monter à cheval et de lancer le *laço*.

Aussi, dès l'âge où partout ailleurs les enfants commencent à marcher, le gaucho est à cheval; j'en ai vu souvent s'efforcer d'atteindre la crinière avec leurs petites mains; ils s'aident pour cela des pieds, des poignets, et grimpent à la monture convoitée comme on grimpe à l'arbre. Une fois en haut, le gamin, saisissant la ficelle qui sert de bride, galope et travaille comme un homme.

S'il imite si tôt ses aînés dans l'art de monter à cheval, l'enfant ne tardera guère, non plus, à partager leurs

passions : les gauchos sont essentiellement joueurs, et il n'est pas rare de voir un de ces beaux cavaliers arrivé à une réunion sur un magnifique cheval, tout couvert d'or et d'argent, retourner quelques heures après sur une haridelle sans selle et sans bride, dirigeant sa monture au moyen d'une simple ficelle passée dans la bouche. Il s'en va, fumant philosophiquement sa cigarette, et nullement impressionné de sa mésaventure. Il n'a perdu ni le grand air, ni l'espace infini, ni la liberté; le reste est du superflu qu'il retrouvera tôt ou tard !

Ce sont, du reste, de grands enfants; il faut les traiter comme tels : menteurs et vindicatifs, ils se vengent, mais en se cachant de leur ennemi; si, au contraire, vous leur faites quelque bien, jamais ils ne vous diront merci. Lorsqu'un maître renvoie un serviteur, il doit le faire avec une exquise urbanité, sous peine d'en pâtir cruellement.

Ces natures un peu sauvages ont parfois leur côté romanesque; ainsi chaque jeune homme a sa *novia*, la belle pour laquelle il se bat et cherche aventure. L'état de fiancée est, à vrai dire, le seul beau moment dans la vie des pauvres femmes de ce pays, car elles comptent en général pour fort peu, n'ont ni société, ni lieu de réunion, ni plaisir, et passent leur existence dans un état misérable, servant comme des esclaves l'homme qui est leur maître bien plus que leur époux.

Je passais un jour, en parcourant la plaine, devant une misérable cabane d'où s'échappaient les accords d'une guitare. Attiré par la curiosité, je mis pied à

terre, j'attachai les jambes de devant de mon cheval avec la *manea*, sorte d'entrave en forme de 8, et je me dirigeai vers l'habitation. A l'*Ave Maria purissima*, que je prononçai, selon l'usage du pays, en pénétrant sur le seuil, des voix de l'intérieur me répondirent : *Deo gratias* : j'étais autorisé à entrer. Le tableau qui s'offrit à moi était original : plusieurs gauchos, accroupis sur les talons autour d'un feu allumé au milieu de cet antre, buvaient le *maté*; deux femmes au teint cuivré, aux traits fins cependant, attisaient le foyer ou versaient de l'eau bouillante dans la courge commune qu'on me tendit aussitôt. Dans un coin, un homme jeune encore, tenait entre ses mains une guitare dont il jouait avec une certaine habileté, en s'accompagnant d'un chant triste, assez monotone, mais non sans mélodie. Mes hôtes s'écartèrent un peu pour me faire place dans le cercle; on me présenta un siége fait d'un crâne de bœuf sur lequel avait été clouée une peau de mouton, et je fus invité à m'asseoir. Je m'empressai d'accepter cette offre, car la fumée âcre se dégageant du foyer, où se consument des ossements d'animaux, monte désagréablement à la gorge; il est indispensable, pour l'éviter, de se placer le plus bas possible.

L'homme à la guitare chantait toujours; il improvisait une *decima*, sorte de complainte où il énumérait les grâces et les vertus d'une jeune fille morte à la fleur de l'âge; le tour en était simple, élégant, parfois même touchant. Je sus bientôt que ces gens venaient d'ensevelir celle dont on vantait les charmes;

le poëte était son fiancé; les autres, ses parents ou ses amis.

Je restai quelque temps à considérer cette scène pittoresque, mais bientôt au maté succéda l'eau-de-vie de canne; puis la bande, qui déjà commençait à s'animer singulièrement, sortit pour jouer au dehors un jeu favori au moyen de couteaux plantés en terre; l'infortuné fiancé lui-même fut bientôt de la partie.

En m'en allant, je vis l'endroit où la terre venait d'être fraîchement remuée : pauvre enfant! la fin de son oraison funèbre sera dite tout à l'heure peut-être par son père et par son fiancé qui passeront en titubant sur sa tombe...., et le vent de la pampa aura effacé demain jusqu'à la trace du lieu où elle fut ensevelie!...

Dans certaines régions, il est encore d'usage, paraît-il, de déposer les morts, à la manière indienne, dans les hautes branches des arbres, où ils se décomposent au soleil, ou disparaissent en lambeaux sous la griffe des vautours.

« Où va leur âme? » demandai-je à l'homme qui m'accompagnait. — *Quien sabe?* (qui le sait?) me répondit-il d'un geste insouciant. Le fait est qu'il n'y a guère d'idées religieuses dans la population disséminée sur cet immense territoire : les enfants sont bien quelquefois baptisés, mais par exception; à coup sûr, c'est là le seul sacrement connu. Le grand éloignement des centres explique assez l'ignorance dans laquelle ces gens vivent; mais à défaut de croyances, ils ont des superstitions naïves comme celle, par exemple, de guérir un animal en le regardant au tra-

vers d'un nœud coulant fait avec une herbe. Leur raisonnement à ce sujet est celui-ci : Dieu, étant tout-puissant, peut évidemment guérir la bête, mais i demande une prière; cette prière se trouve dans l brin d'herbe ou dans toute autre démonstration d même genre.

La morale du gaucho est fort large en ce qui co cerne le bien d'autrui; pillard de sa nature, il ne se fa aucun scrupule, quand il a l'estomac creux, de prend la nourriture où il peut la trouver. Or cette race n se nourrit ni de pain, qui est un luxe dans ces co trées, ni de légumes, mais seulement de viande n assaisonnée. L'affamé tue alors un bœuf n'importe o en coupe un morceau, le fait cuire, le mange, et lais le reste de la bête pourrir en plein champ. Bient l'estancier, attiré par l'odeur, constate le dégât; si fait se renouvelle trop souvent, il prévient la police celle-ci d'ordinaire ne découvre rien. Alors il recherc le maraudeur et dirige lui-même son enquête, te minée quelquefois par un coup de revolver discret, q fait prompte et sommaire justice.

L'éleveur a le plus grand intérêt à réprimer c délits, car ils lui causent un grand dommage, non p tant par la mort de l'animal que par la dépréciatio du cuir, cette partie représentant au moins le tiers d la valeur d'un bœuf. A ce propos, il peut être int ressant de connaître les bases sur lesquelles repose l spéculation d'une estancia : Les troupeaux se repr duisent d'eux-mêmes, et à l'époque où les bêtes so grasses, le propriétaire en vend une quantité normal

aux *saladeros*, immenses abattoirs où la peau, la viande, la graisse, les os et la corne sont débités et livrés à l'exportation. C'est là l'industrie pastorale dans toute sa simplicité. Il faut compter en général qu'un troupeau de trois mille bêtes à cornes nécessite au moins un espace d'une lieue carrée (2,700 hectares) de bons pâturages, et de beaucoup plus, si les terrains sont d'une qualité inférieure; que la production annuelle d'un troupeau de cette importance s'élève en moyenne, par année, à sept ou huit cents veaux; enfin que chaque bête vendue aux *saladeros* rapporte de 50 à 60 francs.

D'après des calculs faits sur différents points de la pampa, le revenu annuel de l'éleveur ne doit pas être moindre de 10 à 15 pour 100 du capital engagé. Les résultats peuvent être souvent très-supérieurs, et je ne pense pas que, sur une moyenne de cinq années, il soit jamais inférieur.

Il existe pour l'estancier un autre moyen d'augmenter ses revenus, si les terrains dont il dispose le permettent, c'est-à-dire si son herbe est abondante et si la sécheresse n'a point rendu son sol aride : dans ce cas il achète à bas prix vers l'automne, dans le trop-plein des autres troupeaux, des bêtes jeunes, pour les revendre à la fin de l'hiver grosses et grasses, et par conséquent beaucoup plus cher. Ou bien encore, il s'informe des contrées voisines, quelquefois même lointaines, où les herbages sont appauvris par une des mille raisons qui peuvent déterminer cet accident dans la pampa. Il achète là, à bon marché, des bœufs

maigres; et ces animaux, bientôt refaits par une nourriture abondante, rapportent souvent à leur nouveau maître bien près du 100 pour 100 de leur valeur.

Il peut arriver cependant que le propriétaire ou le locataire des terrains en bonnes conditions ne dispose pas toujours de capitaux suffisants pour faire ces sortes d'achats. Alors il s'adresse à un capitaliste qui lui confie la somme nécessaire pour acheter un troupeau de mille bêtes par exemple. Avec les frais inévitables, chaque tête de bétail revient environ à 6 piastres (30 francs), soit pour le troupeau 30,000 francs. Le propriétaire du champ s'engage à soigner les bêtes, ce qui ne lui coûtes aucun frais; seulement il réclame, à titre d'indemnité pour ses peines, environ une piastre par animal, soit, dans ce cas, 5,000 francs. Au bout de huit mois environ, si le champ est bon, les bêtes sont grasses, et se vendent en moyenne 11 piastres (55 francs), soit 55,000 francs. Le prêteur retire donc, en moins d'un an, un intérêt considérable de son capital, tandis que l'estancier a recueilli un bénéfice net de 5,000 francs, sans avoir à faire de dépenses d'aucun genre. Ces sortes de contrats s'exécutent d'ordinaire avec une scrupuleuse honnêteté; du reste, il existe pour le capitaliste un contrôle facile dans le nombre de peaux que son associé doit livrer, quelle qu'ait été la cause de la mort des animaux disparus.

Les chances contraires au succès de l'industrie pastorale des bêtes à cornes sont les maladies, les sauterelles, la sécheresse, la guerre, les rapines, fléaux qui font de temps à autre leur apparition dans ce pays.

is il est bien rare cependant que le bénéfice soit nul ; le plus, les années prospères, beaucoup plus nomuses que celles qui ne le sont pas, rachètent largent les pertes subies. L'année 1873 a été particulièrent fatale par suite d'une sécheresse extraordire, mais les deux années précédentes avaient été gulièrement heureuses, et 1874, en tenant lieu des tes subies, ne sera point rangée parmi les moins ines.

a république de l'Uruguay possède aujourd'hui iron 7 millions de bêtes à cornes, la république gentine en compte près de 30 millions ; et, d'après estimations les mieux fondées, cette dernière pournourrir dix fois autant d'animaux, soit donc un l de 300 millions de bœufs !

ci se pose naturellement la question du prix des ains. Presque tous sont entre les mains de grands priétaires fonciers, descendants des premiers occuts espagnols, ou bien appartiennent à l'État qui a cédés jadis, sans réclamer de location, à des ames auxquels il n'ose les retirer, de crainte aener une révolution. Ils varient de prix indéfinit, suivant leur qualité et leur position.

e me contenterai de citer l'exemple de la contrée j'ai parcourue, à cause de la situation relativement llente où elle se trouve. La *suerte* (3/4 de lieue ée ou 2,025 hectares) ne s'y trouve pas à vendre oins de 15,000 piastres, soit 75,000 francs, ou rancs l'hectare. Ce taux est tout à fait excessif, et il ient de la confiance du propriétaire dans une plus-

value prochaine; aussi le prix de la location n'est-il nullement proportionné à cette haute estimation. En effet, en comptant l'intérêt du capital à 10 pour 100, ce qui est normal dans ces pays, l'hectare de terre devrait se louer 3 fr. 60 c. Il n'en est rien cependant, et il varie entre 1 fr. 50 c. et 2 fr. 50 c., ce qui établit le prix de location de la *suerte* entre 3,000 et 5,000 francs.

L'estancier a donc tout intérêt à ne pas acheter la terre, mais à la louer, et la seule dépense sérieuse qu'il ait à faire est la construction des habitations, car la rareté des ouvriers et l'absence de matériaux rendent les bâtisses fort coûteuses. Aussi la plupart des estancias sont-elles des chaumières de la plus modeste apparence. Quant au salaire des *gauchos*, il est pour ainsi dire insignifiant, leur nombre étant extrêmement restreint en comparaison de l'importance de l'exploitation.

L'usage se répand de plus en plus d'établir une barrière, faite de pieux placés de distance en distance, et supportant quatre ou cinq fils de fer destinés à limiter les propriétés, là où manquent les frontières naturelles, telles que des cours d'eau. L'établissement de cette ligne de démarcation est d'un prix élevé, mais ses avantages, en empêchant les troupeaux voisins de venir paître dans les champs enclos, compensent largement cette mise de fonds.

En ce qui concerne les spéculations auxquelles donne lieu, dans la république Argentine, l'achat des terrains, il en est une spécialement digne de remarque :

'ous les jours le gouvernement cherche à reculer ses 'ontières du côté sud-ouest, en chassant les Indiens illards vers les basses régions de la Patagonie. Les ırres situées sur la frontière se vendent là pour des rix minimes, de 10,000 à 20,000 francs la lieue ırrée : il s'agit d'en devenir légitime propriétaire, ; qui n'est pas facile pour l'étranger, livré aux intri- ues et aux tromperies de certains indigènes; puis e tâcher, le plus possible, car c'est la condition de ı loi, de faire valoir tant bien que mal ces terrains. e capital consacré à ces acquisitions sera certaine- ıent tout au moins immobilisé pendant un temps onné, car les incursions des Indiens et leurs razzias ompromettent grandement tous les efforts. Mais un ıur viendra, dans cinq ans, dans dix ans peut-être, ı les civilisés auront définitivement chassé les sau- ıges et les empêcheront d'avancer au delà des limites ; plus en plus reculées. Alors les terres achetées à ıs prix ne pourront manquer d'augmenter de valeur une façon considérable.

Cette protection des frontières est même une des 'incipales occupations de l'armée argentine, quand le n'est pas en révolution; des lignes de forts sont ablies, une surveillance de jour et de nuit est ercée, et le gouvernement a décidé d'opposer, sur ces nfins les plus menacés de son territoire, un immense ıstacle aux incursions des Indiens : cent lieues de ssés vont être creusées entre les voleurs et les éle- ıurs. Ainsi, le bétail ne pourra plus passer la fron- ère, ou il faudrait combler, en quelque endroit, le

prodigieux sillon, ce qui permettrait toujours aux postes voisins d'arriver à temps pour disperser les maraudeurs. Une fois la frontière bien défendue, une route sera bientôt tracée, puis viendra un chemin de fer, qui reliera ces terrains extrêmes aux centres commerciaux.

Puissent mes aimables hôtes de l'*Arroyo Malo* voir bientôt leurs efforts couronnés des plus heureux succès; c'est le vœu que je leur ai exprimé pendant huit jours de suite, en leur disant adieu chaque fois : car, obligé de retourner à Buenos-Ayres, je m'en allais tous les matins au bord de l'Uruguay attendre le passage du bateau à vapeur; mais le service, désorganisé par la révolution, ne se faisait plus aux jours convenus : je ne voyais rien venir, et je m'en retournais joyeusement pour passer quelques heures de plus à l'estancia.

Le charme qui me retenait en si bonne compagnie fut pourtant rompu un jour : je vis se dessiner au loin le panache blanc de fumée, attendu sans trop d'impatience, et le lendemain je me trouvai devant *Fray-Bentos*, dont l'immense *saladero*, devenu fameux par l'*extractum carnis Liebig*, aligne tout le long du fleuve ses hangars, ses palissades et ses machines.

Il existe une grande quantité d'établissements de ce genre dans tout le bassin de la Plata. Là sont amenés de l'intérieur tous les troupeaux de bœufs devenus gras, et en état de fournir une chair abondante. Comme ces abattoirs tuent de mille à quinze

ts bœufs par jour, on peut se faire une idée de ımense quantité de bêtes qu'il faut, pour soutenir ravail d'abatage pendant la saison, dont la durée d'environ quatre mois.

Les hécatombes offrent un spectacle intéressant, is un peu répugnant : les animaux affolés sont cessivement poussés d'un plus grand enclos dans plus petit, jusqu'à un dernier auquel aboutit une te à coulisse. En cet endroit est posté un homme i saisit au *laço* la bête la plus rapprochée de lui : la terne s'ouvre alors, et l'animal est entraîné dans un ıloir étroit où le *desnucador*, d'un seul coup de let dans la nuque, l'étend roide mort. Le plancher r lequel il tombe est mobile et roule sur un petit emin de fer ; ce chariot est aussitôt mis en mouvement et remplacé par un autre wagonnet qui reçoit e nouvelle victime...

En cinq minutes, ni plus ni moins, des travailleurs, grand nombre, armés de couteaux et de haches, corps demi-nu, ont vidé le bœuf, l'ont écorché, upé, disséqué et partagé en morceaux qu'ils alient ensuite, dans un ordre parfait, sur des chevalets éparés à cet effet.

On éprouve une étrange sensation en parcourant s hangars, où le pied glisse dans une boue sanante, où l'odeur âcre du sang monte à la gorge, où ıs ces bras rougis s'agitent dans une activité fébrile. ı partie la plus importante des chairs est taillée en ınches de deux pouces d'épaisseur, qui sont successivement plongées dans un bassin de saumure, expo-

sées à l'air, puis couvertes de sel et séchées au soleil. La viande ainsi préparée a l'aspect de la morue sèche; on l'expédie en couches superposées dans les navires, pour servir, sous le nom de *carne secca*, à la nourriture des nègres au Brésil et à la Havane. C'est par 250 millions de francs que se chiffre annuellement la valeur de ce produit d'exportation des *saladeros*. Le bon marché de cette viande aurait dû favoriser son introduction en Europe, où tant de classes pauvres sont privées de cette alimentation si utile à l'homme; mais son aspect peu engageant et cette salaison à outrance sont, paraît-il, un objet de répugnance qui tient, pour les Européens, peut-être beaucoup du préjugé.

Découvrira-t-on enfin le moyen de transporter au delà des tropiques la viande parfaitement conservée? Le problème est du plus haut intérêt pour l'avenir de ces pays; car si d'immenses débouchés s'ouvraient tout à coup à ce nouveau commerce, les résultats en seraient presque incalculables et augmenteraient singulièrement les profits de l'industrie pastorale à la Plata [1].

Les peaux, qui constituent, elles aussi, un important article commercial, sont exposées au soleil pour être séchées, puis plongées dans le sel ou simplement

[1] Cette découverte semble être aujourd'hui un fait accompli : le *Frigorifique*, construit par M. Tellier, a apporté de la Plata à l'Exposition universelle de Paris des morceaux de viande conservés à la température de 0 degré. Chacun a pu constater qu'ils se trouvaient dans un état aussi parfait que deux heures après l'abatage. Malheureusement les frais de transport sont encore trop élevés pour assurer un plein succès à cette invention.

mprégnées d'arsenic. En 1873, le marché de Buenos-lyres en a exporté pour une valeur de 47 millions de rancs.

La graisse et tous les morceaux de viande non mployés sont déposés dans une cuve; là, ils sont ondus par l'action de la vapeur et passent à l'état de uif. Les os, les cornes, les sabots et les crins sont galement recueillis et livrés au commerce.

A *Fray-Bentos,* les meilleures parties du bœuf ont destinées à faire de l'extrait de viande. A cet ffet, elles sont hachées menu, et bouillies dans 'immenses marmites remplies d'eau; puis toute la artie liquide passe au travers d'un tamis qui arrête s parties solides. Après une seconde cuisson de plu-eurs heures, on laisse le bouillon se congeler, et on obtient ainsi cette pâte bien connue, dont un seul ilogramme représente quarante kilogrammes de ande avec presque tous ses éléments nutritifs. C'est re que six livres d'extrait représentent toute la chair un bœuf entier! Commencée il y a dix ans, avec un pital de 12,500,000 francs, l'usine Liebig rapporte ujourd'hui à ses heureux actionnaires un revenu nuel d'à peu près 4 millions de francs!

Je quittai *Fray-Bentos* le 30 octobre pour me rendre Buenos-Ayres, où je passai quelques jours, et me ici de retour à Montevideo; hier encore, on était en eine révolution de l'autre côté du fleuve; aujour-hui, comme par enchantement, tout est fini! Le néral Mitre s'est rendu et a demandé une amnistie nérale... accordée!

Vues de près, ces guerres civiles n'ont vraiment pas un caractère bien terrible, et il faut en rabattre beaucoup des nouvelles politiques, quand elles émanent du gouvernement; en effet, les victoires succèdent aux victoires; seulement le lendemain ces heureux événements sont généralement démentis; ou bien encore les bulletins officiels annoncent qu'une grande bataille a été livrée, mais ils finissent par ces mots naïfs : « Heureusement, nous n'avons eu aucune mort à déplorer. » Les habitants de Montevideo, qui ne perdent jamais l'occasion de plaisanter leurs voisins, expliquent ce fait de la manière suivante : En principe, quand les deux belligérants se rencontrent, ils s'envoient réciproquement des parlementaires ayant pour mission de tenir à peu près ce langage : « Nous sommes deux mille, dit l'un; et vous? — Nous sommes cinq mille », répond l'autre. Puis chacun retourne vers son camp respectif en proférant les menaces les plus terribles d'extermination... et le plus faible en nombre décampe à la faveur des ténèbres : la victoire est à l'autre.

Il y a quelques semaines, les insurgés ont rendu au gouvernement deux canonnières qu'ils avaient réussi à capturer. N'ayant pas assez d'argent pour les utiliser, plutôt que de les détruire, ils ont préféré les restituer en faisant ce raisonnement plein de sens, que tôt ou tard ce serait à eux, Argentins, à payer les frais!...

Il est fort à souhaiter, pour la prospérité du pays, de voir cette révolution définitivement étouffée et les

aspirations des partisans de Mitré, qui poussent leur chef bien plus qu'ils ne le suivent, se calmer sagement après ce dernier échec. Des secousses de ce genre n'ont d'autre résultat que d'ébranler le crédit, d'effaroucher l'émigration et de mettre le désordre dans les finances. La tranquillité, au contraire, dont la république Argentine avait eu le rare bonheur de jouir pendant quelques années, avait contribué à rendre considérables les relations commerciales de Buenos-Ayres avec le monde; ainsi, pendant l'année 1873, le total de l'exportation et de l'importation s'est élevé à plus de 500 millions de francs. La Belgique n'est pas la moins intéressée des nations à voir prospérer ce commerce, car elle se trouve occuper le premier rang dans l'exportation : le port d'Anvers a attiré à lui seul une valeur de 69 millions et demi de marchandises, soit le tiers de l'exportation totale de la république.

Somme toute, ces contrées que je viens de visiter sont fatalement destinées à un grand avenir, et elles offrent incontestablement à l'émigrant riche ou pauvre un vaste champ à son activité et de sérieuses promesses de réussite. Quant à la vie qu'on y mène, elle laisse les plus charmants souvenirs : il y a quelque chose de bien attachant dans cette existence de liberté absolue, au milieu de la pampa sans limite, où, par métier, on se livre du matin au soir au double plaisir de l'équitation et de la chasse.

S'embarquer, emportant avec soi une bonne provision d'entrain, de cartouches et de santé, pour aller vivre pendant deux ou trois mois de cette vie active et

entraînante, ce n'est ni entreprise difficile, ni chos pénible! Ceux qui tenteront cette excursion ne regret teront pas, au retour, d'avoir échangé pendant quelqu temps ces voyages, ces galops dans la prairie, ce chasses et tout cet attrait du nouveau, contre la vi d'Europe malgré tous ses agréments et ses charme

CHAPITRE X

ı Colonie belge d'*Itajahy*. — Voyage de l'empereur à *Campos*. canne à sucre et l'industrie saccharine. — Baptême du prince o-*Para*.

A bord du *Cervantes*, 3 janvier 1875.

ıt de regagner Rio de Janeiro, je devais visiter, province de Sainte-Catherine, une ancienne belge établie sur les rives du *Rio Itajahy*. Je arquai donc à Montevideo, sur un paquebot n en partance pour les ports du littoral sud de e, et, après avoir longé pendant une trentaine s la côte sablonneuse et plate, j'arrivai à *Rio-do Sul*.

ville est bâtie au bord d'une vaste lagune niquant avec la mer par une barre extrême-angereuse, s'il faut en juger par les nombreux échoués près de ce passage. Dans la contrée, ntour, le regard ne rencontre que de l'eau et le; c'est d'une désespérante monotonie; mais s rues, on a du moins le plaisir de retrouver s du Brésil, les négresses du marché, les Por-en pantoufles, les soldats noirs, et les esclaves uent le passant en lui demandant sa bénédic-

s repartîmes le même jour, par une forte brise

d'est, la plus mauvaise d'ailleurs pour franchir l passe. Malgré toutes les précautions des bateau signaux, des bouées, des pilotes, nous eûmes u moment d'émotion ; car à l'endroit le plus dangereu une forte lame vint nous soulever par tribord, tand que le sable nous retenait sur bâbord : et le navi se coucha complétement, le pont formant à peu pr angle droit avec l'eau salée !... Fort heureusement, u autre vague vint nous remettre à flot, et nous n'eûm pas d'autre accident à déplorer que l'anéantisseme de la vaisselle.

Nous arrivâmes bientôt en rade de Sainte-Catherin pour mouiller devant *Nossa Senhora do Desterro.* l entretien avec notre consul, M. de la Martinière, n mit promptement au courant des renseignements do j'avais besoin, et je repris la mer le soir même s mon détestable bateau, qui me ménageait encore u surprise désagréable. En effet, au moment où, dé en pleine course, nous sortions de la rade, un br sec se fit entendre... la chaîne du gouvernail ven de casser, et voilà le bâtiment, incapable de se dirige emporté par le courant et lancé à toute vapeur s les rochers de la côte !... On fait beaucoup de réflexio dans les courts instants d'un danger aussi immédi Cette fois, elles furent en pure perte, grâce aux effo du machiniste, qui put à temps renverser la vapeur nous arrêter à vingt mètres seulement de l'obsta contre lequel nous allions infailliblement nous bris

Le gouvernail raccommodé tint bon jusqu'à l'e bouchure du *Rio Itajahy,* où je me fis débarquer.

trouvai des chevaux, et me mis immédiatement en route pour remonter la rive droite du fleuve. La chevauchée fut charmante ; j'éprouvais une joie véritable à revoir la grande végétation, les hautes montagnes et le beau soleil qui dore et anime tout.

Suivi de mon palefrenier, je marchais un peu à l'aventure, car, malgré mes renseignements, je n'avais aucune certitude d'être dans le bon chemin pour gagner la colonie. Enfin, après une longue étape, j'atteignis, sur la lisière de la forêt, une pauvre *venda* où tout d'abord cette inscription : « J. Maes », placée sur la porte, frappa mon regard. L'orthographe de ce nom ne pouvait pas me laisser de doute, je devais être bien près d'un compatriote !

Je mis pied à terre, et m'avançant sur le seuil, j'adressai la parole en flamand. L'effet fut magique : aussitôt je fus entouré de la femme, des enfants, des voisins ; il fallut prendre place à leur table, partager leur repas. J'expliquai alors pourquoi j'étais là, et quand ils surent que je venais *van hunne zaken te klappen* (parler de leurs affaires), ce fut une joie générale dont je me sentis touché.

On me conduisit dans la hutte du plus ancien parmi les colons, et là je les rassemblai tous. En les écoutant, je regardais avec un vif plaisir leurs bonnes et sympathiques figures flamandes, hâlées par le soleil et fatiguées par les durs travaux, mais bien reconnaissables cependant pour moi malgré ce cadre exotique. Ce *rancho* ouvert à tous les vents, ces pagaies de pirogue et ces instruments de pêche, ces arcs d'In-

diens, les panaches des cocotiers, les grandes feuilles de bananier pénétrant sous le toit, tout cela était loin de la chaumière bien close, où la grande cheminée surmontée de vaisselle étincelante fume lentement sous le ciel brumeux du pays natal!

Ils avaient cette manière toute nationale d'expliquer les choses en criant, sous prétexte de se faire mieux comprendre, et finissaient toujours par discuter entre eux. Parmi ces braves gens qui m'entouraient, il y avait aussi plusieurs femmes... Tout ce monde pense à la patrie, parle d'elle avec émotion, et conserve religieusement son souvenir; ceux de la nouvelle génération, quoique nés au Brésil (car les colons sont arrivés depuis trente ans), parlent aussi le flamand; mais les enfants n'ont pas cette apparence robuste de nos jeunes campagnards : c'est qu'ils ont vécu de privations, et cette patrie lointaine, dont les parents les entretiennent souvent, leur apparaît vaguement comme une « terre promise » où bien peu d'entre eux pourront jamais atteindre.

Il y a là vingt-deux familles amenées par un Belge, M. Van Lede, qui avait acheté des terres au gouvernement brésilien; son entreprise n'ayant pas réussi à son gré, il abandonna la colonie, et après une série de mésaventures, ces malheureux restèrent sans aucune protection. Dépourvus de titres de propriété, ils se voient aujourd'hui reprendre leurs terres; on coupe leurs bois et on les enlève, sans qu'ils puissent s'y opposer; il leur reste la tâche ingrate de cultiver le long de la rivière des terrains qui, tous les ans, à

l'époque des crues, sont ravagés par les inondations. Il n'est pas difficile heureusement de faire rendre justice à ces pauvres colons, et j'ai lieu d'espérer que, sous ce rapport, ma visite n'aura pas été inutile.

Mes compatriotes voulurent m'escorter au retour jusqu'à la rivière; un bateau à vapeur passait; il me ramena vers Itajahy, puis à Sainte-Catherine, où je m'embarquai sur l'excellent paquebot *Cervantes,* en destination de Rio de Janeiro.

Rio de Janeiro, 21 juillet 1876.

Pendant les dix-huit mois qui viennent de s'écouler, je n'ai eu ni le temps ni le motif de rouvrir mon journal de voyage; mes occupations, comme chargé d'affaires, m'ont retenu dans les résidences officielles de Rio et de Pétropolis, et je n'ai guère pu goûter le plaisir des excursions.

Je veux pourtant consigner rapidement ici les souvenirs d'une visite au nord de la province de Rio, où j'eus l'honneur d'accompagner la famille impériale. Leurs Majestés allaient inaugurer un chemin de fer, reliant *Macahé* à *Campos,* le centre le plus important du Brésil pour la production du sucre.

A bord du *Bezerra de Menezes,* battant pavillon impérial, se trouvaient l'impereur et l'impératrice, Mgr le comte d'Eu, le ministre de l'agriculture, le président de la province, et une suite nombreuse. La sortie de la baie fut splendide : pendant que, sur les quais et sur les forts, les troupes alignées présentaient

les armes, en rade tous les bâtiments de guerre brésiliens ou étrangers tiraient des salves répétées en l'honneur des augustes voyageurs. A trois heures du matin nous étions devant *Imbétiba,* village proche de *Macahé*. La musique du bord eut bientôt réveillé tous les passagers, et au petit jour nous descendîmes à terre. Il n'était pas plus de huit heures, et déjà les discours étaient entendus, les solennités de réception accomplies, nous avions assisté à un déjeuner de trois cents couverts, offert par l'administration du nouveau chemin de fer, et nous montions en wagon pour parcourir la nouvelle voie.

Nous traversons d'abord un pays bien triste : des marécages à perte de vue, de l'eau et des hautes herbes ; puis la contrée devient plus fertile, et se couvre entièrement d'immenses champs de cannes à sucre. A toutes les stations, lecture de discours et de compliments ; beaucoup de curieux partout, même en dehors des points d'arrêt, car bien des gens sont accourus de plusieurs lieues pour contempler le souverain, ou peut-être la locomotive ; j'ai vu des pauvres noirs qui, saisis d'étonnement, se jetaient à genoux comme pour implorer ces puissances mystérieuses....

La nouvelle ligne parcourt une centaine de kilomètres; nous entrons en gare à *Campos* vers quatre heures, et traversons la ville à pied, au milieu d'une cohue, d'une poussière et d'une chaleur indicibles. Les fusées-pétards, complément indispensable de la joie publique au Brésil, partent dans tous les sens et par centaines de mille; la foule acclame l'empereur

avec enthousiasme, et chacun se presse pour arriver le plus près possible du souverain, que ces démonstrations touchent visiblement.

Nous nous rendons à l'église principale pour entendre, au son d'une musique assourdissante, un solennel *Te Deum;* pendant ce temps la ville s'est illuminée comme par enchantement, et nous retrouvons les rues éclairées de mille feux de couleur. Les lumières qui courent sur les deux rives du *Parahyba,* très-large en cet endroit, les lampions qui couvrent littéralement les bateaux et se reflètent dans le fleuve, tout donne à cette fête une animation extraordinaire.

Le lendemain notre voyage se continua par une suite d'excursions pleines d'intérêt au milieu de cette contrée presque exclusivement consacrée à l'exploitation de la canne à sucre. Un petit chemin de fer, qui suit capricieusement tous les méandres de la route sur un parcours de vingt kilomètres, nous mena chez M. Barrozo, à la *fazenda* du *Collegio.* C'était autrefois un collége élevé par les Jésuites; mais leurs biens sont tombés depuis en d'autres mains, au même titre à peu près que les biens du clergé ont, dans nos pays, passé aux acquéreurs de biens nationaux à la suite de la Révolution.

On nous montre d'abord l'*enghenio* où se fabrique le sucre; nous voyons les cylindres compresseurs qui extraient de la canne un jus verdâtre; les chaudières où ce liquide clarifié devient de la mélasse; les condensateurs où le produit, cristallisé en vingt-quatre heures, donne la cassonade; enfin les tonnes de fer,

criblées de trous, par où s'échappent, grâce à un rotation rapide, toutes les matières étrangères, tandi que le sucre, purifié par des jets de vapeur, rest adhérent aux parois.

Cette fabrication exige de puissantes machines vapeur et un outillage fort coûteux; elle ne peut doi s'appliquer qu'aux grandes exploitations. Les peti propriétaires utilisent le plus ordinairement leu cannes à sucre à faire de l'eau-de-vie appelée *cachaç* sorte de rhum fort apprécié par les noirs, et en géné par toute la population du Brésil. Il suffit, po l'obtenir, de laisser fermenter le jus de la canne et le distiller ensuite.

Malgré les inconvénients que présente dans ce pa l'abus de la *cachaça*, principalement parmi l esclaves, beaucoup de personnes autorisées préco sent la fabrication de l'eau-de-vie dans tout l'empi au détriment de la production du sucre. Elles se bas sur l'opinion qu'avec des soins bien entendus, l' portation de cette liqueur est appelée à un tout au avenir que celle du sucre, entièrement discréd aujourd'hui sur les marchés d'Europe. Les prod de Campos sont, à vrai dire, moins mauvais que ce des autres parties du pays; malheureusement ils s englobés dans la détestable réputation acquise l'industrie saccharine au Brésil. Les vrais coupabl s'il faut en croire le *Jornal do commercio* lui-mên sont les propriétaires des provinces du nord, Bahia Pernambuco; ils fabriquent avec beaucoup de nég gence et se laissent aller, dans la livraison, à

« habitudes de fraude inqualifiables ». En un mot, le sucre brésilien est à tel point déconsidéré, même en Amérique, qu'à la Plata, pays limitrophe, on fait venir du Pérou cet objet de consommation; et pourtant, avec un peu d'efforts, quels résultats ne pourrait-on pas obtenir dans ces régions, où la canne vient pour ainsi dire sans culture!

Pour avoir une idée de la décadence de cette industrie, il faut jeter les yeux sur le tableau commercial des dernières années. Il y a dix ans, l'exportation du sucre était de 6,136 quintaux; en 1874, elle a été de 2,462 quintaux, et elle ne s'élève plus en 1875 qu'au chiffre de 1,317 quintaux.

Après l'inspection de la fabrique de M. Barrozo, nous retournâmes à l'habitation du propriétaire, où nous attendait un splendide festin. Mais le programme de la journée était loin d'être rempli : ce repas, comme tous ceux, du reste, qu'on a l'honneur de prendre avec l'empereur, fut terminé très-rapidement, et nous allâmes, à la nuit close, visiter encore une *fazenda* appartenant à M. Carvalho. Là encore, par déférence pour les lois de l'hospitalité, il fallut se mettre à table. Au dessert, je fus témoin d'un épisode émouvant. Le propriétaire, prenant la parole, lut un acte en bonne et due forme par lequel, en l'honneur de la visite impériale, il libérait un de ses esclaves. L'empereur à son tour se leva, et répondit que rien ne pouvait lui être plus agréable; puis, prenant elle-même le papier, Sa Majesté le remit au noir désigné qui se tenait derrière elle. Le pauvre homme, tout rayonnant de joie, allait

se jeter à genoux; mais l'empereur prévint le mou-
vement, et, s'avançant vers lui, tendit la main au nou-
veau citoyen. Cet acte, fait le plus simplement d
monde, peignait d'un trait le caractère élevé et le
sentiments généreux du souverain.

Rien ne peut donner une idée de la rapidité ave
laquelle se succédèrent pour nous dans ce voyage le
excursions, les visites à d'autres *fazendas*, les cér
monies officielles, etc. Un jour, nous descendîmes l
Parahyba jusqu'à son embouchure, en touchant à
petite ville de *João-da-Barra*. Ce fleuve, navigab
sur une partie considérable de son parcours, e
entravé en cet endroit par une barre des plus dang
reuses, et les navires, même d'un petit tonnage, n
peuvent la franchir que deux fois par mois; ce
explique suffisamment la nécessité d'un chemin de f
reliant Campos à un port de mer.

Un autre jour, au milieu d'un paysage infinime
varié, nous remontâmes un des affluents du Parahyb
le *Rio Muriahé*. En prolongeant notre route de quin
ou vingt lieues, nous aurions eu toutes les chanc
possibles de rencontrer quelque tribu d'Indiens sa
vages suivant « le sentier de la guerre » sur les co
fins de leurs immenses forêts; malheureusement u
visite à ces sujets peu civilisés de l'empire n'était p
comprise dans le programme officiel.

Après une courte halte chez un planteur importa
notre bateau de rivière, tout pavoisé, nous amen
San-Fidelis. Il faisait déjà nuit. En une heure, pr
menade aux flambeaux, *Te Deum*, présentation d

orités, visites à la chambre municipale, à l'école, à
›rison, à un ou deux notables; puis, le temps venant
ıanquer pour s'asseoir à la table dressée pour Sa
jesté, l'empereur n'hésita pas, donna l'ordre de
ısporter à bord le dîner offert par un grand sei-
:ur indigène, et l'invita à nous accompagner. On
tit aussitôt, redescendant à toute vapeur le *Para-*
'a, au risque d'échouer vingt fois sur les nombreux
.cs de sable.

ı une heure du matin, nous étions de retour à
ıpos; à deux heures, nous nous rendions au bal
:rt par les dames à l'impératrice; à quatre heures,
ıs montions en chemin de fer pour prendre la route
retour. Nous passâmes une partie de la journée
z la vicomtesse d'Araruama, dans une *fazenda*
ée à vingt kilomètres du chemin de fer; on avait
sur pied plus de cent chevaux de selle et de voi-
: pour nous transporter, et la veille, cinq cents
aves avaient construit la route, au milieu des
les et des marais.

ırrivés le soir à Macahé, nous nous embarquâmes
un splendide clair de lune pour Rio de Janeiro;
s personne ne pensa à la belle nature après les
gues des nuits mondaines que nous venions de
ser, en cravate blanche et en habit noir, dans le
s des cannes à sucre! Puis, vers neuf heures du
:in, nous rentrions dans la baie, salués par le canon
forts. Bientôt nous étions entourés d'une flottille
mbarcations, amenant les hauts fonctionnaires, qui
aient recevoir Leurs Majestés et leur souhaiter

la bienvenue du retour dans « leur bonne ville de Rio ».

Depuis lors, un événement considérable a eu lieu et est venu porter la joie dans tous les cœurs.

Madame la comtesse d'Eu, princesse impériale, a donné le jour à un fils qui doit devenir après sa mère l'héritier de la couronne du Brésil.

Nous avons assisté, dans la chapelle impériale, à la cérémonie du baptême du prince de *Grão-Para*. Le cortége du futur empereur a fait son entrée, précédé de hérauts d'armes dans le costume antique, d'officiers du palais portant les insignes impériaux, du clergé revêtu de somptueux ornements. L'empereur et l'impératrice ont tenu eux-mêmes leur petit-fils sur les fonts baptismaux. A leurs côtés se trouvait Mgr le comte d'Eu, et derrière lui tous les grands dignitaires de l'empire, les maréchaux et amiraux, les dames du palais portant le costume de rigueur, avec des panaches blancs dans la coiffure et de longs manteaux de cour vert et or. Les murs de l'église étaient cachés sous de riches draperies, et la profusion des lumières, l'éclat des ornements donnaient à la cérémonie un caractère imposant et grandiose.

Cette pompe, déployée en mainte circonstance par la cour du Brésil, étonnerait peut-être en Europe bien des gens assez portés à croire, parce qu'il plaît à l'empereur de voyager comme un particulier, qu'il n'existe aucun cérémonial au palais de Rio. Il n'en est rien cependant, et la noble simplicité dont Leurs

Majestés veulent bien donner l'exemple s'accommode parfaitement, à l'occasion, avec les plus minutieuses traditions d'étiquette de la maison de Bragance.

Mon séjour au Brésil a pris fin, et je me prépare à m'embarquer sur le prochain paquebot pour Magellan. J'emporte de ce beau pays, où il m'a été donné de passer près de trois ans, mille bons souvenirs ; et je ne trouve, pour formuler un adieu, qu'une parole bien souvent employée au Brésil, mais à peu près intraduisible : pour exprimer des regrets, des vœux de retour, de la reconnaissance, des souhaits de bonheur et de prospérité, on dit seulement ce mot qui renferme tout : *Saudades!*

CHAPITRE XI

Le détroit de Magellan et *Sandy-Point*. — L'île de Robinson Crusoë. — Valparaiso; Santiago. — Tremblements de terre. — Résultats économiques de l'Exposition de 1875. — Politique intérieure.

A bord de l'*Iberia*, 8 août 1876.

Le 22 juillet, dans la matinée, je quittais sur l'*Iberia*, de la Compagnie du Pacifique, la rade de Rio de Janeiro. Ce ne fut pas sans émotion, je l'avoue, que je vis s'effacer peu à peu, dans le lointain, ce panorama qui pour moi résumait le Brésil et me rappelait tant d'heures charmantes.

Quatre jours après nous stoppions en vue de Montevideo pour prendre les passagers et les dépêches; puis bientôt, sortant du *Rio de la Plata*, nous mettions le cap sur le sud. L'*Iberia* est un superbe navire de six mille tonneaux; nous faisons environ trois cents milles par vingt-quatre heures, et cette rapidité me rend particulièrement sensible à la brusque transition des chaleurs tropicales aux rigueurs d'un hiver austral.

Le 1er août, nous entrons dans le détroit de Magellan; le canal où nous nous engageons au petit jour est fort large, et des deux côtés c'est bien l'aspect d'une terre désolée que nous avons sous les yeux. A droite s'étend la Patagonie, tantôt découpée par de grandes plaines de sable, tantôt légèrement ondulée par des

nticules dont les crêtes couvertes de neige scintil-
t aux rayons obliques du soleil levant; à gauche,
Terre-de-Feu, d'un aspect plus lugubre encore :
s complétement dénué de végétation, terre noire
de loin semble avoir été déchirée par une gigan-
que charrue. Pas un arbre, pas un habitant; quelques
eaux placés de loin en loin aux angles des berges,
ır indiquer aux navires leur route pendant le jour;
is, la nuit, on se trouve sans points de repère. Tout
avançant, nous longeons des îles de sable, dont les
s élevées et comme coupées au couteau leur
ment l'aspect d'immenses fortifications. Enfin, vers
ıx heures, nous mouillons devant *Punta-Arenas*,
les Anglais appellent *Sandy-Point*.

e Chili a fondé il y a vingt ans, en cet endroit
ıtivement favorisé parce qu'il est abrité des vents
plus froids, une petite colonie de convicts, com-
ée d'un millier d'habitants; c'est, je crois, la station
mmerciale située à la plus basse latitude dans tout
misphère austral.

Jn arrêt de quelques heures nous permet de des-
ıdre à terre pour visiter le village, qui s'étend
une montagne en pente douce jusqu'à la mer; il
coupé de rues tracées droites et larges, avec des
isons petites et basses très-clair-semées. La végéta-
ı tout alentour se compose seulement de bois ra-
ıgris : c'est un paysage d'hiver, triste et froid. Après
s promenades d'il y a quelques jours au milieu des
ınes à sucre, il m'a paru bizarre de marcher sur
glace et de faire crier la neige sous mes pieds.

A cette époque de l'année, les indigènes quittent le rivage et vont chercher un abri dans l'intérieur du pays. Je rencontrai pourtant plusieurs Patagons dont l'aspect me frappa vivement : leur taille est haute de six pieds, leurs membres sont à la fois grêles et grossiers, les mains et les pieds sont énormes ; de longs cheveux tombent en désordre sur leurs épaules, couvrant en partie leur visage bestial aux teintes sombres, aux angles saillants. Ils ont pour tout vêtement un tapis carré, fait de peaux de *huanacos* (lamas de la Cordillère), cousues ensemble, et dans lequel ils s'enveloppent de la tête aux pieds, en ayant soin de mettre la fourrure à l'intérieur. Le commerce de ces peaux est le seul lien qui les mette en relation avec la colonie : pendant la saison d'été, ils viennent en grand nombre à *Sandy-Point* échanger ces produits de leurs chasses contre quelques bouteilles d'eau-de-vie. Les colons, du reste, connaissent parfaitement la valeur de ces fourrures, remarquables par leur souplesse et leur jolie nuance, et ils nous les vendent fort cher.

Je parcourus les huttes du village pour trouver ce produit indigène ; un émigrant français, qui m'accompagnait, crut devoir entre temps me raconter son « rôle politique » pendant la Commune de Paris mais il m'intéressa davantage en me faisant faire connaissance d'une jeune habitante de la Terre Feu. Mon cicerone d'occasion me dit que, peu de auparavant, le canot à vapeur d'un bâtiment de g chilien stationné dans le détroit avait, en longe

Patagons vêtus de peaux de *huanacos*.

ste opposée, repêché cette femme et une de ses com-
agnes. Toutes deux, à la nage, fuyaient devant une
rogue montée par leurs sauvages compatriotes, les
uegueiros, qui leur lançaient des flèches et cher-
aient à les tuer. Ainsi, même sur la Terre-de-Feu,
y a peut-être des romans; et ils se terminent d'une
çon tragique! J'aurais voulu questionner la fugitive
consigner le récent scandale de cette contrée voi-
ne du pôle sud; mais comme malheureusement
ersonne ne pouvait comprendre son langage, ses
xplications se réduisaient à une pantomime impos-
ble à saisir. L'héroïne était affreuse, petite et trapue;
ont bas, pommettes saillantes rougies et fendillées
ar le froid, l'air assez sournois. Elle avait échangé
n costume national, composé habituellement de
uelques coquillages, contre un grossier *poncho*,
elle semblait fort apprécier la douce chaleur de ce
tement. Voulant lui témoigner toute ma sympathie
our ses malheurs, je lui offris une robe achetée sur
ace, et un cigare; elle montra peu de goût pour la
be, mais prit avec avidité le cigare; c'est à peu près
seul indice qu'elle nous ait donné d'une certaine
upériorité parmi les êtres de la création.

Un missionnaire anglican vint prendre passage à
ord, et me raconta que depuis nombre d'années il
ait établi à l'extrémité de la Terre-de-Feu, tout près
u cap Horn. Selon lui, cette île compte plus de vingt
ille habitants, divisés en trois tribus étrangères les
nes aux autres et ne parlant pas la même langue; les
aturels sont d'un caractère fort doux, et c'est par la

faute des Européens qu'ils sont devenus cruels et ont acquis la déplorable réputation de manger de l'homme. S'il faut en croire le Révérend, il y a peu d'années encore, certains navires de guerre et de commerce auraient considéré comme une distraction permise en ces latitudes, de tirer à la cible sur les pauvres sauvages passant en pirogue à portée des carabines. Il est assez naturel alors que ces malheureux, à leur tour, cherchent, un jour de naufrage, à se venger des blancs en se donnant la consolation de les couper en petits morceaux et de simuler, tout au moins, un copieux repas de chair humaine.

Le port de *Sandy-Point*, devenu pour la navigation à vapeur une station d'arrêt et de ravitaillement des plus utiles entre l'Atlantique et le Pacifique, contribue à augmenter considérablement, depuis quelques années, le mouvement des navires dans le détroit de Magellan. L'importance de cette situation, qui ne peut se trouver compromise que le jour où un canal percé dans l'Amérique centrale viendrait à offrir une route beaucoup moins longue au commerce maritime de l'Europe, n'a point échappé aux républiques de la Plata et du Chili. Ces deux États voisins élèvent aujourd'hui simultanément des prétentions sur la propriété du détroit, et, comme conséquence, sur une partie de la Patagonie, d'une étendue environ de vingt mille lieues carrées. Ils fournissent, à l'appui de leurs prétentions réciproques, des preuves extraites d'anciens documents espagnols qui étendent la viceroyauté, soit du Chili, soit de la Plata, jusqu'à ces

aites. La question reste en ce moment pendante; e est confiée aux plénipotentiaires des deux nations unis à Buenos-Ayres. Dernièrement, un fait marine a failli cependant interrompre d'une manière heuse la discussion pacifique des droits de chaque ys. Un bâtiment de commerce français, la *Jeanne-nélie*, muni d'un permis en règle délivré par l'auto-é argentine, chargeait du guano sur la côte de Atlantique, tout près de l'entrée du détroit : ce timent, surpris par le commandant de la corvette ilienne en croisière dans ces parages, fut déclaré dûment autorisé à prendre son chargement, et par nséquent coupable de piraterie. Il fut alors saisi et équipage amené prisonnier à bord du bâtiment de terre. Maladroitement manœuvré par les hommes la marine chilienne, le navire français se perdit r un gros temps, en essayant de rallier *Punta-enas*. Naturellement, le capitaine victime de cette enture s'empressa de réclamer et porta plainte vant les tribunaux chiliens : l'affaire arriva jusqu'à cour suprême de Santiago, mais elle ne laissait pas te d'être épineuse : d'un côté, si le tribunal donnait rt au Chili, il reconnaissait des droits à la république gentine; d'autre part, déclarer le bâtiment de bonne ise, c'était, par le fait même, renoncer d'avance la solution pacifique dont les diplomates sud-américains s'occupent en ce moment [1].

[1] Il peut être intéressant de donner ici le texte de la circulaire dans laquelle ministre des affaires étrangères de Buenos-Ayres a communiqué au corps diplo-

Le jugement qui fut rendu fait honneur à l'esprit inventif de la magistrature chilienne, et coupe court, du moins pour l'instant, à la difficulté née des circonstances. La cour suprême a déclaré que le navire français, objet de la plainte, ayant disparu par cas de force majeure, il n'y avait pas matière à prononcer un jugement. L'affaire en est là, et la décision me semble devoir contenter médiocrement le capitaine français.

Ce poste lointain de Sandy-Point rend d'immenses services en portant secours aux nombreux navires en perdition sur la côte. Le gouverneur nous dit avoir sauvé cette année plus de cent cinquante naufragés, et il constate qu'il ne se passe pas quinze jours sans un sinistre maritime. Comprenant sa grande mission d'humanité, il se consacre, avec un zèle digne de tous

matique les résultats obtenus par la conférence. On y verra que les républiques sud-américaines ont une haute idée des exemples qu'elles donnent.

« Buenos-Ayres, 9 décembre 1878.

« Monsieur le ministre,

« J'ai la satisfaction de communiquer à Votre Excellence qu'hier a été signé, à Santiago, par les plénipotentiaires de la république Argentine et de la république du Chili, un règlement honorable de toutes les questions pendantes entre l'une et l'autre, sur la base de l'article 39 du traité d'amitié de 1856.

« En confiant à l'arbitrage la solution de ces questions, en reconnaissant le principe de l'*uti possidetis* de 1810, et en établissant, en attendant, une juridiction provisoire qui ne crée pas de droits sur l'Atlantique à la république Argentine ni dans le détroit de Magellan au Chili, *les deux gouvernements ont donné au monde un haut exemple de modération et de sagesse, et une preuve éloquente que les nations américaines savent subordonner leurs différends et leurs passions aux intérêts de la paix et du progrès, toutes les fois qu'elles trouvent de dignes moyens de sauver l'honneur national.*

« Je prie Votre Excellence de vouloir bien communiquer au gouvernement dont vous êtes le représentant distingué cette bonne nouvelle, qui maintient la paix entre la république Argentine et la république du Chili, et d'agréer l'assurance de ma parfaite estime.

« M. A. Montes de Oca. »

ɔges, à la surveillance de la zone dans laquelle il ut étendre son action. Au moindre indice, il fait s recherches; rien ne le rebute, rien ne le lasse : il ı quelque temps, on lui apporta une caisse trouvée r tel degré de latitude et entraînée par tel courant; ns cette caisse était un avis daté de six mois auparant, annonçant qu'un navire s'était brisé sur l'un des ueils de l'entrée du détroit. Il aurait pu se dire qu'aès un si long temps toute recherche serait inutile; ıis il s'acharna dans ses investigations et finit par trouver, dans les rochers des Douze-Apôtres, un oupe de malheureux qui avaient vécu là, depuis le ufrage, dans le plus atroce dénûment et sans autre urriture que les pingouins qu'ils pouvaient attraper. Comme le soir même de notre arrivée il faisait un nps splendide et que la lune brillait de tout son éclat, tre commandant se décida à en profiter pour contiıer le voyage. Malgré le froid, je passai une partie : la nuit sur le pont à admirer le magnifique spectacle ıi se déroulait sous mes yeux : à mesure que nous ancions, le chenal se resserrait, et des deux côtés ı ne voyait que montagnes de neige et glaciers ıormes descendant jusque dans l'eau ; éclairées par s rayons de la lune, ces masses blanches étaient un effet saisissant. Vers minuit, la lune se couvrit; ɔus continuâmes cependant notre marche, et, lorsque jour parut, nous étions encore au milieu des mongnes, tantôt rasant les rochers, tantôt naviguant dans ɜ larges baies où déjà nous ressentions les approches 'une forte brise d'ouest. On se prépara à être secoué,

et les chaloupes furent rentrées sur le pont ; vers deux heures, nous passions en vue du cap Pilar, vilain rocher noir où, poussé par les courants, on se brise comme verre ; et nous voilà voguant sur l'océan Pacifique ! Suivant son habitude, il fit mentir son nom en nous ballottant sur d'immenses vagues qui renversèrent la soupe et soulevèrent bien des cœurs !

Le 6 août nous marchions par un épais brouillard, et comme depuis trois jours nous n'avions pu relever la hauteur du soleil, le point était incertain. Le sondage n'accusant plus une profondeur rassurante, nous jetâmes l'ancre : c'était prudent ; car vers neuf heures du soir, le brouillard s'étant levé, nous aperçûmes à quelques centaines de mètres, droit devant nous, l'île de la *Mocha,* qu'il eût été fort désagréable de rencontrer. Il est vrai qu'un naufrage sous cette latitude ne manquerait pas de pittoresque ; en effet, non loin de là se trouve l'île habitée jadis par le héros d'un des plus chers livres de notre enfance, écrit par Daniel de Foë. Le théâtre de ses exploits s'appelle *Juan-Fernandez,* et est situé à un peu plus de trois cents milles de la côte chilienne.

Il paraît que l'histoire si attachante et si fantaisiste de Robinson Crusoë a un fond de vérité : cette terre est depuis longtemps connue, mais elle a été alternativement habitée, puis abandonnée par les pêcheurs du continent américain. C'est pendant un temps où elle était déserte qu'un naufragé écossais, nommé Alexandre Selkirk, y fut jeté et y passa tout seul, *même sans* Vendredi, quatre longues années. Il vécut

des ressources naturelles du sol considérablement augmentées par toutes sortes de matériaux et d'animaux domestiques laissés par les anciens habitants. Un bâtiment, ayant accosté là par hasard, le délivra : il fit mettre dans la caverne où il avait habité, une plaque commémorative qui s'y trouve encore. Un officier de la marine chilienne m'a raconté qu'il avait connu à *Juan-Fernandez* un autre Robinson : c'était un malheureux condamné à mort; le gouvernement chilien l'avait fait transporter, à titre de commutation de peine, dans ce lieu alors désert. Cet homme avait fini par trouver moyen d'y vivre assez bien : privé d'armes, il avait acquis une telle agilité que, pour subvenir à sa nourriture, il poursuivait et atteignait à la course, dans les rochers, les chèvres sauvages. Aujourd'hui, l'île est définitivement en communication régulière avec la terre ferme. Quelques amateurs de Santiago vont même tous les ans y faire des chasses, et, en tenant compte de l'exagération nationale qui parle d'hécatombes invraisemblables, c'est, paraît-il, un terrain très-giboyeux. Un de nos compagnons de voyage, abusant du degré de prostration où se trouvent des passagers après un long voyage de mer, veut même absolument nous faire croire qu'il y a fait une « ouverture » aux ânes sauvages!

Santiago, 20 août.

L'arrivée à Valparaiso, par un beau coucher de soleil, offre un magnifique spectacle : la ville est bâtie

en amphithéâtre autour d'une large baie; derrière elle s'étagent deux rangées de montagnes qui dessinent toute la largeur du Chili : la plus éloignée de ces chaînes est la Cordillère des Andes : elle étincelle sous un manteau de neige d'où s'élève majestueusement l'*Aconcagua*, un des plus hauts volcans du globe.

Valparaiso est une assez jolie ville, resserrée entre la montagne et la mer; on n'y remarque que deux rues très-longues où se concentrent toute l'activité, le commerce, le mouvement des affaires, les lignes de tramways, etc. La plupart des femmes sortent couvertes du gracieux voile noir appelé *manta*, qui leur enveloppe coquettement la tête et les épaules; nous rencontrons des hommes de la campagne, à cheval et fièrement drapés dans leur *poncho*. Quand vient la nuit, la police, pour effrayer les voleurs sans doute, munit ses agents d'un sifflet dans lequel ils ont pour mission de souffler sans discontinuer, ce qui produit un vacarme peu propice au sommeil des citoyens paisibles.

Je quittai bientôt Valparaiso pour Santiago. Le trajet se fait en cinq heures par le chemin de fer; on traverse d'abord une série de petits villages, de grands champs de blé, des pâturages et des vignes; puis on s'engage dans la montagne aride et desséchée; la route conduit à une assez grande hauteur d'où l'on aperçoit la Cordillère, au pied de laquelle s'étend la vallée qui produit presque toute la richesse agricole du pays.

La nature est si belle et si majestueuse dans les

Andes qu'on est tenté de revenir sans cesse sur la description des magnifiques panoramas qu'elle présente. Cette immense chaîne de montagnes forme une série de pics et de volcans hauts de cinq et six mille mètres; leurs sommets se perdent dans les nuages : mais on en voit surgir parfois quelque cime éclatante dont la neige prend, sous les rayons du soleil, des teintes roses variant à chaque heure du jour.

Nous descendons la montagne à toute vapeur et arrivons à Santiago. Cette ville doit à son élévation de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et au voisinage de l'immense glacière renfermée dans la Cordillère, le climat habituellement très-sain dont elle jouit; cependant la petite vérole y cause en ce moment de terribles ravages; elle a fait cette année près de huit mille victimes dans une population de cent cinquante mille âmes. C'est dans la classe pauvre qu'elle sévit avec le plus de rigueur, décimant les familles entassées dans des quartiers uniquement formés de *ranchos* infects et mal aérés, au milieu d'une agglomération d'individus dont le tiers à peine est vacciné. Pour éviter le fléau, pourquoi le gouvernement ne prendrait-il point des mesures énergiques en rendant la vaccination obligatoire? Il pourrait utiliser dans le but les moyens de coercition qu'une loi nouvellement votée par les Chambres a mis à la disposition de la police : la république vient de décréter, en effet, que désormais la « bastonnade » serait donnée en plus des peines d'emprisonnement. Il m'a paru curieux de noter cette mesure remise en vigueur dans un pays qui se

pique de pratiquer les mœurs démocratiques... Décidément nous allons pouvoir ranger le knout parmi les instruments de progrès...

L'aspect des faubourgs, qu'on traverse en quittant la gare du chemin de fer, est peu séduisant : mais quand on arrive au centre de la capitale, la mauvaise impression disparaît tout à fait; il y a des rues larges, de grandes places, des magasins élégants, des maisons de belle apparence, des boulevards, et partout un mouvement considérable.

La première chose qui attire l'œil et la curiosité du nouvel arrivant est le rocher de Santa-Lucia : au milieu de la ville bâtie dans la plaine au pied de la Cordillère, s'élève ce monticule converti en jardin d'agrément. Pour se faire une idée de son aspect, il faut se figurer un joujou de Nuremberg en fer-blanc ou en carton, avec châteaux forts, fontaines, kiosques, ponts-levis, maisonnettes, mausolées, ermitages, escaliers, étangs, que sais-je? un vrai musée en plein air de l'art décoratif appliqué aux promenades publiques. Il y a de tout sur cette élévation, jusqu'à une bibliothèque, une église, un restaurant et... une école de natation. Le guichet où l'on paye ses dix sous d'entrée n'est pas la partie la moins originale : le contrôleur est assis à l'intérieur du premier carrosse apporté par les Espagnols dans cette contrée. Une route en spirale permet d'arriver en voiture jusqu'au sommet, et l'on jouit là d'un panorama complet de la ville et d'une partie du pays... Pauvres tours, campaniles et clochers! ils n'ont pas l'air bien imposant à côté de ces

immenses montagnes qui les écrasent de leur hauteur!

Il y a dans la ville un monument destiné à rappeler une terrible catastrophe : le 8 décembre 1868, pendant qu'une partie de la population se trouvait réunie pour l'office dans l'église de la Compañia, un tremblement de terre se fit sentir tout à coup. Les cierges renversés par le choc, mirent le feu aux draperies de la nef, et en quelques minutes un violent incendie se déclara. Par malheur la porte principale de l'église était fermée; la foule épouvantée se rua vers les issues latérales trop étroites, qui se trouvèrent immédiatement obstruées, et plus de deux mille personnes furent brûlées vives dans cet édifice. Le monument, élevé sur le lieu même où s'est passé cet horrible drame, est surmonté d'une statue de bronze levant les bras au ciel, comme pour implorer miséricorde en faveur de ces malheureuses victimes.

En visitant la salle de bal du grand théâtre, j'appris que l'année dernière un accident du même genre avait failli arriver. On se livrait avec entrain à la danse, quand tout à coup un grondement sinistre se fit entendre : les lustres se mirent à s'agiter et le plancher à se mouvoir : il n'y avait pas de doute possible, c'était un tremblement de terre. En un instant les danses et la musique s'arrêtèrent, les couleurs disparurent des visages encore animés par le plaisir, et la masse des assistants se porta d'un même élan vers une issue étroite pour fuir dans la rue. A ce moment, un homme de sang-froid comprit le danger : on allait

s'écraser en essayant inutilement de sortir. Il eut le temps d'atteindre le premier la porte, la ferma au verrou, et déclara que personne ne passerait..... Heureusement le plafond ne tomba point : on en fut quitte pour la peur, et les danses interrompues recommencèrent de plus belle.

On ne s'habitue certes pas à un danger de cette nature, mais les commotions du sol sont si fréquentes sur toute cette côte, que les habitants tâchent d'en prendre leur parti. La seule précaution en usage, lorsque le tremblement de terre devient sérieux, est de sortir en toute hâte des maisons pour se réfugier au milieu de la rue. Quand le fait se produit pendant la nuit, on a le pittoresque et curieux spectacle d'une population entière affolée, poussant des cris de détresse et adressant au ciel de ferventes prières, à genoux, en costume de nuit. Je ressentis, pour ma part, une seule secousse pendant mon séjour à Santiago; encore fut-elle si rapide, que j'eus à peine le temps de me rendre compte du danger : un matin mon lit s'éloigna tout à coup du mur, tous les objets de ma chambre furent renversés, puis le calme revint.

Ces avertissements significatifs, quoique rappelant sans cesse aux indigènes le péril dont ils sont menacés, n'ont point empêché la construction d'édifices généralement plus beaux que solides. Le quartier élégant est rempli de grands hôtels particuliers pour lesquels on a dû dépenser des sommes énormes. Ainsi, j'ai visité une maison où le propriétaire s'est attaché à reproduire

le plus fidèlement possible l'Alhambra de Grenade : les murailles, les plafonds, et jusqu'à la fontaine des Lions, y sont construits dans les dimensions de l'original.

Santiago a eu l'année dernière son Exposition internationale, dont le palais, les annexes, le jardin ont été soigneusement conservés et serviront de promenade publique. Cette Exposition a, somme toute, assez médiocrement réussi; elle a eu surtout des résultats économiques déplorables : au lieu de produire un développement commercial, elle a mené le Chili droit à une crise, et voici comment : Plusieurs années heureuses avaient contribué à augmenter considérablement la richesse publique ; l'agriculture et l'industrie minière donnaient des résultats inespérés. Tout entière à la joie du succès, la république convia le monde à une Exposition internationale pour l'année 1875 : le gouvernement pensait affirmer par là que le pays était entré dans une ère nouvelle, et avait atteint un haut degré de prospérité.

Mais, sur ces entrefaites, des déceptions arrivèrent : plusieurs récoltes furent mauvaises, et les fameuses mines d'argent de *Caracoles* cessèrent soudain leur rendement. L'exportation diminua et devint d'autant moins en rapport avec l'importation, que la foi générale dans un avenir prospère avait fait augmenter de plus en plus le chiffre des commandes en Europe. L'Exposition s'ouvrit néanmoins; elle accrut encore les idées de dépense et de luxe déjà fort développées au Chili. Qu'en est il résulté? Les marchandises ont

afflué, le luxe a augmenté; il a fait naître des désirs, des besoins artificiels dans le négoce, et la conséquence a été, en fin de compte, un trouble sérieux apporté dans l'équilibre normal.

Cette situation fâcheuse s'est dévoilée tout d'un coup à la nouvelle récente que la valeur de l'argent avait considérablement baissé sur le marché de Londres : en l'espace de cinq jours, la piastre, cotée à quarante-sept pence, est tombée subitement à trente-quatre. Devant la disproportion qui s'établissait entre la valeur des deux monnaies légales de la république, l'or et l'argent, les maisons d'importation, qui devaient perdre dans leurs payements à effectuer en Europe, où elles avaient à solder en or, tandis qu'elles recevaient seulement de l'argent au Chili, ont immédiatement élevé le prix de leurs marchandises de 50 0/0... C'était une véritable crise financière qui pouvait devenir fatale en entravant toutes les opérations du commerce. La situation s'est un peu améliorée, mais le coup est porté, la confiance n'existe plus, les affaires sont paralysées, et la baisse, tout en étant moins exagérée, se traduit encore par le change de la livre sterling contre 32 francs en argent.

Heureusement pour le Chili, la tranquillité publique dont il jouit donne lieu d'espérer qu'il verra bientôt revenir les beaux jours de la prospérité financière et commerciale. Le pays a su prudemment, depuis l'époque de son affranchissement de la domination espagnole, se préserver à peu près complétement des révolutions qui épuisent encore les républiques

voisines Du reste, la configuration du sol est bien de nature à empêcher les guerres interminables : resserrés dans un étroit espace, entre les montagnes et la mer, les partis sont bientôt forcés d'en venir aux mains et de vider promptement leurs querelles. Cette situation distingue essentiellement le Chili de la république Argentine, où l'espace est si vaste qu'il permet à la guerre civile de se délayer, pour ainsi dire, sur un territoire dépourvu d'obstacles naturels.

Depuis près de quarante années, les présidents se sont succédé sans que leur élection amenât de ces secousses intérieures toujours fatales. En ce moment, don Frederico Errazuriz est sur le point de céder la place à don Annibal Pinto : tous deux appartiennent au parti modéré, dit conservateur-progressiste, et sous cette sage direction la nation a le droit de compter sur un avenir de réels progrès. Cependant, aux dernières élections, un nouveau groupe politique, appelé « socialiste », s'est révélé comme passablement puissant, et fort capable, à l'occasion, de saisir le pouvoir. Il est intéressant de le voir se développer, sous la direction d'un homme d'une valeur incontestable, M. Vicuña-Makenna : les meneurs de ce parti sont jeunes, ambitieux, quelque peu turbulents, et recrutés surtout parmi les avocats sans causes qui cherchent dans la politique un dérivatif à leur besoin d'activité. Ils tendent à entraîner le peuple, et profitent de son inexpérience pour lutter avec lui contre la classe bourgeoise qui représente au Chili les idées conservatrices. Leur grand cheval de bataille semble devoir être la lutte

contre la domination du clergé, dont les priviléges au Chili sont encore considérables.

Le Chilien est essentiellement patriote; il aime son pays et s'en montre très-fier en toute occasion. Il adopte avec empressement toutes les idées de civilisation et de luxe qui lui paraissent bonnes; il se pique d'aimer les arts, la littérature, les sciences, dont la culture tend chaque jour à se répandre davantage dans un milieu particulièrement apte à les comprendre et à les apprécier. Partout, dans les villes comme dans les villages, on retrouv esprit d'association qui s'établit avec succès, apportant son contingent de bienfaits et de stimulants. Arrivant du Brésil, j'ai été frappé de voir la ressemblance de c[illegible]es sociétés de secours mutuels avec les fameuses *irmandades;* ici, comme là-bas, ces confréries ont un c[illegible] éunion, des caisses de pour l'épargne, souvent un hôpital ou des maisons d'asile. Seulement, au Brésil, les confrères sont bedeaux; au Chili, ils sont pompiers... D'ailleurs, pour la lance comme pour le goupill[illegible] la franc-maçonnerie s'est mise de la partie et joue même un rôle fort important.

CHAPITRE XII

Une tournée dans les *haciendas* du Sud. — La *Samacueca*. — La culture du blé. — L'ex-roi d'Araucanie. — *Copiapo* : la sécheresse; le *serro encantado*. — Richesses minières. — *Iquique* et *Arica* : l'incendie et le tremblement de terre.

Chimborazo, 30 août 1876.

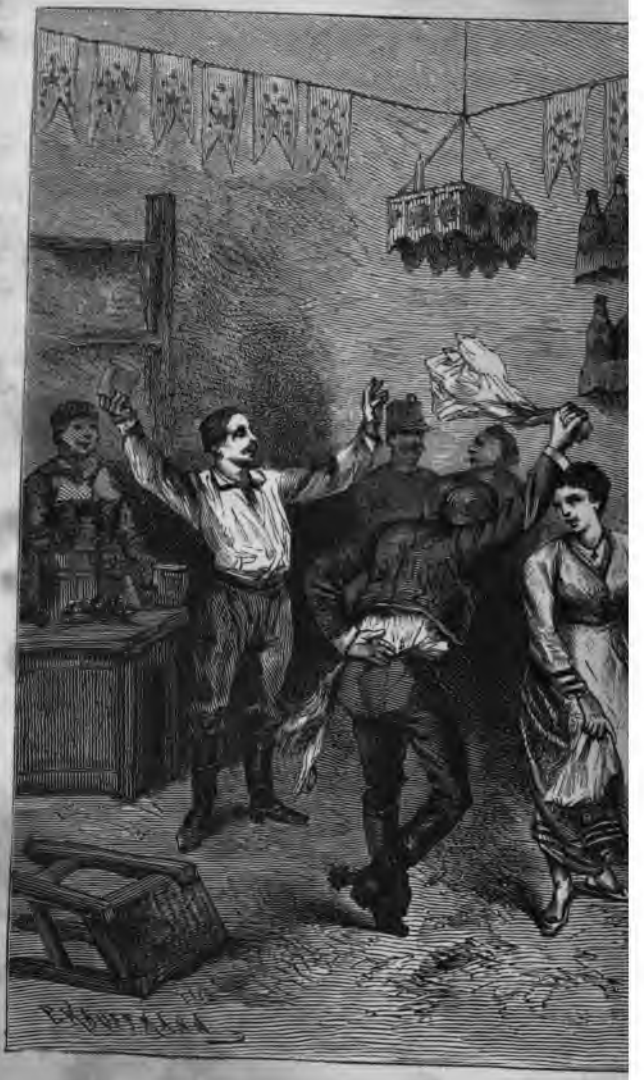
J'avais fait la connaissance à Santiago de don Annibal Ranchez, marchand de bœufs, qui, touché de me voir admirer son pays, m'offrit de l'accompagner aux *haciendas* (propriétés rurales), où il se proposait d'acheter un millier de bêtes à cornes. Naturellement, j'acceptai cette offre et me trouvai exact au rendez-vous qui me fut donné, pour une heure matinale, à la gare du Sud.

Le chemin de fer que nous parcourons n'a pas été bien difficile à tracer; il se prolonge, sans travaux d'art considérables, dans le sens de la vallée située entre la Cordillère et une autre chaîne de montagnes du côté de la mer. Cette vallée, tantôt s'étale de façon à former une province entière, tantôt se rétrécit en une bande n'ayant plus qu'une ou deux lieues de large. Nous traversons d'immenses champs de blé, encore à peine sorti de terre en cette saison, puis des pâturages peuplés d'animaux; çà et là quelques bois d'épines et de grandes lignes de peupliers, serrés les uns contre les

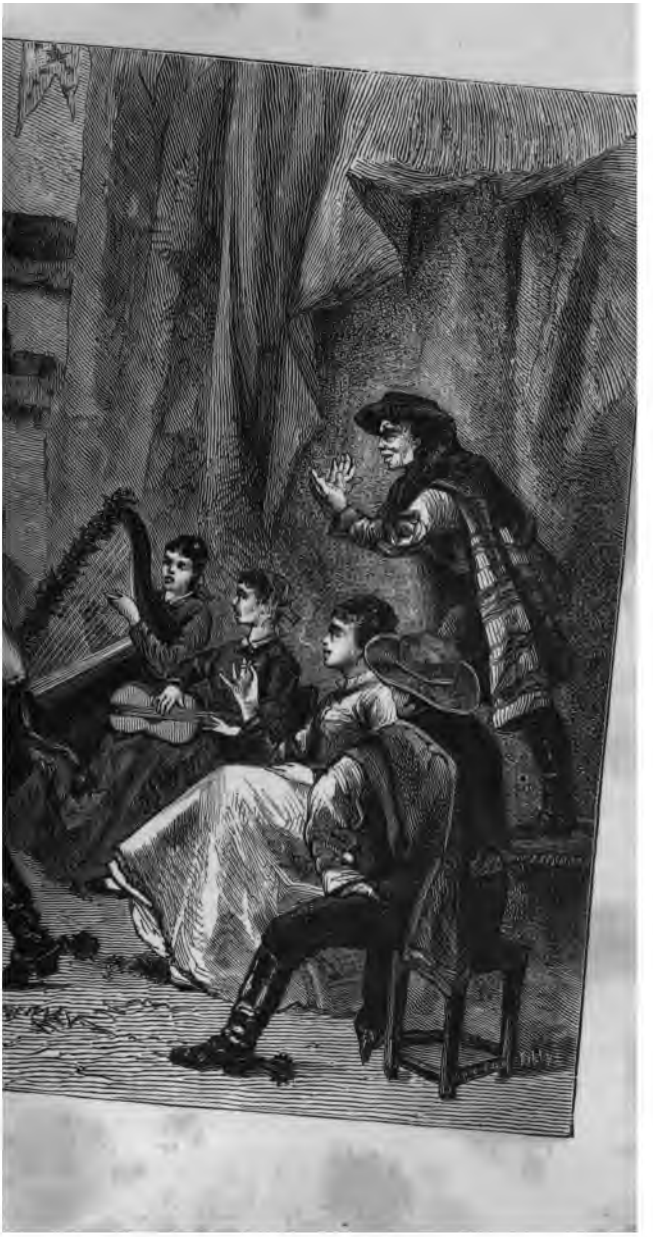
autres, coupent la plaine et deviennent plus nombreux à mesure que nous avançons vers le sud. Après un court voyage, nous descendons à *Chimborango*.

Comme il pleuvait à torrents, mon compagnon remit à un jour plus clément les affaires sérieuses et me conduisit dans une maison amie, où une réception cordiale nous fut faite. La famille auprès de laquelle je fus introduit était en fête : des branches d'arbres et des bannières multicolores ornaient la salle commune de cette modeste habitation de campagne ; contre les murs étaient rangées des chaises, occupées par un charmant essaim de jeunes filles, toutes plus jolies les unes que les autres. L'une d'elles, s'accompagnant d'une guitare, chantait des *canciones* et des *tonadas*, sortes de ballades parfois graves, parfois pleines de gaieté, auxquelles la langue espagnole prête encore un charme de plus ; le groupe des assistants répondait en chœur, et semblait prendre un vif plaisir à cet exercice. La maîtresse du lieu circulait dans la salle, offrant gracieusement à la ronde divers rafraîchissements, tels que la *chicha*, petit vin du pays, ou bien des liqueurs verdâtres à base de céleri, fort appréciées par les indigènes.

Soudain un couple s'avance au milieu de la salle, et, au son de la musique et des chants, se met à danser la *samacueca* : l'homme et la femme, tenant chacun un mouchoir, l'agitent et le tournent au-dessus de la tête, en marquant un petit pas sautillant et cadencé ; tantôt ils se rapprochent, tantôt ils s'éloignent, tantôt ils se trouvent dos à dos. Le *caballero*, le poing sur la



L



ché, prend des airs vainqueurs et cherche à fasciner *enorita* qui lui fait vis-à-vis. Celle-ci, dans des es langoureuses ou piquantes, semble d'abord ·mée, puis résistante, jusqu'à ce qu'enfin, réduite erci, elle laisse tomber le mouchoir...

a fête s'étant prolongée jusqu'à l'aube, je revis lques heures après les gentilles danseuses, tout nées encore par les plaisirs du bal, venir dévote- t assister à la messe du dimanche, enveloppées de s mantilles noires qu'elles arrangent avec une e charmante. Ces jeunes femmes agenouillées les dalles du sanctuaire, prenant des poses tour à pieuses et coquettes, offraient le plus séduisant) d'œil. De toutes parts arrivaient à cheval des pagnards, dans le pittoresque costume du *huasso;* ıcoup d'entre eux amenaient en croupe leurs ıses, qui, assises derrière la selle et tenant leur i à bras-le-corps, doivent avoir vraiment une siette » ou une habileté merveilleuse pour garder i leur équilibre, à l'allure vive du galop.

fallut quitter cette société villageoise et monter eval afin de passer une inspection de bœufs à l'*hada* du *Perejil.* Pour nous les montrer, le protaire ordonna immédiatement un *rodeo :* c'est ération que j'avais si souvent vu faire à la Plata; ; ici elle est plus facile, parce que les animaux moins sauvages. En revanche, les cavaliers ıient bien mieux leurs chevaux et exécutent de tables tours d'adresse en les faisant tourner sur ·mêmes dans tous les sens.

Ces hommes ont pour jeu favori une lutte à cheval qu'ils désignent par le verbe *topear*. Deux cavaliers se placent vis-à-vis l'un de l'autre, à une certaine distance, et, au signal donné, ils se chargent réciproquement de toute la vitesse de leurs montures; celles-ci se choquent violemment; une lutte de force et d'adresse s'engage homme contre homme, cheval contre cheval, car il s'agit de renverser l'adversaire ou de lui faire lâcher pied. Les chevaux s'animent beaucoup à cet exercice, et l'on parvient même à les lancer jusque contre des murailles, faites ordinairement de terre séchée, qu'ils réussissent à renverser à coups de poitrail; ils sont à ce point habitués à lutter que, lorsqu'ils se trouvent alignés les uns près des autres, devant un cabaret quelconque, presque toujours l'un d'eux donne une poussée pour bousculer les autres afin de se distraire en attendant les maîtres.

Après avoir acheté deux ou trois cents bêtes à cornes, don Annibal me conduisit à une autre *hacienda* appartenant à don Adolfo Blanco. Ce riche propriétaire consacre la majeure partie de ses terres à la culture du blé, et les nombreuses machines à vapeur, les batteuses, les faucheuses mécaniques, rangées symétriquement dans la cour de son habitation, attestent toute l'importance de son exploitation.

L'agriculture semble appelée à un grand avenir au Chili, grâce à la fécondité du sol: aujourd'hui, la production du blé s'élève annuellement à environ cinq cents millions de kilogrammes; elle est susceptible de s'étendre encore bien davantage. En effet, non-seule

ment le pays se suffit largement à lui-même, mais il s'est formé un courant, toujours croissant, d'exportation vers l'Australie par le *Callao*. — Il n'est pas sans intérêt de constater que le faisceau des colonies australiennes, après avoir tenté de vastes essais agricoles, y a renoncé à cause du peu de richesse du terrain, et a préféré donner un plus grand essor à l'élément pastoral, quitte à faire venir de la côte sud-américaine les milliers de sacs de farine nécessaires à sa consommation. — D'autre part, tous les jours encore le gouvernement chilien étend ses frontières et donne aux agriculteurs des terres excellentes, en repoussant vers le sud les tribus sauvages et insoumises d'Araucanie. Ces poignées d'Indiens, qu'aucun procédé de douceur ou de violence n'a pu policer, vont s'éteignant peu à peu, mais en disputant néanmoins avec acharnement leur territoire au cordon de troupes chargé de les refouler.

Le citoyen français qui se faisait appeler roi d'Araucanie était allé chercher dans une de ces peuplades, composée de quelques individus seulement, la couronne avec laquelle il essaya pendant un certain temps de parader en Europe. Mais on prétend au Chili qu'il avait négligé de dire aux chancelleries dont il réclamait la reconnaissance de ses titres, que sa royauté n'avait guère duré plus que ne dure une barrique d'eau-de-vie entre les mains de pareils sujets!

J'avais abandonné mon ami don Annibal à ses préoccupations bovines, pour me livrer pendant quelques jours, dans l'*hacienda* de M. Blanco, au plaisir de la

chasse. Je la trouvai des plus abondantes au milieu des plaines ou des marais de cette propriété. Le gibier d'eau en particulier s'y trouve en très-grande quantité, et tout le jour des bandes de pigeons sauvages, de perroquets, de cormorans, d'oies et de dindons passaient par milliers au-dessus de nos têtes; parfois même nous apercevions, planant dans les airs, un condor au vol majestueux : mais mes balles ne parvenaient pas à l'atteindre, et l'oiseau des Andes regagnait, à mon grand désappointement, les cimes neigeuses de la Cordillère.

Copiapo, 9 septembre.

Je quittai Valparaiso le 1er septembre, sur un des bateaux qui font le service entre cette ville et le *Callao*. S'arrêtant à tous les ports de la côte, ces navires offrent un singulier assemblage de bêtes, de gens, de légumes et de produits de toutes sortes. Comme tout le littoral est un pays aride, les habitants doivent chercher leur alimentation dans les provinces fertiles du Chili; aussi le pont et l'entre-pont sont-ils encombrés de vivres et de denrées que les pétites industries écoulent successivement à tous les points d'arrêt. Le bâtiment se trouve transformé en un véritable champ de foire : chaque marchand y établit sa tente, et rien n'est amusant comme de voir cette population grouillant, riant, chantant, cuisinant et ayant mal au cœur, au milieu des paniers entassés et des gallinacés affolés. La première nuit, un vent d'ouest nous envoya

le grosses vagues sur lesquelles nous roulions affreu-
sement : impossible de fermer l'œil, car l'entrepont
enfermait une centaine de bœufs, et ces malheureuses
êtes, attachées par les cornes, faisaient de leur mieux
our rester debout. On se figure le tapage produit par
es quatre cents pattes qui, à chaque coup de tangage,
erdaient simultanément l'équilibre!

Nous longions de très-près la côte; elle n'a rien de
éduisant : ce sont toujours des montagnes nues,
elées et arides, dont la mer fatigue continuellement
es roches déchirées. Nous nous arrêtâmes successi-
ement à *Coquimbo*, à *Huasco*, à *Carrizal*. Dès
otre arrivée, à chacune de ces stations, nous voyions
e détacher de la rive des barques chargées d'habitants
ui venaient faire leurs provisions à bord. Le soir,
uand on jetait l'ancre vers huit ou neuf heures, nous
ouissions d'un double spectacle : au dehors, chaque
oisson qui nageait autour du navire produisait dans
a mer phosphorescente de longues traînées lumi-
euses; sur le bâtiment, nous avions le plaisir d'assister
u haut de la dunette au marché qui se tenait sur le
ont, à la lueur incertaine des lanternes vénitiennes.

A *Caldeira*, où je débarquai, je pris le chemin de
er pour me rendre à *Copiapo* : un petit train de deux
oitures part à midi, et nous voici dans le désert
'*Atacama* : du sable, des cailloux, des montagnes
e cailloux et de sable!

Quand on vient, comme c'est le cas pour moi, d'un
ays où il n'y a pas une pierre sans un arbuste, où
out est vert à en fatiguer la vue, on éprouve une sin-

gulière impression à se trouver transporté dans une contrée d'un aspect absolument différent. On croirait qu'une main maudite a versé sur cette région une immense quantité de corrosif : certes, elle n'aurait pas mieux réussi à faire disparaître toute trace de végétation.

Après deux heures de trajet dans ce désert, nous rentrons dans la verdure, car *Copiapo* est entourée de vignobles et de jardins avec de l'eau, des fleurs et des fruits ! Mais cette végétation est ici un grand luxe, obtenu seulement par de savantes combinaisons et des soins continuels. Il ne pleut jamais dans ces parages, et l'année dernière a été tout à fait exceptionnelle, parce que l'eau du ciel est tombée pendant deux heures ! Seul le *Rio Copiapo*, un modeste ruisseau, produit toute la richesse agricole du pays ; il forme, sur tout son parcours depuis la Cordillère, une oasis large de vingt à cent mètres. Cette bande étroite est consacrée à la culture du blé, et donne deux récoltes par année. Mais aussi il faut voir avec quel soin est établi dans chaque champ un ingénieux système d'irrigation, au moyen duquel il n'est pas un espace de cinq mètres carrés qui ne soit muni d'une petite écluse.

Notre consul, M. Crooy, a pu, par un long séjour dans cette contrée, se rendre compte des ressources qu'elle offre et des perfectionnements à y introduire, et il préconise dans la province un système d'irrigation appelé peut-être à un grand succès. D'après lui, avec le secours des neiges perpétuelles de la Cor-

dillère, il ne serait pas très-difficile de diriger quelques courants d'eau vers l'ouest; on pourrait aussi, par ce moyen, tenter de boiser en partie ce pays; les pluies seraient alors attirées, et quelles richesses agricoles n'obtiendrait-on pas dans une terre douée d'une si grande fertilité?

La sécheresse a produit, non loin de *Copiapo*, un singulier phénomène d'où est née une légende : pendant mon séjour, j'avais souvent entendu parler d'un certain « génie » habitant le désert; cet être mystérieux piquait grandement ma curiosité, et un jour on me conduisit vers sa demeure appelée *serro encantado* (la montagne enchantée). Je suis revenu de là tenté, en vérité, de croire à son existence; car, si je ne l'ai pas vu, je l'ai du moins parfaitement entendu! En effet, après avoir galopé une heure dans la plaine, nous arrivâmes au pied d'un ancien volcan : à cet endroit, une accumulation de sable, prise entre deux contreforts, s'étend en nappe oblique sur un espace de plus de deux cents mètres; mais au lieu de suivre les lois de la pesanteur et de descendre peu à peu vers les parties basses de la vallée, ce sable tend au contraire à remonter, et on le voit glisser sur cette surface unie, dans un léger nuage soulevé par la brise; en même temps, il s'échappe de la montagne un grondement sourd, prolongé, quelque chose comme un hurlement sinistre d'un effet très-saisissant. Le vent étant venu à fraichir, le « génie » se mit dans une atroce colère, et il hurla si lugubrement que nous trouvâmes nos chevaux, attachés dans la vallée, tremblant de

tous leurs membres et faisant des efforts désespérés pour fuir.

Il est à supposer que ce sable, excessivement fin et sec, roulant sur lui-même à une grande profondeur sur une montagne probablement creuse, produit ce bruit extraordinaire. Mais, d'après la légende, il y a dans ces cavernes inexplorées un amas prodigieux de lingots d'or, défendus par quelque monstre, et il serait téméraire d'essayer de lui disputer ses trésors. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'en présence de ce fait inexpliqué, la croyance populaire veuille à tout prix le rattacher à l'objet de ses préoccupations constantes : la recherche des métaux précieux.

Comment n'être pas frappé, en effet, de la richesse minière de cette contrée, où le minerai de cuivre, d'argent ou d'or est aussi commun que la pierre? Depuis trente ans, le district a donné pour un milliard et demi de produits, et ce qu'il peut fournir encore est incalculable. Malheureusement, la cherté de la main-d'œuvre est telle que les dépenses d'exploitation dépassent le plus souvent les profits des petites entreprises.

Nous sommes ici dans le pays des fortunes rapides, des coups de chance et des coups de pioche donnant des millions; les habitants se ressentent de ces émotions : ils font un peu l'impression de ces joueurs qu'on rencontre autour du tapis vert. Naturellement, on n'entend parler que de mines, de filons, de lingots, des endroits fameux fouillés avec fureur, et puis, des déceptions et des revers! Le terrain lui-même

st en rapport avec cette fièvre des chercheurs : par-
out, dans le désert et dans la montagne, on aperçoit
les trous de deux mètres de diamètre environ, ayant
les profondeurs parfois considérables. Le mineur qui
cru trouver un filon a fait ce puits en s'aidant de la
pioche, lentement, car il faut environ un mois à un
ouvrier seul pour avancer de huit mètres; il doit porter
ur son dos, dans une hotte, le minerai arraché du sol
t remonter à la lumière par les saillies du rocher,
ans échelle et souvent sans corde. Quand il a travaillé
ainsi pendant plusieurs mois, fréquemment le bénéfice ne se trouve pas suffisamment rémunérateur; il
abandonne alors sa mine : un autre la reprend, et
c'est parfois seulement le quatrième ou le cinquième
propriétaire qui arrive enfin à la richesse, en trouvant
une veine bonne à suivre.

Je suis allé visiter dans les environs une mine de
cuivre exploitée d'une façon mieux entendue; le tra-
vail y est des plus simples : une roue, mue par un
cheval, retire le minerai du filon dans des galeries à
plus de cent mètres de profondeur : en haut, les
blocs sont réduits à coups de pioche en petits mor-
ceaux, puis envoyés aux fourneaux. Le rendement de
cette mine était assez fructueux; elle donnait, sur une
tonne de minerai, environ 40 pour 100 de cuivre. Le
propriétaire me dit qu'il traitait à forfait avec ses
ouvriers et partageait avec eux tous les bénéfices :
ceux-ci peuvent s'élever tout à coup dans des propor-
tions considérables, car on ignore ce que l'on trou-
vera le lendemain : qui sait? peut-être de l'or. En

effet, en voyant arriver un panier rempli de pierres d'un certain aspect, M. Crooy m'assura qu'elles devaient contenir des échantillons aurifères; nous fîmes réduire en poussière, puis laver ce sable à la façon primitive, et bientôt apparurent des grains brillants et jaunâtres;... mais il y en avait trop peu pour qu'ils valussent la peine d'attirer l'attention du mineur.

Un peu plus loin nous visitâmes une mine d'argent où se répète le même travail. A quelques lieues de *Copiapo* se trouve un gisement fameux de ce métal, dans un endroit du nom de *Chanarcillo;* cette mine a produit jusqu'à cinquante mille kilogrammes d'argent pur en une seule année. La montagne qui en renferme une si grande abondance est divisée en plus de deux cents propriétés, et la quantité de trous dont elle est perforée de toutes parts la fait ressembler à une garenne remplie de terriers.

L'argent est dégagé des matières étrangères avec lesquelles il se trouve mêlé, par les mêmes procédés que ceux employés pour l'or : pulvérisation, lavages successifs et amalgames. Après ces différentes manipulations, on sort du four des blocs en forme de cônes pesant de cent cinquante à deux cents livres.

Dans le musée du collége provincial, j'ai pu voir réunis tous les spécimens des richesses minérales que renferme la province d'*Atacama :* ce sont de curieux échantillons d'argent natif en barres, en feuilles, en coulées, en filaments enchevêtrés, tels qu'ils ont été trouvés dans le sol; puis de l'or, du cuivre, des améthystes, des cristaux. J'ai été surpris de trouver là des

blocs d'une houille d'excellente qualité qui, me dit-on, se trouve en grande abondance dans un rayon peu étendu ; cependant ces mines sont à peine exploitées, et c'est regrettable dans un pays où l'on a si grand besoin de ce combustible. On a découvert aussi, dans la Cordillère, des gisements de borax : encore toute une richesse pour l'avenir, car jusqu'à présent le Pérou est le seul pays, dans l'Amérique du Sud, qui en livre au commerce.

Atacama est comptée, par sa production minière, comme la plus importante des provinces du Chili, et le chiffre de son exportation s'élevait en 1875 à plus de 68 millions de francs. En comparant entre eux les résultats annuels, on remarque qu'ils sont généralement en gradation ascendante, et cependant le nombre des mines exploitées et des bras employés est de beaucoup inférieur à celui d'il y a cinq ou six ans. Ce fait provient de l'action centralisatrice exercée sur ce genre de travaux : la production augmente tandis que la main-d'œuvre diminue.

Il n'est pas douteux que l'industrie minière pourrait prendre beaucoup plus d'extension, si certaines conditions plus favorables lui étaient offertes. Ainsi, j'ai entendu faire au gouvernement le reproche d'avoir maintes fois contrarié le développement de cette province du nord : des dissentiments de partis, des luttes politiques ont été souvent la cause de cette incurie, pour ne pas dire de cette hostilité gouvernementale. L'État a, en outre, grevé les découvertes d'une nouvelle taxe de cinquante à soixante-quinze francs,

au lieu de quinze exigés antérieurement; or, bien des travailleurs ne se trouvent pas possesseurs de cette somme, et même, après l'avoir payée, ils se voient souvent obligés d'attendre plusieurs mois avant d'être déclarés légitimes propriétaires, et, par conséquent, ne peuvent entreprendre des travaux. Il leur faut s'adresser ensuite à un ingénieur du gouvernement, qui fait solder fort cher le mesurage exigé par la loi. Mais ceci concerne les petites exploitations; quant aux autres plus importantes, elles manquent, surtout en ce moment, d'une impulsion que pourraient seuls donner des capitaux assez solides pour soutenir un travail peut-être infructueux pendant plusieurs années. En effet, beaucoup de gisements encore très-riches ont été abandonnés faute de bras; il s'agirait donc de reprendre en sous-œuvre le filon délaissé, ou de faire des recherches pour le retrouver, et la plupart de ces travaux devraient être repris à nouveau, parce que les premiers mineurs ont négligé d'étayer leurs galeries. Mais, selon l'avis des hommes les plus compétents, le succès final ne saurait être mis en doute sous une direction énergique disposant de sommes suffisantes et ayant à sa solde de bons ingénieurs.

Une compagnie établie sur une grande échelle pourrait utiliser les voyages de retour de ses navires, pour transporter directement dans ce pays des marchandises européennes, car la vente des articles d'importation est entièrement abandonnée aujourd'hui au petit commerce : celui-ci fait des bénéfices considé-

rables, et cependant toutes ces marchandises viennent en seconde main de Valparaiso.

La perfection du travail et la force du capital ont donc là beau jeu pour arracher la richesse à cette terre qui, pour ainsi dire, n'a encore été que grattée à la surface.

En rade d'*Arica*, 13 septembre.

Mon voyage sur mer s'est continué dans sa monotone uniformité; après la côte chilienne, nous avons commencé à longer la Bolivie, dont les rivages ne sont ni moins arides ni moins désolés.

La Bolivie a plus de cent lieues de côtes fort peu habitées, et il n'y a sur toute cette étendue que deux ports, *Cobija* et *Tocapilla*. Bien que du premier point parte la route officielle pour les villes les plus importantes de la république : *la Paz*, *Cochabamba* et *Sucré*, ce chemin est pour ainsi dire abandonné : voyageurs et marchandises ont tout avantage à prendre la route beaucoup plus courte qui passe par le Pérou.

Pabellon de Pica, port péruvien où nous arrêtons ensuite, se distingue par une montagne de guano de couleur jaunâtre, devant laquelle plusieurs navires sont occupés à prendre leur précieux chargement. Nous quittons ces lieux, chers à toute la gent ailée de l'Océan, pour aller jeter l'ancre devant *Iquique*. L'année dernière, cette ville a flambé comme une boîte d'allumettes; toutes les maisons, construites en bois, étaient un excellent aliment pour le feu; aussi l'élément destructeur n'a-t-il rien épargné. On la rebâtit en ce moment, et comme ces constructions en

planches ne sont pas difficiles à établir, la ville a déjà un aspect respectable et sera bientôt mûre pour un nouvel incendie ou un grand tremblement de terre.

Dans les différents ports où nous avions fait escale, j'avais vu les habitants, au rebours de ce qui se passe partout ailleurs, venir chercher sur le marché ambulant du bord les légumes et les fruits; ici, où je me figurais que nous enverrions à terre chercher de l'eau douce, j'apprends que les indigènes en sont réduits à boire de l'eau de mer distillée dans des machines à vapeur; donc si, par malheur, les chaudières venaient à éclater, les *Iquiquois* mourraient de soif.

Ce port était autrefois le grand entrepôt des salpêtres exploités dans les environs, où le nitre alcalin se présente en couches épaisses, sur des étendues considérables appelées *salitrales*. Mais actuellement l'exportation de ce produit se trouve fortement compromise, grâce aux désastreux principes économiques qui dirigent les finances de la république péruvienne. J'aurai l'occasion, plus tard, de revenir sur ce sujet.

Au moment de nous remettre en route, nous embarquons un indigène auquel des amis bruyants font des adieux enthousiastes. Le maître d'hôtel du bord veut bien m'apprendre que ce personnage tant acclamé est un grand poëte du Pérou. « Sans doute, me disais-je, il se dirige vers Lima pour lire au peuple assemblé quelque nouveau poëme dont il a bien voulu donner la primeur à un cercle choisi d'auditeurs *iquiquois*. » Mais, ô déception! ce fils chéri des Muses m'apprend bientôt lui-même qu'il va demander

u gouvernement l'autorisation d'exploiter un dépôt e guano découvert dans ses promenades poétiques; t les enthousiastes de tout à l'heure ne sont autres ue ses bailleurs de fonds!

Aujourd'hui, nous jetons l'ancre devant *Arica*, evenue célèbre, dans les annales de la navigation, par e singulier accident qui s'y est produit : en 1868, un remblement de terre secoua d'une façon terrible toute ette partie de la côte : trois vagues énormes, sou-vées par je ne sais quel travail sous-marin, furent ncées par-dessus la ville, et la détruisirent à peu rès complétement. La plus forte de ces vagues mporta un bâtiment américain qui se trouvait en ade et le déposa, droit sur sa quille, à l'intérieur des rres, à plus de cinq cents mètres du bord de la mer. e navire tout en fer, du nom de *Wateree*, étant ut prêt pour l'appareillage et avec l'équipage à son ste, a donc franchi la berge, la ligne du chemin e fer, des marécages et des champs cultivés : il est , planté au beau milieu de la plaine, attendant sans oute qu'une nouvelle perturbation des éléments enne le remettre à flot. Autour de cette épave, les brisseaux forment aujourd'hui un épais taillis, et les zards grimpent sur ses flancs noircis par le temps. e pénétrai dans l'intérieur en me servant, en guise échelle, d'une des immenses roues du bateau; il st maintenant démâté et sans pont, mais les grosses ièces de fer sont restées. Je trouvai établie dans une es chaudières toute une famille indigène, qui sem-lait apprécier fort cette étrange habitation.

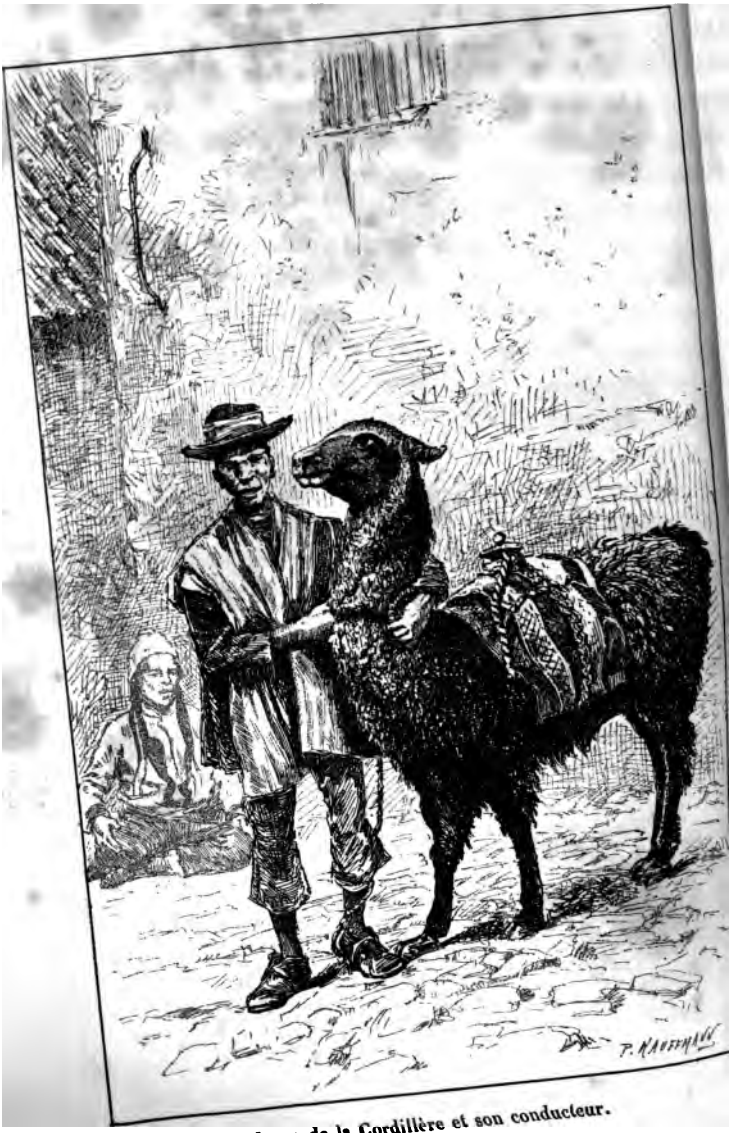
CHAPITRE XIII

Débarquement en trapèze. — Aréquipa. — En chemin de fer su Cordillère des Andes. — Navigation sur le lac de Titicaca. — Pas. — Entrée triomphale du président de la Bolivie.

Aréquipa, 17 septembre 1876.

Nous avons débarqué à Mollendo par un trapè Quelque original que paraisse ce moyen d'atterri est le seul employé dans ce port péruvien. En e l'état de la mer, en cet endroit, ne permettant pres jamais de faire accoster les embarcations au quai, pris le parti de les arrêter toujours à quelques mè de la terre ferme; de là, on lance un trapèze au cinq ou six voyageurs à la fois se cramponnent grappe humaine. A un coup de sifflet, une grue, en mouvement par une machine à vapeur, nous en du canot et nous dépose vingt pieds plus haut, su débarcadère. Les bagages suivent le même chemin Dieu sait si j'ai tremblé pour mon avoir; tout, heu sement, est arrivé en bon état.

La voie ferrée par laquelle nous gagnons Aréq est taillée dans le flanc de la montagne et s'élève grandes hauteurs, par des lacets en zigzag qui obli la machine à marcher tantôt en avant, tantôt arrière. Arrivés au sommet, nous traversons d menses plaines de sable, et débouchons bientôt en de la cordillère et du volcan Misti, ce colosse neig



Lama de la Cordillère et son conducteur.

: six mille deux cent dix sept mètres, au pied duquel t Aréquipa. Nous descendons à toute vapeur pour trer dans la vallée formée par le *Rio Chili;* cette llée n'est d'abord qu'un filet de verdure, mais se ınsforme rapidement en une plaine féconde. Ma emière impression sur Aréquipa est excellente : ilà enfin une ville qui a du cachet, avec ses vieux lais, ses églises lézardées, ses fenêtres historiées et s portes massives. Mais tout d'abord on est frappé l'amoncellement des ruines dont les rues offrent le ectacle, et qui datent du terrible tremblement de re de 1868. Presque toutes les églises ont perdu ırs tours, beaucoup de maisons sont restées à moitié roulées; la place principale, autrefois ornée d'une lerie en arcades, n'est plus qu'un amas de décom-es.

Au moment où j'arrivais, je vis, de l'autre côté de lte place, déboucher un troupeau de vingt-cinq ou ınte lamas portant, ficelés sur leur dos, les produits stinés au marché. Elles sont bizarres, ces bêtes au ıg cou, à l'œil curieux et à l'air affable! La plupart nt brunes, d'autres sont blanches, quelques-unes nt positivement roses. Je voulus m'en approcher, ais elles me traitèrent en étranger et me crachèrent la figure!

Les lamas sont des bêtes de somme fort utiles dans tte partie de l'Amérique du Sud : ils ne peuvent rter qu'une charge restreinte de cinquante kilo-ammes, mais ils ont l'avantage de grimper comme s chèvres sur les roches ardues de la montagne.

Leurs conducteurs sont des Indiens; coiffés d'une espèce de shako élevé, ils portent les cheveux longs et tressés en nattes très-fines descendant sur le dos, tandis que deux boucles tombent en spirales sur leurs épaules. Les femmes ont un chapeau en étoffe rouge, aux bords retroussés et ornés de galons d'argent; elles sont habillées d'un jupon écarlate, et sur leur dos le plus souvent se prélasse un marmot emmaillotté dans une toile fortement attachée aux épaules et à la ceinture de la mère.

J'achetai quelques fruits à ces pittoresques indigènes; mais ne comprenant pas leur langage, j'eus beaucoup de peine à me rendre compte pourquoi, ayant voulu payer un réal en donnant un billet de quatre réaux, le marchand m'avait rendu : 1° les fruits que je désirais; 2° un jeton en gutta-percha, à l'usage du tramway d'Aréquipa (la seule voiture de la ville); 3° la moitié déchirée d'un billet de deux réaux; 4° un paquet de cigarettes. Un religieux qui passait en ce moment, vêtu d'une soutane bleue et coiffé de l'interminable chapeau à gouttière, voyant mon embarras, voulut bien s'arrêter. Il m'expliqua, tout en fumant sa cigarette de feuilles de maïs, que les petites coupures faisant défaut, le marchand me rendait ma monnaie en nature, ou par des équivalents. Je remerciai l'obligeant *Padre* et me retirai, rempli d'admiration pour la facilité de transactions dont jouit le petit commerce de ce pays, où l'or prime déjà le papier de 70 pour 100.

Punho, 19 septembre.

Je me trouve aujourd'hui sur les bords du lac de *Titicaca*, et j'y suis arrivé par un voyage des plus urieux en chemin de fer. Parti d'Aréquipa, dont altitude au-dessus du niveau de la mer est déjà de eux mille trois cents mètres, j'ai atteint dans la même ournée une hauteur de quatre mille cinq cents mètres, n escaladant une série de plateaux qui forment la ordillère en cet endroit. Cette conformation de la nontagne a permis de faire un tracé sur des pentes elativement peu inclinées, de sorte qu'il suffit d'une uissante locomotive pour les remonter.

Comme la route est longue, et que sur cette ligne es choses se passent en famille, le chef de train, dont 'étais devenu l'ami, m'invita à venir danser une *amacueca* dans le fourgon aux bagages. Je l'y suivis vec empressement, et j'y trouvai déjà réunie toute me société indigène dansant, chantant, jouant de la uitare et buvant sec, manière assez pittoresque de ranchir les Andes! Mon hôte me fit comprendre que ette réjouissance était destinée à célébrer le jour anniversaire de l'indépendance du Chili, son pays natal; t, pour manifester sa joie, à chaque arrêt du train il aisait partir des pétards dont les échos de la montagne répétaient joyeusement les détonations.

Après les danses, arriva le moment de la chasse : n effet, pendant que nous traversions les hauteurs, nous aperçûmes de nombreux troupeaux de vigognes paissant là tranquillement au milieu des landes. A

l'approche du train, on voyait ces gracieuses bêtes tendre le cou et regarder avec inquiétude, puis soudain bondir toutes ensemble, la tête basse, et se perdre dans le lointain. La vigogne appartient à la famille des lamas : elle est un peu plus grande qu'un chevreuil et couverte d'une toison de couleur brune : les Indiens en tuent un grand nombre pour se servir de leur laine, abondante et extrêmement fine.

De la plate-forme du wagon, j'observais, non sans émotion, tous les mouvements de leurs troupeaux errants : je tenais ma carabine à la main, et de temps à autre j'envoyais à tout hasard une balle dans la direction des plus rapprochées. Derrière moi, toute l'assistance suivait avec anxiété mes mouvements, et m'exhortait à tirer à des distances fantastiques.

Après quelques essais malheureux, voilà que tout à coup une bête imprudente se présente à belle portée; je tire, et, à la joie générale, le quadrupède roule à terre !

Aussitôt le conducteur de serrer les freins, de donner le signal d'arrêt et de se précipiter le premier vers ma victime, qui fut ramassée et rapportée dans le train. On se remit en marche, et la vigogne fut aussitôt dépouillée par un amateur; j'en gardai pour moi la fourrure et distribuai libéralement les morceaux de venaison à mes danseuses de tout à l'heure.

Pendant ce temps, la température s'était considérablement abaissée, et je trouvai les voyageurs restés étrangers aux distractions du fourgon de bagages, groupés autour du poêle installé dans notre wagon.

Nous étions parvenus à la région des neiges : d'abord on n'en apercevait çà et là que des plaques isolées, puis peu à peu tout devint blanc, et à la station de *Vicocaya* où le train s'arrêta pour la nuit, une nappe de neige couvrait entièrement le plateau et le sommet des montagnes environnantes. Nous étions à une altitude de quatorze mille cinq cents pieds; et je ne résistai pas, dans la station, qui est à la fois un hôtel, au plaisir de jouer une partie de billard à peu près au niveau du sommet du mont Blanc; mais ma partie fut courte, car je commençais à ressentir cruellement les atteintes d'un mal appelé dans le pays le *soroche*, et auquel, je l'avoue, je n'avais guère ajouté foi lorsqu'on me l'avait prédit avant mon départ de la côte. J'appris à mes dépens combien il est douloureux : c'est une sorte d'étouffement provoquant des nausées, des hémorrhagies par le nez et par les oreilles, des battements de cœur horriblement saccadés; on éprouve ce sentiment pénible d'être privé, dans une mesure suffisante, d'air respirable. C'est affaire d'habitude, me dit-on... à moins que l'on en meure, et plus d'un voyageur en a fait déjà la triste expérience.

Le lendemain, nous repartons dès l'aube, et après avoir monté d'abord une centaine de mètres plus haut, nous descendons une pente douce, tantôt dominant de grands étangs où se reflètent, comme dans un miroir, les montagnes nues de la rive, tantôt traversant des bruyères où paissent des troupeaux de lamas et d'alpacas. Vers le soir, nous longeons d'immenses marais d'où partent à tire-d'aile des

nuées d'oiseaux de toutes sortes, et nous arrivons à *Punho*, située au fond de l'un des golfes formés par les rives capricieuses du *Titicaca*. De la ville on aperçoit seulement une petite partie de ce grand lac; mais j'aurai dès demain le loisir de l'admirer, en le traversant sur un parcours de plus de deux cents kilomètres.

Punho n'a de remarquable que sa cathédrale, dont les proportions sont considérables; devant ce monument s'étend une grande place où je vois rangées une centaine de jeunes Indiennes, aux jupes de couleur sombre et au corsage grand ouvert : elles se tiennent accroupies, en files symétriques, et vendent des fruits ou des légumes desséchés par le froid. Est-ce coquetterie ou pure naïveté? Je ne sais. Toujours est-il qu'il y a un contraste frappant entre l'étalage de ces fruits fanés et une exhibition dont la fraîcheur est digne de séduire le regard de Caton lui-même.

Chililaya, 21 septembre.

Un naufrage à trois mille neuf cent quatorze mètres au-dessus du niveau de la mer n'est pas chose commune! C'est pourtant ce qui aurait pu m'arriver, car, en débarquant à *Chililaya*, je viens d'apprendre, par les voyageurs du bateau précédent, qu'ils ont dû se sauver en chaloupe, leur navire s'étant échoué sur un banc de sable. Nous n'avons pas eu le même sort, mais peu s'en est fallu cependant : en sortant du port de Punho, nous nous ensablons d'abord deux ou trois fois; nous parvenons enfin à gagner le large, mais

est pour sauter et rouler affreusement sur les vagues ssez fortes de cette petite mer. Pour comble d'ennui, séjour du pont est rendu fort pénible par une pousère incessante : je découvre bientôt qu'elle est prouite par l'action de la brise sur le singulier comustible entassé à l'avant du bateau, pour l'aliment de otre machine ; ce combustible est dû aux lamas, et a té recueilli dans les prairies où séjournent ces utiles uadrupèdes ! Quel n'est pas notre dégoût, en nous ettant à table, de voir que le maître coq indien s'est ublié au point de laisser le roulis en mêler des orceaux égarés aux plats gluants qu'il nous sert !

Nous avons laissé bien loin derrière nous les coteaux ides des environs de Punho, et nous nous dirigeons ers une chaîne de montagnes qui se dessine à l'horion, toute couverte de neige : ce sont les pics du *orata* et de l'*Illimani;* de toute autre part nous ne yons plus que le ciel et l'eau. Le soir, le lac est tout uminé par un orage : les éclairs se succèdent folleent, et bientôt la bourrasque est dans son plein : ous filons sous le vent, et le capitaine m'avoue qu'il sait trop où nous sommes. Pendant toute la nuit ous tournons en rond, au risque d'accrocher quelque inc de sable ou d'être jetés à la côte. Heureusement otre navire, le *Yavari,* tient bon ; ne soyons pas trop igeants, eu égard aux difficultés qu'il a fallu surionter pour apporter à dos de mulet, par conséquent ant la construction du chemin de fer, et par plus e cent lieues de montagnes, ce petit vapeur d'une ontenance d'environ cent cinquante tonneaux. Sur

les bords du Pacifique, il valait peut-être cent mille francs; transporté ici, on estime qu'il a coûté plus de deux millions! Aujourd'hui, il y a deux de ces bateaux à vapeur sur le lac; ils font alternativement le service de la côte péruvienne à la côte bolivienne; mais cette ligne est peu suivie par les voyageurs; elle sert seulement au transport des marchandises trop lourdes pour être chargées à dos de mule ou de lama jusqu'à la Paz.

Après cette nuit troublée par la tempête, nous retrouvons notre route à l'aube; bientôt nous quittons le large pour entrer dans un golfe dont nous longeons une des rives; la vue en est agréable, quoique la végétation, à ces hauteurs, soit extrêmement rabougrie. Je suis très-frappé de trouver le pays aussi peuplé: partout s'élèvent de petites huttes d'Indiens, groupées autour d'une église et formant des villages coquettement situés dans les plis du terrain; de tous côtés s'étendent des champs couvrant la montagne jusqu'au sommet et disposés le plus souvent en gradins, à cause de la pente rapide. Çà et là on aperçoit des Indiens, hommes et femmes, bêchant, labourant, faisant paître des troupeaux. Nous croisons de jolies pirogues en jonc qui glissent légèrement sous une voile de nattes gonflée par la brise; la proue très-élevée de ces embarcations leur donne l'apparence gracieuse des cygnes voguant sur l'onde.

Nous laissons à notre gauche plusieurs îles également habitées, et nous passons devant celle de *Titicaca*. Je m'attendais à voir les Indiens qui sont à bord

se prosterner et chanter quelques hymnes au Soleil, soit en dialecte *quichoua*, soit en *aïmara;* mais il paraît qu'ils ont oublié.....! C'est pourtant de cette île qu'est sortie, il y a plusieurs milliers d'années, la souche des Incas, dans la personne de *Manco-Capac* et de *Mama-Oello*, le mari et la femme, en même temps que le frère et la sœur, tous deux enfants du Soleil. Ils sont partis de là pour fonder *Cuzco* et jeter les bases de cet empire sacré que Pizarre et ses soldats ont renversé, au nom de la civilisation et du progrès.

Il y a dans *Titicaca* des ruines que nous apercevons sur la côte : ce sont les bains et les palais des Incas, un amoncellement de pierres énormes superposées d'une façon inexplicable. Ces monuments remontent évidemment à une haute antiquité, mais la science n'est pas encore complétement fixée sur l'âge qu'il faut leur attribuer.

La Paz, 25 septembre.

De Chililaya, il nous fallut douze heures de voiture pour gagner la Paz : six mules nous traînaient péniblement dans une plaine aride où le chemin est à peine tracé. Mais la beauté du spectacle, à l'arrivée, dédommage amplement des ennuis de la route : tout d'un coup, sans que rien fasse pressentir ce changement à vue, on arrive au bord d'un immense pli de terrain rendu invisible jusque-là par la configuration du sol, et tout au fond on aperçoit la Paz. A quinze cents pieds au-dessous de nous, à peu près verticalement, la ville étale sa nappe de toits rouges que

dépassent les clochers des églises. En face se détache la base de l'*Illimani,* aux roches déchirées et travaillées par des éruptions volcaniques, qui donnent à ces montagnes des teintes multicolores, rendues chaudes par les rayons du soleil couchant. Nous descendons au grand trot une route rapide, construite en lacets réguliers, tandis que, sur un sentier tracé en droite ligne, nous croisons vingt fois la file presque non interrompue de lamas, d'ânes, de bestiaux, poussés par leurs conducteurs et animant de la façon la plus variée et la plus bruyante cette sorte de gigantesque échelle.

Nous voici à la *Paz de Ayacucho,* aux rues étroites et escarpées, pavées de cailloux pointus et glissants. J'ai la bonne fortune de ne point trouver de gîte à l'auberge de muletiers décorée du nom de « Hôtel de Paris », et je m'empresse d'accepter une hospitalité gracieusement offerte par un des principaux commerçants de la ville, M. Steinert. Avec quelle joie je retrouve dans cette agréable demeure un luxe tout européen qui me dédommage des nombreuses privations dont j'ai eu à souffrir pendant ces derniers temps !

La cité est en grand émoi : elle se prépare à recevoir le nouveau président, usurpateur du pouvoir, le général Daza, un vrai dictateur qui, à la tête de toute l'armée, va faire son entrée triomphale dans sa bonne ville de la Paz. Désireux de ne point manquer ce curieux spectacle, je vais me placer tout près du palais présidentiel, superbe édifice dont l'architecture

ulière contraste étrangement avec son toit recou-
t de chaume.

Depuis le matin, les rues sont encombrées d'une
le énorme où domine l'élément indien : les natu-
s du pays, après avoir vendu leurs poules au marché,
nnent saluer leur président; partout des guirlandes
des drapeaux sont suspendus aux fenêtres. En face
palais se trouve une fontaine qui a été désignée
ur rehausser l'éclat de la fête; ce monument est
rmonté d'une statue représentant Neptune, sortant
s eaux, le trident à la main, un pied posé sur un
uphin : l'édilité n'a rien trouvé de mieux que de
sser à ce Neptune une chemise de gaze, d'orner son
dent d'un drapeau tricolore et de lui poser sur la
e une perruque de coton, en inscrivant à ses pieds :
bertad.

Jamais déroute n'a donné idée de ce que fut le
filé des bandes précédant l'armée dite régulière ·
s Indiens traînant des animaux chargés de bagages,
fusils cassés, d'ustensiles de cuisine, de vic-
ailles; puis tout un régiment de femmes pliant
ıs le poids de bissacs gonflés d'armes, d'enfants au
ıillot ou de provisions. Ces femmes sont les *rabonas,*
mirable institution qui tirerait d'embarras plus
ıne intendance européenne; voici pourquoi : en
livie, l'équipement du soldat en campagne com-
end non-seulement le fourniment militaire, mais
core une femme qui l'accompagne partout, fait ses
ovisions, prépare son repas, porte ses bagages et
ille, en un mot, entièrement à sa subsistance. L'in-

tendance, si toutefois il y en a une, n'a plus qu'à se croiser les bras.

Après le défilé féminin, arrive celui des troupes ayant à leur tête le président Daza : monté sur un magnifique cheval, vêtu d'un uniforme étincelant, il s'avance au milieu d'un brillant état-major de généraux et de colonels. Son grand panache rouge, jaune et vert, flotte au vent, et, la tête haute, l'air radieux, il fait lentement le tour de la place. Il est du reste assez bel homme et semble ne pas l'ignorer. Des jeunes filles lui apportent des couronnes de fleurs qu'il passe à son bras, et de temps à autre il s'arrête, souriant, sous un balcon d'où tombe aussitôt une pluie de feuilles de roses dont il se laisse complaisamment saupoudrer. A côté de lui marchent deux Indiens tenant en main un singulier étendard composé de petits carrés d'étoffe de différentes couleurs; ces hommes portent un chapeau tout couvert de plumes aux couleurs voyantes, et ont les épaules couvertes d'une sorte de surplis. A chaque instant ils s'arrêtent et agitent gravement leur fanion. C'est, me dit-on, le signe de ralliement des Indiens, qui indiquent ainsi la soumission de toutes les tribus boliviennes au nouveau gouvernement.

L'armée vient ensuite, composée d'un millier de fantassins d'une tenue excellente, et de deux ou trois cents cavaliers. La bonne mine de ces soldats est surprenante, à la vérité, car ils viennent de faire plus de trois cents lieues. En effet, don Hilarion Daza, s'étant, au mois de mars, emparé du pouvoir après

oir mis à la porte le président légitime don Thomaso rias, s'est, depuis ce temps, conduit en dictateur triomhant : l'État, c'est lui; il n'y a plus de Chambres, plus e ministres, plus d'électeurs. Après son coup d'État, est parti pour faire reconnaître son pouvoir, aussi ouveau qu'irrégulier, dans toutes les villes princiales de la république, passant à *Oruro*, à *Cochaamba*, à *Sucre*, à *Potosi*; seulement, comme en on absence il pouvait craindre un soulèvement miliire, il a emmené l'armée dans cette longue tourée qu'il termine en rentrant à la Paz d'où il était enu.

Tout cela paraît s'accommoder peu avec le proramme d'une république démocratique, mais c'est ien là le dernier souci du héros du jour : entouré 'une garde prétorienne, à la cuirasse et au casque incelants, il semble défier la *Liberté* en chemise, ui, du haut de sa fontaine, préside à son triomphe.

Au fait, les Boliviens ont l'air de trouver ce régime iarmant; il en sera ainsi jusqu'à la prochaine révoition, d'où naîtra quelque engouement du même enre. En attendant, le « Maître » a décidé que, penant sept jours, la Paz fêterait son joyeux avénement : ous commençons donc toute une série de réjouisances auxquelles l'armée est conviée en première gne. A cet effet, le régiment qui compose la cavalerie olivienne vient prendre ses quartiers dans la ville; s escadrons se rangent en bataille sur la place; mais, omme il n'y a point d'écuries, les hussards mettent ied à terre, enlèvent la selle, la chargent sur leur

propre tête, et, précédés de leur « femme de c
pagne », vont habiter chacun chez soi ou dan
caserne, tandis que les chevaux, rendus soudain
liberté, prennent, sous la direction d'un seul caval
leur galop vers la prairie, où ils resteront livr
eux-mêmes jusqu'à une nouvelle expédition.

CHAPITRE XIV

›yage dans *Yungas* : l'*Illimani; las Angosturas; la coca;* mœurs et paysage; le quinquina. — Comment on applique en Bolivie le système républicain-démocratique-représentatif. — Souvenirs du président Melgarejo. — Les Indiens opprimés. — Ruines de *Tiahuanaco.* — Retour à la côte par la Cordillère. — *Tacna.*

La Paz, 4 octobre 1876.

L'habitude que j'ai cru devoir prendre de faire mes ɪcursions avec un bagage extrêmement restreint ıe valut, à mon départ de la Paz, les observations u domestique indigène que j'avais engagé la veille. leva désespérément les bras au ciel, déclarant u'il me manquait au moins cinq *pelliones* (couverıres de selle), des fontes et des sacoches, un matelas ıdispensable, disait-il, des provisions de bouche, que ıis-je? toutes choses sans lesquelles un bon Bolivien e saurait se mettre en voyage! Grâce à l'obligeance e mes hôtes, j'ai réuni à la dernière heure le strict écessaire; et, prenant la tête de ma petite caravane omposée de mon guide *Juliano* et d'un muletier onduisant la mule des bagages, je me suis mis en route our aller visiter la province de *Yungas,* située au ied du versant oriental de la Cordillère, et où se forıent les premiers affluents de l'Amazone.

En suivant le lit du *Rio la Paz,* entre des montagnes ues et ravinées par les pluies, nous passons parfois

devant des fermes, appelées ici *fincas*, ou enco
traversons une oasis de verdure, où s'abrite un p
lage d'Indiens. Vers le soir, notre chemin se bif
nous prenons un affluent du Rio la Paz et nous
se dresser devant nous le mont *Illimani*, tout
de neige au sommet, tout rempli de verdure à s
du milieu de cette luxuriante végétation ém
deux ou trois maisons dont l'une sera notre gîte
nuit. Nous escaladons une pente rapide, et,
sentier bordé de bouquets d'arbres en fleur,
gers, d'essences de toute espèce, nous arrivo
une jolie *finca*, propriété de don Vincente I
y Rogas. Muni de lettres de recommandatio
mon hôte, je suis bientôt introduit en présen
vieillard aveugle qui me reçoit avec une affa
une courtoisie parfaites. En attendant le dîner
fait conduire dans son jardin, — une vraie me
Les plantes de tous les climats, les arbres d
les latitudes y sont réunis et cultivés : le noy
tout près du palmier, la betterave à côté de l
à sucre; ici, un verger rempli de pommiers su
là, un groupe de bananiers qui étalent majes
ment leurs larges feuilles. Je cueille un modes
des champs, et non loin de là s'épanouit en p
la plus délicate fleur des tropiques.

Y a-t-il dans le monde entier un autre prop
qui puisse faire servir à son hôte, dans le même
de la glace ramassée quelques heures auparav
ses terres, dans la région des neiges, et un
doux, fruit essentiellement tropical, que l'on

:ueillir dans ce même jardin? Cette *finca*, véritable ırche de Noé de tous les climats du monde, est située :n pente très-rapide sur le flanc de l'*Illimani*, ce qui ›ermet de passer, en parcourant seulement quelques ;ilomètres, des neiges éternelles aux chaleurs des atitudes voisines de l'équateur. L'habitation du maître :st naturellement construite à la hauteur la plus favo-:able : enfouie dans une corbeille de fleurs, au milieu l'un printemps perpétuel, elle semble une oasis :nchantée où l'on éprouve, à chaque heure du jour, :e bonheur indéfinissable de se sentir respirer et vivre! Et le maître de ce ravissant séjour est aveugle!

Quelle différence avec les rives désolées du *Rio la Paz*, que je rejoignis le lendemain, me dirigeant vers es défilés appelés *las Angosturas!* C'est un étrange ›hénomène, ce coup de sabre gigantesque qui a fendu a Cordillère pour ouvrir une route à la nappe d'eau ıutrefois prisonnière sur le plateau supérieur!

En jetant les yeux sur une carte, il est difficile le s'expliquer comment cette énorme cuvette, tout entourée d'une couronne de montagnes, a pu se fêler, pour ainsi dire, et permettre à ses eaux de se déverser librement vers la vallée de l'Amazone. Du lac immense qui a dû exister là autrefois, il ne reste que les bas-:onds formant aujourd'hui le *Titicaca* et le *Popo-:horo*. Ce déchirement est-il l'effet d'un tremblement le terre? Est-il la suite d'un effort constant des :aux, qui, creusant une série d'entonnoirs, ont fini ›ar séparer en deux la digue de granit opposée à eur passage?... Les géologues ne sont pas d'accord

sur cette question. Quoi qu'il en soit, nous traversâmes jusqu'à la nuit une succession de gorges si étroites, qu'il fallut cheminer dans la rivière même, devenue torrent par l'adjonction de nombreux affluents. Deux murailles de rochers, hauts peut-être de mille pieds, ne laissent entre elles qu'un passage ayant tout au plus quatre à cinq mètres de largeur, et dont les tortueux détours simulent de loin l'entrée d'une caverne. Le vent s'engouffrait avec une telle violence dans ces couloirs, que plusieurs fois je me sentis enlevé de ma selle, et je me cramponnai de toutes mes forces, je l'avoue, à la crinière de ma mule, pour ne pas être renversé. J'aurais certainement regardé comme impossible de passer, si je n'avais eu devant moi mon guide, qui, rasant avec sa monture la paroi de granit, avançait quand même et me montrait le chemin. Au reste, à certaines époques de l'année, cette route est impraticable, et il n'est pas rare de voir des caravanes attendre plusieurs jours que le vent se soit calmé ou que les eaux aient baissé.

Après deux journées de marche, suivant toujours le lit de la rivière sans rencontrer aucune habitation, obligés de bivaquer la nuit au bord du torrent, nous franchissons une des montagnes qui bordent le *Rio la Paz*, et nous arrivons dans la province de *Yungas*. *Yrupana*, où nous allons chercher un gîte, est un joli village perdu dans les orangers et les bananiers; son altitude au-dessus du niveau de la mer n'est guère supérieure à un millier de mètres. Mon entrée fait événement dans cette bourgade, où les voyageurs

ıropéens sont rares. *Juliano,* d'un air important, ɜmande pour le *capitano,* car tel est le titre dont 'honore mon domestique pour me mettre en valeur, maison du *correjedor* (maire); faute d'auberges ıns le pays, ces hauts fonctionnaires se réservent ıonneur d'offrir l'hospitalité, moyennant une forte nçon, à tout voyageur de passage. Le maître est ısent, mais on s'empresse de m'ouvrir un hangar où pourrai me reposer à l'abri.

J'avais hâte de pénétrer plus avant dans l'intérieur de ıtte curieuse contrée; aussi le lendemain, dès l'aube, ions-nous en selle. La route se présenta sous un pect bien différent des derniers jours : ce ne fut entôt plus qu'une promenade à travers un immense rdin s'étendant gracieusement sur une succession de llines verdoyantes. Les chemins sont coquets, ırdés de caféiers tout en fleur ou de buissons de ses embaumées; la vue se perd sur des terrasses ı gradins où l'on cultive avec le plus grand soin une ante appelée *coca.* C'est un arbuste haut de deux à ɔis pieds : il fournit par an quatre récoltes de ses uilles; celles-ci, une fois séchées, sont livrées au mmerce pour les Indiens de la Bolivie et du haut ɜrou, qui en font une consommation considérable. La coca est mâchée comme le bétel des Orientaux, les indigènes attribuent à cette plante des vertus niques extraordinaires. Connue dans la plus haute ıtiquité, les Incas la faisaient cultiver en grandes ıantités, et des lois spéciales en dirigeaient l'exploi-tion; les prêtres du Soleil en parfumaient les autels;

dans les grandes solennités religieuses, ils en mâchaient quelques feuilles avant de consulter les oracles. Aussi la tradition a-t-elle fait passer cette plante, dans l'imagination populaire, pour un talisman, une panacée universelle : elle est censée guérir tous les maux, reposer de toutes les fatigues, assurer les triomphes de la fortune, voire même ceux de l'amour.

Il est de fait que, de toutes parts, j'entends vanter les vertus de cette précieuse *coca :* l'Indien lui doit sa résistance extrême aux fatigues; en mâchonnant seulement quelques-unes de ces feuilles, il parvient à se soutenir pendant de longs voyages à travers la montagne; elle le nourrit et le désaltère à la fois. Peut-être faut-il attribuer aux heureux effets de cette plante l'aspect robuste et l'admirable blancheur des dents qui sont les marques distinctives de toute cette population.

Les travailleurs que nous rencontrons sur la route nous saluent gaiement d'un *Dios auki tiouratà,* ce qui, en langue *aïmarà,* signifie « bonjour »; les femmes sont moins polies et nous laissent passer en détournant la tête : on m'affirme qu'il serait de la plus haute inconvenance pour elles de regarder un étranger.

Nous sommes ici dans un pays où les mœurs, les costumes, le langage, ont gardé leur caractère bien spécial. J'ai pu m'en faire une idée complète à quelques jours de là, en me trouvant à *Coroïco* au moment d'une fête où toute la population endimanchée était réunie sur la place du marché : les femmes, vêtues

Boliv

P. HAUSMANN

ne jupe bleu foncé, se couvrent les épaules d'une erine ajustée au moyen de grandes épingles en forme cuillers dont le manche aurait été aiguisé. Elles sur la tête un gigantesque chapeau, style pagode noise, orné de quatre pointes disposées en losange ecouvertes d'une draperie noire retombant comme baldaquin. Le costume des hommes n'est pas moins oresque : ils portent les cheveux longs noués en ogan, la veste courte, la culotte bleue, et une ge ceinture multicolore. L'ensemble donnait à cette nion populaire un cachet à la fois élégant et original. e *correjedor,* chez qui j'étais descendu, rendait la ice au moment de mon arrivée; je ne fus pas peu pris de voir les femmes qui comparaissaient devant rester accroupies contre le mur pendant tout l'in- ogatoire : c'était, me dit-on, en signe de grand ect... Un peu plus tard, en passant auprès de la taine publique, j'aperçus quelques demoiselles, grandelettes, faisant leurs ablutions et prenant ment leurs ébats en tenue de paradis terrestre, ées seulement par la grâce très-transparente de leur ocence.

In soir, je m'étais arrêté dans une petite ferme où beauté du site m'avait particulièrement attiré; du sous la verandah, je regardais le gracieux eau qui se déroulait devant moi : la lune éclairait ses rayons argentés les huttes disséminées sur la itagne et se jouait mollement sur les grandes lles des bananiers; l'air n'était pas agité par le ndre souffle de vent. Au milieu du silence de la

nuit, j'entendis tout à coup des accords plaintifs et doucement modulés : c'était le son de la *quena*, instrument favori des Indiens de la Bolivie, espèce de flûte taillée dans un tibia humain, d'où sortent des notes étranges qui semblent exhaler plutôt une plainte qu'une mélodie ; les descendants des Incas aiment à chanter ainsi, au milieu du calme de la nuit, leur grandeur d'autrefois et leur asservissement actuel.

Je me dirigeai vers l'endroit d'où partaient ces accords, et un spectacle digne d'un crayon fantaisiste s'offrit à mes yeux. Une douzaine d'Indiens, réunis en cercle dans une vaste clairière, revêtus de leur sombre costume sur lequel tranchait une sorte de dalmatique blanche, et coiffés d'une couronne de plumes, se livraient à la danse. Au milieu d'eux, un homme drapé dans une peau de tigre, le visage caché sous un masque grimaçant surmonté d'une longue crinière, faisait mille contorsions en excitant ses compagnons du geste et de la voix ; tout autour du groupe, des femmes circulaient à la ronde en versant dans des cocos vidés une boisson fermentée. Cette scène, dont les rayons de la lune dessinaient crûment les silhouettes bizarres, avait quelque chose de fantastique, de mystérieux et de sauvage.

En m'apercevant, une des femmes vint à moi et me présenta la coupe primitive qu'elle tenait à la main, en m'invitant à y boire. Il fallut s'exécuter, bon gré, mal gré ; mais j'avais déjà reconnu la *chicha*, breuvage dont, la veille, mon guide m'avait enseigné la fabrication peu engageante. Le maïs dont il provient

st mâché par les femmes : en général, la mastication es vieilles, qui triturent longuement et péniblement ı matière, est préférée à celle des jeunes, dont les elles dents vont trop vite en besogne; puis cet horible hachis, tout imprégné de salive, est séché au oleil et réduit en tablettes; il n'y a plus, quand on eut obtenir la boisson, qu'à le délayer dans l'eau et à aisser fermenter.

Espérons que la fermentation purifie comme le eu!... mais cette nuit-là, je fis des rêves extraorinaires : je me vis transporté au milieu des sauvages oisins, dans les tribus des *Guarayos* et des *Parinintins*, où, perdu dans les fumées d'une *chicha* pétrie ar les molaires des Parques, j'exécutais, en l'honeur de la blonde Phébé, un pas fantastique au son 'une musique infernale!.....

Peu de jours après, je repris la route de *la Paz* en ravissant de nouveau les Andes, dont j'apercevais e loin les cimes neigeuses. A ma dernière étape ans *Yungas*, la femme du *correjedor* vint à moi t me demanda si je ne possédais pas un spécifique meux pour un malheureux qui se mourait chez elle. e la suivis et trouvai un pauvre Indien pris d'un accès e fièvre intense; il paraissait sur le point de rendre dernier soupir. La quinine était tout indiquée; ais, proportionnant imprudemment à mon désir de uver cet homme la dose que j'administrai, je lui ı fis avaler de quoi tuer une mule... L'effet fut ımédiat, mais contraire à mes bonnes intentions, r le malade devint subitement d'une immobilité

complète, et je craignis de l'avoir absolument empoisonné ! Grâce au ciel, le lendemain, mon prestige un moment ébranlé par ce résultat déplorable se trouva relevé : non-seulement l'Indien vivait encore, mais il était visiblement soulagé, et mon hôtesse émerveillée me demandait avec instance un peu de la précieuse poudre blanche. Pauvres gens ! ils meurent de la fièvre dans le pays même du quinquina, et, chercheurs inconscients, ils vont ramasser dans la forêt, pour la livrer au commerce, la précieuse écorce qui serait presque toujours le meilleur remède à leurs maladies !

Ce sont leurs ancêtres, cependant, qui ont fait connaître au monde ce fébrifuge merveilleux; voici comment l'histoire de cette découverte a été racontée par un littérateur indigène, dans un style imagé et pompeux, mais plein de couleur locale. Je traduis le récit de don José Domingo Cortès :

« Dans les forêts séculaires qui couvrent la partie orientale de la Bolivie, croissent des arbres dont les branches majestueuses s'élèvent jusqu'au ciel. Au milieu d'une nature magnifiquement puissante, dorée par le soleil éternel des tropiques, coulent des rivières délicieuses. Le cristal de leurs eaux n'est troublé de temps à autre que par une légère pirogue d'écorce, dans laquelle une famille d'Indiens confie son sort aux courants qui l'entraînent, pour la porter d'un Éden dans un autre Éden.

« Dans ces contrées il n'y a point de villes, et la civilisation, avec le cortége fécond, mais épuisant, de

es inventions, n'y est pas encore venue appauvrir les ons du ciel.

« Là, tout respire l'indolence heureuse née de absence des besoins; là, croissent les précieuses ssences destinées à nourrir les heureux maîtres de es lieux : ils ont à peine besoin de jeter sur cette erre fertile une poignée de riz, pour recueillir à oison d'abondantes récoltes. Le soleil ne déserte amais ces vallées où règne un printemps perpétuel, t la grande végétation qui les couvre leur procure es pluies bienfaisantes de l'été tropical.

« Les arbres, abandonnés à eux-mêmes, produisent es fruits exquis, et lorsqu'ils sont mûrs, d'elles-êmes les branches fléchissent, pour que l'Indien 'ait pas à se donner la peine de lever les bras pour les eillir.

« Au milieu d'une nature éternellement jeune, homme seul arrive à la vieillesse et meurt; c'est là ute la différence entre le Paradis terrestre et l'orient e la Bolivie.

« Nous sommes en l'année 1638.

« Les Indiens de la forêt ont entendu des gronde-ents étranges qui donnent la mort à l'égal de la udre, jaillissant comme elle d'un éclair de feu. Leurs rêtres ont annoncé que le moment est venu où vont accomplir les prophéties des anciens.

« Le peuple, après avoir consulté les dieux, court cacher loin de ces étrangers nouvellement arrivés, e précèdent la mort et la destruction.

« La nuit, harassés de fatigue, les fugitifs se cou-

chent à côté des bûchers allumés pour écarter les tigres; ils commencent à souffrir cruellement des privations, et tous les maux dont ils sont accablés, ils se disent qu'ils les doivent aux nouveaux venus. Bientôt la maladie vient décimer les infortunés, et la fièvre étend sa robe empoisonnée sur toute la contrée. Le nombre des victimes devient immense, et tel qui, hier encore, pleurait sur le cadavre d'un fils, est pleuré aujourd'hui par ses survivants de quelques heures, dans une cruelle agonie.

« Des familles disparaissent tout entières, et les tribus, qui se composaient jadis d'innombrables combattants, se voient anéanties par le fléau. La plainte amère de la souffrance s'exhale maintenant de ces vallées riantes; les cris et les larmes résonnent lugubrement dans les bois. Les dieux ont oublié leur peuple, et les augures ne présagent que deuils et morts!

« La fièvre se répand des forêts aux montagnes, et arrive bientôt aux rivages de la mer; la plainte des blancs se confond avec celle des indigènes, et un même tombeau vient couvrir les oppresseurs et les opprimés.

« Une femme, à l'âme pure comme celle d'un ange, était alors assise sur le trône vice-royal du Pérou : c'était la douce comtesse de Chinchon, qui se complaisait à sécher les larmes arrachées par la dure conquête aux pauvres Indiens; ceux-ci payaient sa charité d'une pieuse reconnaissance.

« La mort vient frapper aussi aux portes du palais;

a science et les soins les plus assidus se reconnaissent bientôt impuissants à détourner le coup fatal qui allait enlever cette noble femme.

« Un soir que les dernières angoisses de l'agonie se confondaient avec les sanglots du peuple, un pauvre Indien se présente, portant, dit-il, un talisman, et demande à être introduit auprès du lit de la vice-reine. Arrivé près de la couche entourée de médecins, il s'agenouille, et d'une voix grave il dit : — Puissante dame, le bien que tu as fait aux enfants de l'Amérique va recevoir sa récompense. Écoute-moi, et l'espérance va réchauffer ton cœur :

« Quand le génie du mal est venu étendre ses ailes maudites sur nos forêts, nous avons été frappés aveuglément par la mort.

« Moi, je tenais serrée contre ma poitrine ma fille unique, le portrait de son infortunée mère, que, le matin même, nous venions d'ensevelir au pied d'un palmier.

« Je sentais brûler son front, et de sa gorge desséchée l'enfant pouvait à peine articuler quelques paroles pour demander à boire.

« Nous nous trouvions sur la montagne : me frayant avec peine un passage au milieu des lianes entrelacées, j'atteignis un ruisseau où coulait une eau trouble et rougeâtre. Ses rives étaient bordées d'arbres aussi vieux que nos forêts séculaires, tout couverts de fleurs blanches, semblables par l'odeur et la forme à celles de l'oranger.

« Beaucoup de ces arbres, renversés par la main

du temps, étaient couchés au milieu de l'eau. Une voix secrète me dit : Bois ; et je bus. Puis j'en portai à ma fille, qui étancha sa soif brûlante avec l'avidité d'un cerf altéré.

« Deux jours après, mon enfant était guérie !

« L'expérience des anciens de la tribu nous fit connaître alors que cette eau devait sa vertu à l'écorce des arbres qui y avaient séjourné.

« La haine que nous avons jurée à ta race nous a poussés à faire serment de ne jamais révéler ce secret; mais le mal t'a frappée, et notre amour pour toi est plus fort que notre haine contre tous les tiens!

« Au nom de nos tribus, je t'apporte un morceau de cette précieuse écorce, que, en mémoire de tes bienfaits, nous avons appelée du nom de *chinchona.* »

La comtesse fut sauvée par la vertu de ce talisman, et depuis l'année 1638 la médecine s'est enrichie de ce précieux spécifique, qu'elle désigne encore sous le nom de *chinchona officinalis.*

Deux journées de voyage, à travers de magnifiques forêts couvrant le flanc de la montagne, me suffirent pour atteindre les neiges des hauts plateaux de la Cordillère ; puis, après avoir franchi un col étroit, je rejoignis la route de *la Paz.* Les Boliviens prétendent que, la tradition étant incertaine sur le lieu où fut jadis le Paradis terrestre, il faut en chercher les traces à *Yungas ;* je serais vraiment tenté de les croire, d'autant plus qu'Adam et Ève n'auraient eu qu'un pas à faire pour se trouver, chassés par l'ange, dans la terre de la désolation. Et en effet, le versant opposé est aride

et desséché, la vie y semble arrêtée; seuls, quelques lamas mélancoliques broutent çà et là une herbe rare et jaunie par le froid : cruel contraste pour le voyageur, entre cette triste région et le pays si pittoresque où je viens de parcourir une centaine de lieues!

La Paz, 7 octobre.

En rentrant à *la Paz*, j'apprends que le dictateur a daigné former un ministère constitutionnel : les ovations continuent, les députations se succèdent, les réjouissances publiques ne sont pas près de finir. J'en ai pris mon parti en assistant au théâtre à une représentation de gala donnée en l'honneur du général Daza.

Le Roi-Soleil n'eût pas été plus solennel et plus majestueux que don Hilarion, sur le trône élevé pour lui dans la loge présidentielle. Entouré de son brillant état-major, dont les riches broderies scintillaient aux lueurs incertaines des quinquets fumeux de la rampe, le « maître » daignait parfois jeter un regard bienveillant vers la multitude. Celle-ci battait des mains avec transport aux banalités poétiques récitées par une actrice qui le traitait en vers de « Sauveur de la patrie ».

C'était pour moi le sujet d'une gaieté peut-être irrévérencieuse, mais à coup sûr sincère, de voir ces démonstrations d'enthousiasme prodiguées par la foule à celui qu'elle acclamait pour avoir su être le plus fort ou le plus audacieux. J'éprouvais un certain plaisir, je l'avoue, à surprendre les bouffées de vanité satisfaite

qui montaient au visage de ce parvenu d'hier ; car, de là, mon regard se reportait complaisamment vers cette devise : « République — démocratique — représentative », et ces mots, inscrits un peu partout, m'apparaissaient alors comme le « *mané, thécel, pharès* », de la révolution triomphante.

Je n'ai, du reste, nullement l'intention de préjuger, en bien ou en mal, les actes futurs de l'homme qui s'est appelé lui-même à présider aux destinées de la Bolivie; peut-être est-il réellement capable de rendre service à son pays, peut-être aussi n'est-ce qu'un fantasque! Qui sait? On a vu la possession du pouvoir enfanter parfois de singuliers caprices ou de merveilleux résultats. Pour ne parler que du premier cas, on me raconte des traits inouïs d'un autre président usurpateur, le fameux Melgarejo, renversé en 1871. Un jour le dictateur, ivre selon son habitude, fit appeler sa garde, et enjoignit à tous les soldats de sauter par la fenêtre du premier étage de son palais, pour démontrer à un étranger qui se trouvait présent, la supériorité du soldat bolivien; plusieurs se cassèrent les bras ou les jambes, mais il n'y regardait pas de si près. Ensuite, pour donner une haute idée de la discipline, il fit comparaître son aide de camp, et le contraignit, bon gré, mal gré, à faire au commandement « le beau » ou « le mort », tout comme un caniche!

Une autre fois, pendant un orage violent, une batterie d'artillerie fut amenée sur la place et commença, par les ordres du président, un feu continu

jusqu'à ce que les éléments se fussent apaisés... puis, satisfait de ce résultat, il se vanta naïvement d'avoir eu le dernier mot avec le ciel.

Caligula n'eût pas fait mieux. Il a même peut-être été dépassé dans l'histoire suivante, que je tiens de témoins oculaires : Le tyran avait une Dulcinée ; or il advint qu'un officier de sa suite manqua de respect à l'objet aimé. L'offense avait été publique, la réparation devait l'être également : on apporta une chaise sur la place du palais ; Melgarejo s'assit ; la belle Bolivienne, en grande toilette, vint s'agenouiller, mettant sa tête sur les genoux du chef de l'État et tenant les mains derrière le dos, comme font les enfants au jeu de la main chaude. L'officier alors reçut l'ordre de venir lui baiser les mains ; mais, au moment où il approchait les lèvres, les mains avaient été retirées, — et la jupe aussi !

Il circule cent histoires du même genre ; je passe sous silence les impôts levés arbitrairement, les citoyens paisibles expulsés du pays ou fusillés, etc., etc. Tout cet ensemble constitue un singulier pays ; l'anarchie la plus brutale y règne en maîtresse absolue. Autour du chef éphémère de l'État, intrigue tout un monde de fonctionnaires, parasites du pouvoir, qui tâchent d'arriver... Voilà le gouvernement. Il se recrute dans la classe d'origine espagnole ; quant au peuple, il se compose des Indiens qui travaillent, n'ont aucune jouissance, sont privés des bienfaits de l'éducation et de la civilisation, et appartiennent, comme de véritables serfs, soit à de grands pro-

priétaires, soit à l'État. Par un étrange contraste, une loi déclare électeur, et par conséquent citoyen, tout homme sachant lire et écrire; mais il n'y a guère d'Indiens dans ce cas, par la raison bien simple qu'il n'existe pas d'écoles à leur usage.

En maintenant cette population dans l'ignorance, le gouvernement poursuit un but fiscal, car l'Indien non électeur est obligé de payer annuellement un impôt inique de vingt francs par tête. Ce ne sont pas là les seules charges qui pèsent sur ces pauvres déshérités : les contributions extraordinaires ne leur sont point ménagées, et des droits excessifs d'exportation frappent les produits du sol. Ainsi l'arrobe de *coca*, dont le prix à *la Paz* est de soixante francs, a été grevée, pour sortir de la province de *Yungas*, d'un droit de cinq francs, — soit 8 pour 100. — Est-il besoin d'ajouter que l'Indien ne peut pas même être possesseur de la terre? Il la loue seulement, et s'acquitte en argent, en récoltes, ou le plus souvent en journées de travail.

Sont-ce là les bienfaits conquis, il y a un demi-siècle, au nom de la « liberté », par Simon Bolivar? Il a fait disparaître en même temps le joug espagnol des rives de l'Orénoque, de l'Amazone et de la Plata, mais il a laissé les antiques possesseurs du sol sous l'oppression des fils de ceux qu'il avait combattus!

Tacna, 12 octobre.

Je me suis décidé à faire le voyage de retour vers la côte, en traversant à cheval le large plateau qui

s'étend entre la Paz et le versant occidental de la Cordillère des Andes.

Ma première étape fut *Tiahuanaco;* ce village, situé sur les bords du lac *Titicaca,* est voisin de ruines intéressantes et célèbres qui datent d'une époque bien antérieure à la découverte des Espagnols. L'un de ces restes se trouve sur la route même; c'est une énorme pierre, à demi enfoncée dans le sol; les sculptures en sont parfaitement conservées et représentent les traits d'une divinité antique ou peut-être d'un célèbre chef Inca. Mon guide me raconta qu'on avait essayé d'amener cette statue à *la Paz;* mais on fut bientôt obligé de renoncer à ce projet, faute de moyens de transport assez puissants. Ce bloc de granit, abandonné sur le chemin, n'est-il pas là comme une amère ironie pour les « civilisés », qui n'ont pu arriver à porter une seule de ces pierres que les « barbares » ont su entasser pour construire leurs monuments?

Le nom de *Tiahuanaco* provient de deux mots en langue *quichoua;* il a été donné à ce lieu par un Inca, dit la légende, qui, charmé de la vitesse avec laquelle un exprès lui avait apporté un message, aurait dit à l'Indien : *Tiyay, Huanaco* (assieds-toi, *Huanaco*), du nom de cette espèce de lama rapide et léger qui bondit sur les rochers de la Cordillère.

Cet endroit était sans doute un lieu de séjour favori des souverains du pays, car on y trouve encore des vestiges de leurs palais : des jardins tracés tout autour d'une élévation de terrain, qui fut peut-être une for-

teresse, renferment des monolithes considérables, ayant jusqu'à huit mètres de long, et souvent ornés de sculptures. On admire là une porte parfaitement conservée, encore debout, quoique sa partie supérieure soit brisée; elle a été taillée dans une seule pierre d'au moins deux mètres de haut sur quatre de large : des bas-reliefs ornent une de ses faces : ils représentent, comme sujet principal, un être humain dont la tête est ornée de rayons allégoriques et dont chaque main tient un sceptre différent; à l'entour sont rangées symétriquement des figures, les unes ayant un visage d'homme, les autres une tête de condor, toutes tenant également un sceptre et faisant face au centre.

Les savants explorateurs qui ont passé devant ce monument ont cherché beaucoup d'explications pour ces sculptures : au premier abord il semble que la figure principale représente un être supérieur, peut-être le dieu-soleil, ou tout au moins un chef suprême ayant dans ses attributions non-seulement l'État, mais aussi la religion, et entouré d'autres chefs, ses tributaires ou ses vassaux, qui lui rendent hommage.

De *Tiahuanaco* je poursuivis ma route vers l'ouest. A l'extrémité du premier plateau que je traversai, il fallut franchir, sur un pont flottant fait en joncs, le *Desaguadero*, canal naturel déversant les eaux du *Titicaca* dans le *Popochoro* ou lac *Pansa*. De là, pendant quatre jours, ce ne furent que longues étapes à travers des bruyères sans fin; ma seule distraction

était de tirer sur des vigognes, dont les troupeaux nombreux paissent tranquillement sur ces hauteurs désertes. Combien elles étaient fatigantes, ces chevauchées que nous commencions parfois au milieu de la nuit! Pénétré par une bise glacée, je n'osais descendre de ma mule pour ranimer par le mouvement mes membres engourdis : la raréfaction de l'air est telle dans ces parages, qu'on ne peut faire cent pas sans être hors d'haleine. Nos montures, fatiguées elles-mêmes, glissaient parfois au passage d'un torrent gelé pendant la nuit, et quand enfin le soleil paraissait, ses rayons intenses ne tardaient pas à se faire sentir d'une façon incommode. Nous trottions cependant jusqu'au soir; les stations sont rares dans ces plaines désertes, d'où l'on ne sort que pour en retrouver d'autres sur un plateau plus élevé; où un vent aigre brûle le visage tout gercé par le froid de la nuit, où les yeux ne rencontrent qu'un paysage lugubre et mort, où la route est jalonnée par des cadavres de mules et d'ânes, tués par la fatigue et le *soroche*. Çà et là, des troupeaux de lamas et d'alpacas animent un instant ces solitudes; d'immenses lagunes de sel, qui semblent des lacs gelés, s'étendent à l'horizon couronné de montagnes aux cimes neigeuses.

Enfin, voilà le *Tambo* (abri) de *Tacora*, et là-bas, à quelques centaines de mètres, commence la descente! Elle s'opère sur une route en zigzag, semée de pierres roulantes et remplie d'une poussière atroce soulevée par le vent; mais on n'y fait guère attention, tant on est heureux de se sentir revivre en rentrant dans un

climat plus doux : le matin, j'avais grelotté sous mes *ponchos* accumulés, et le soir je m'installais déjà à la porte de notre cahute, pour respirer, pendant mon sommeil, l'air tiède et pur de la nuit sous les tropiques.

Tacna, bâtie au pied de la montagne, est entourée de jardins verdoyants auxquels un ruisseau né dans la Cordillère donne une fécondité bienfaisante. En parcourant ces rues animées où s'alignent de grandes maisons de commerce, des bazars et des boutiques de toutes sortes, on reconnaît un centre important d'affaires : c'est qu'en effet cette ville, quoique appartenant déjà au Pérou, se trouve être le principal entrepôt des produits destinés à la Bolivie ; aujourd'hui encore on préfère suivre, pour les transports commerciaux, la route que je viens de parcourir, au lieu de faire le trajet, long et dispendieux, du chemin de fer reliant *Aréquipa* et *Punho.*

L'Europe a, dans la Bolivie, un vaste champ ouvert à ses produits manufacturés quelconques, car ce pays n'ayant aucune industrie, tout y doit venir de l'étranger. L'échange de ces articles pourrait se faire contre l'argent, le cuivre, le quinquina, les laines et les peaux ; je devrais mentionner tout particulièrement les mines, qui seront peut-être classées un jour parmi les plus abondantes du monde ; mais elles sont imparfaitement connues aujourd'hui et relativement peu exploitées. En ce moment, le commerce allemand semble avoir compris l'importance d'un tel marché, où tout est à fournir et où tant de produits de haute valeur sont à exporter : de nombreux comptoirs se

répandent rapidement dans les grands centres, et tendent à absorber, dans un bref délai, tout le commerce de la Bolivie.

Je n'ai quitté *la Paz,* livrée aux mains d'un gouvernement révolutionnaire, que pour tomber dans le Pérou en révolution ! A *Tacna,* les habitants se demandent avec inquiétude si la ville ne va pas être mise au pillage par Pierola, chef insurgé qui, parti d'*Aréquipa* avec une poignée d'hommes, vient de s'emparer de *Moquegua,* située à une vingtaine de lieues d'ici. L'armée régulière le poursuit, et l'on craint que le rebelle ne vienne faire, dans les coffres-forts des principaux négociants, une réquisition d'argent pour soutenir ses intérêts et être à même de tenir quelque temps la campagne.

Mais je n'attendrai pas ces événements ; on se blase à la fin sur les *pronunciamentos,* et je m'apprête à partir pour *Arica,* d'où un paquebot de la côte m'emmènera au *Callao*.

CHAPITRE XV

Lima, la ville et ses monuments. — Les Liméniennes. — Sainte Ro- et la Perrichole. — Les *huacas*. — Les Chinois. — Combats de cos et combats de taureaux. — Politique intérieure.

Lima, le 15 novembre 1876.

Il faut un quart d'heure en chemin de fer pour s rendre du port de Callao à Lima. Ma première impres sion en entrant dans la capitale du Pérou a été, j dois l'avouer, un complet désenchantement : l'origi nalité qu'on s'attend à trouver dans cette ville, oi devraient se refléter les traditions architecturales de l vieille Espagne, fait complétement défaut, et le voya geur déçu parcourt des artères bien alignées, bordée de maisons d'une apparence toute moderne. Seules çà et là, quelques vieilles bâtisses font contraste ave l'ensemble des constructions et rappellent les splen deurs d'un autre âge. Des églises, un petit nombr de palais et de couvents, ont pu résister aux terrible tremblements de terre qui, à différents intervalles ont détruit l'œuvre des hommes, menaçant encor tous les jours la ville dans son existence.

Lima, bien que située seulement à 12 degrés de l ligne, n'a point cependant un climat très-chaud ; i tient le milieu entre les tropiques et nos zones tem pérées ; un état habituel de léger brouillard suffit bie

Liménienne sortant de l'église.

les fois pour cacher le soleil pendant des journées ntières, et procurer pendant la nuit une bienfaisante osée.

Si l'aspect de Lima répond imparfaitement à l'idée ue des descriptions enthousiastes ont pu en donner, n revanche la réputation de beauté et de grâce des iméniennes n'est nullement usurpée. Quiconque a essenti l'impression étrange du voyageur à la vue des emmes voilées dans une ville musulmane, peut se aire une idée du sentiment d'intérêt et de piquante uriosité qui s'empare du nouvel arrivé devant ces charpes noires laissant briller, entre leurs plis dis-rets, des prunelles rendues plus agaçantes encore ar l'ombre qui les protége. Le *manto* a servi, sans loute, à préserver d'abord des regards profanes les raits dont la contemplation était réservée au maître; nais depuis, ce gracieux vêtement inventé pour con-erver à la femme, en dehors du foyer domestique, un achet de mystère et de modestie, est devenu le oquet auxiliaire de l'intrigue dans une ville réputée our ses exploits galants.

Les femmes les plus élégantes sortent presque outes ainsi enveloppées, aux heures matinales, soit pour se rendre à l'église, soit pour courir les boutiques. Quelques-unes se servent même de la mantille pour aller au théâtre, et, se dissimulant ainsi complétement aux regards indiscrets, vont s'asseoir bravement à l'orchestre, perdues dans la foule et assurées du plus strict incognito. Cependant, le *manto* n'est pas toujours impitoyablement fermé, et celles qui le por-

tent, surtout lorsqu'elles sont jolies, trouvent très-bien moyen de s'arranger de façon à laisser admirer tout entier leur visage. Vers le soir, à l'heure de la promenade, il est de bon goût pour les dames du monde de laisser la mantille et de se montrer alors, revêtues de toilettes européennes, dans tout l'éclat de leur grâce et de leurs charmes.

Le contraste qui se retrouve à chaque pas, chez les femmes de Lima, dans leurs habitudes, leurs mœurs, leur caractère, rappelle à l'esprit deux types, bien différents, il est vrai, mais où se personnifie leur nature à la fois pieuse et légère, fervente et passionnée. Ces deux types, dont la tradition a partout gardé le souvenir, dont mille images retracent les traits, sont, une sainte Rose de Lima, et une jolie pécheresse : la Perrichole. La première, vénérée comme la patronne de toutes les Amériques, est le symbole de la pureté, de la charité et de toutes les vertus. On voit encore la maison où elle est née, où elle a vécu, et la piété des fidèles a transformé cette demeure en une série d'oratoires ornés de toutes ses reliques, magnifiquement enchâssées, et religieusement conservées depuis trois cents ans.

Quant au souvenir de la Perrichole, dont Offenbach a immortalisé la légende, il est tout aussi populaire à Lima. C'était, paraît-il, une Indienne *chola*, nom traditionnel des métis; ses grâces avaient complétement séduit et subjugué, il y a un siècle, le vieux vice-roi don Antonio Amat. Élevée, quoique courtisane, au premier rang des honneurs, Mariquita Villegas se

livra à toutes sortes d'excentricités dont le temps n'a pas effacé le souvenir, et dont une surtout mérite d'être citée comme faisant assez bien ressortir cette nature moitié fantasque et moitié dévote. Elle avait eu le caprice de demander à don Antonio une magnifique voiture de gala; celui-ci s'empressa de faire venir d'Espagne, à grands frais, un carrosse tout doré qui fit événement dans Lima. Un jour, elle s'y pavanait, au grand scandale de la population, quand le hasard voulut que le saint Sacrement vînt à passer : aussitôt, descendant de voiture, elle se prosterna dans la poussière, et le lendemain la favorite offrait à l'église le don du vice-roi, en demandant qu'il fût affecté au service du culte.

L'origine de ce surnom de Perrichole est matière à controverse : il se décompose en deux mots espagnols : *perra* et *chola* (chienne et métis). Selon les uns, ce fut une appellation imaginée par la population irritée de sa conduite légère; selon les autres, ce serait une expression de tendresse échappée à son seigneur et maître : elle équivaudrait à peu près à ces mots : Mon « toutou » de Chola!

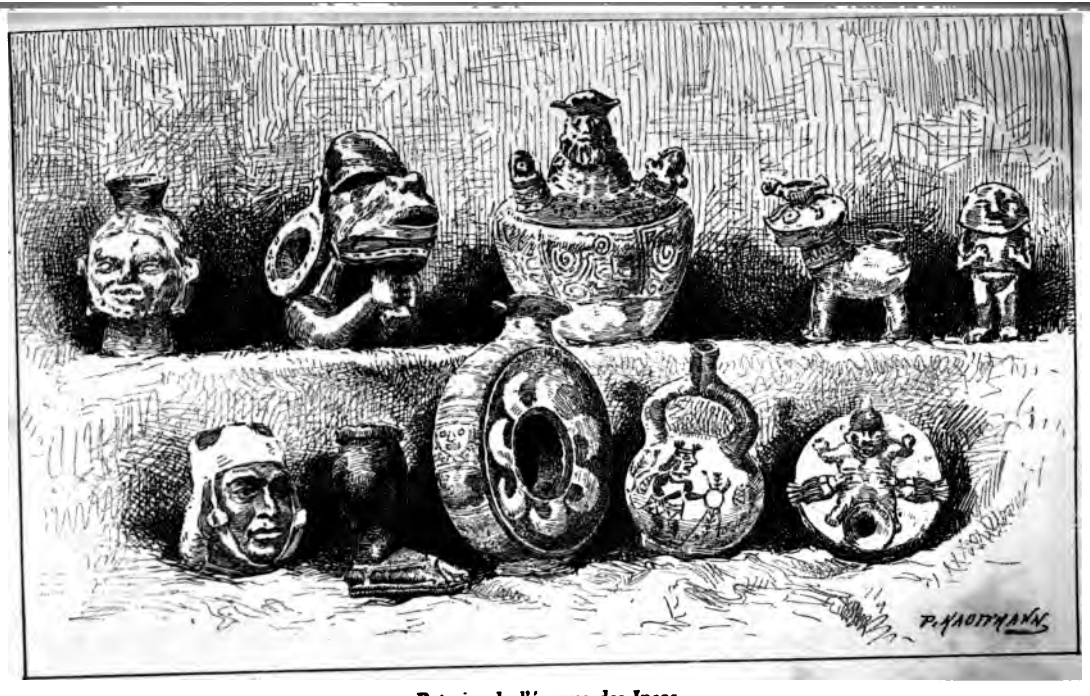
Les Espagnols ont apporté dans ces pays pendant le dix-septième siècle une certaine quantité de tableaux qu'un riche collectionneur de Lima, M. Ortis Sevallos, s'est efforcé de réunir pour composer une belle et remarquable galerie dont il a bien voulu me faire les honneurs. Il est intéressant de retrouver là des toiles de Velasquez et de Murillo, considérées comme parfaitement authentiques; cela permet de

supposer que ces deux grands peintres, ayant reçu bon nombre de commandes pour le Pérou, se sont attachés à reproduire plusieurs de leurs meilleures œuvres.

Une autre collection très-curieuse à étudier est celle des antiquités indiennes recueillies surtout dans les nombreux cimetières du temps des Incas, et retrouvées dans des fouilles sur plusieurs points de la côte. Comme l'usage existait chez ces peuples d'enterrer les morts avec quelques attributs de leur profession, de leurs goûts ou de leur position sociale, on a pu ainsi soulever un coin du voile qui recouvre encore l'histoire de cet empire américain.

Le docteur Macedo possède, dans ce genre, la collection la plus complète; chez lui se trouvent réunis des milliers de vases, la plupart en terre cuite, représentant toutes sortes de sujets : figures d'hommes, d'animaux, de poissons, faites avec un art véritable. La plupart des *huacas* (nom donné à ces reliques d'un autre âge) sont, malgré leurs formes des plus bizarres, des récipients destinés à contenir des liquides; un ingénieux système de sifflets y est adapté, et permet à l'air de s'échapper quand l'eau monte ou descend, en produisant des sons tantôt aigus, tantôt sourds et plaintifs.

Dans les différents spécimens de cet art, appartenant à une civilisation aujourd'hui absolument détruite, on est frappé de l'analogie qui existe avec les goûts, les idées et même les traditions de l'ancien monde. De petits instruments de toilette, des bracelets ou des



Poteries de l'époque des Incas.

ornements divers en or et en argent, des dessins surtout offrent une singulière ressemblance avec certains modèles égyptiens. Une autre similitude avec l'antiquité en décadence est le choix de sujets inconvenants ou grossiers; et le Musée *Borbonico*, de Naples, pourrait faire sous ce rapport des échanges avantageux avec les Musées de Lima. Un objet en terre cuite, que j'ai eu entre les mains, rappelait la fable de Prométhée dont le foie est rongé par les vautours; un autre représentait, à n'en pas douter, Cérès ou une divinité analogue, et il y en a des quantités du même genre. Les ruines des anciens villages dont Lima est entourée sont enceintes de murailles, ordinairement en terre et situées sur des élévations de terrain; on découvre là des groupes d'habitations parfaitement indiqués; mais la verdure qui devait en rafraîchir le séjour a disparu, car elle n'est plus entretenue par les nombreuses conduites d'eau, aujourd'hui détériorées, dont on retrouve partout les vestiges.

Ces traces similaires de civilisation dénotent-elles que des communications ont été échangées avant le seizième siècle entre l'Europe et cette partie de l'Amérique? Cette question n'est pas définitivement éclaircie, et je me souviens, à ce propos, d'avoir entendu soutenir par un jeune savant, M. Charles Wiener, chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique dans l'Amérique du Sud, une opinion peut-être très-fondée. Il est de ceux qui nient ces relations; d'après lui, l'explication de pareils rapprochements se trouve dans le raisonnement que toute civilisation, tout

état de progrès, doit suivre une marche à peu près identique : de même que l'homme, dans l'enfance, fait d'instinct les mêmes mouvements et acquiert peu à peu, tout naturellement, un même ordre d'idées, d'aptitudes et de goûts.

Si dans quelques siècles une génération vient, à son tour, fouiller les cimetières modernes de ces régions, comme la génération présente le fait pour l'ancienne, les trouvailles à faire dans les tombes seront à coup sûr moins lucratives, mais aussi intéressantes au point de vue de la momification des cadavres. C'est, en effet, une particularité du climat de dessécher les corps au lieu de les corrompre; aussi les précautions hygiéniques à prendre ne sont-elles pas nécessaires comme dans nos pays. La plupart des champs de repos sont de véritables nécropoles, car généralement on y place les morts dans de larges murailles dessinant une série de jardins au milieu desquels s'épanouissent des arbres et des fleurs. En beaucoup d'endroits, j'ai même vu jeter les cadavres dans une vaste fosse commune : cette fosse reste ouverte, et le voisinage du «panthéon» (car tout cimetière porte ce nom pompeux) n'est point réputé insalubre ou mauvais.

J'ai été frappé, en visitant le Panthéon de Lima le 2 novembre, jour des Morts, de la façon presque joyeuse dont les Péruviens honorent les trépassés. Toute la population s'était transportée pour la circonstance au cimetière de la ville, à pied, à cheval, en voiture ou en chemin de fer; les visages respiraient la joie que procure une partie de campagne

par une belle matinée de printemps. On causait gaiement au milieu des tombes, et de temps à autre s'échappaient, du fond des caveaux ouverts pour la circonstance, de petits cris joyeux poussés par des visiteurs s'y rencontrant inopinément.

Parmi les groupes circulant en tous sens, quelques costumes asiatiques attirèrent tout particulièrement mon attention : c'étaient des Chinois venant honorer les cendres de leurs compatriotes morts chrétiens. A côté du nom de baptême du défunt en lettres latines, se trouvait tracée une inscription en caractères chinois; leurs amis s'arrêtaient devant ces tombes, et, après quelques instants de recueillement, faisaient flamber, devant la pierre tumulaire, des paquets de papiers de toutes couleurs qu'ils lançaient ensuite en l'air : cette coutume, païenne sans doute, pratiquée pour soulager les mânes de ces frères chrétiens, au milieu d'une foule joyeuse venue pour pleurer des morts..... quels singuliers contrastes !

Les Chinois constituent une des physionomies particulières de Lima; ils y forment une population tout à fait distincte. Leur nombre est considérable, puisque pendant l'espace de dix années, de 1863 à 1873, il y a eu au Pérou une importation de quatre-vingt à cent mille Fils du Ciel. Ces chiffres ne se sont pas tout à fait maintenus dans ces derniers temps; du reste, le gouvernement chinois, ému de la manière dont ses nationaux sont traités, vient de défendre complétement cette traite de coolies pour l'Amérique du Sud. Il veut empêcher ainsi le véritable servage dans lequel

tombaient ces hommes qui consentaient à aliéner par contrat leur liberté pour huit années. Au bout de ce laps de temps, les embaucheurs trouvaient toujours moyen de renouveler l'engagement, en retenant les intéressés par l'obligation de payer des dettes qu'on leur avait, à dessein, laissé contracter.

Il en est résulté pour le Chinois, au Pérou, un véritable esclavage; il devient l'objet de transactions, de ventes, d'achats, tout comme un animal ou une chose. Son utilité est telle qu'il est difficile de comprendre comment on pourra s'en passer : presque toutes les exploitations agricoles se servent uniquement de ces travailleurs, et à Lima on les retrouve partout comme domestiques, cuisiniers, portefaix, etc., faisant, en un mot, tous les métiers. Plusieurs d'entre eux, plus intelligents ou plus heureux, ont établi des maisons de commerce, et aidés de cet instinct pour le négoce qui distingue leur race, ils font aujourd'hui des affaires considérables : la Chine leur envoie ses produits indigènes, ses tissus, son thé, ses épices et cette infinité d'objets de luxe dont l'usage se répand de plus en plus; elle reçoit en échange de l'argent, que le commerçant chinois au Pérou s'efforce d'attirer à lui par tous les moyens, pour l'envoyer en barres et en lingots dans la mère patrie.

A voir ces rues remplies de boutiques où s'entassent les produits de l'extrême Orient, ces marchands en costume national, gravement assis devant leur comptoir, ou devisant dans une langue incompréhensible, on se croirait volontiers transporté dans quelque quar-

tier d'une ville du Céleste Empire. Rien ne manque à l'illusion, pas même le théâtre, où je suis allé plusieurs fois chercher un spectacle nouveau pour moi et aussi intéressant par les acteurs que par le public.

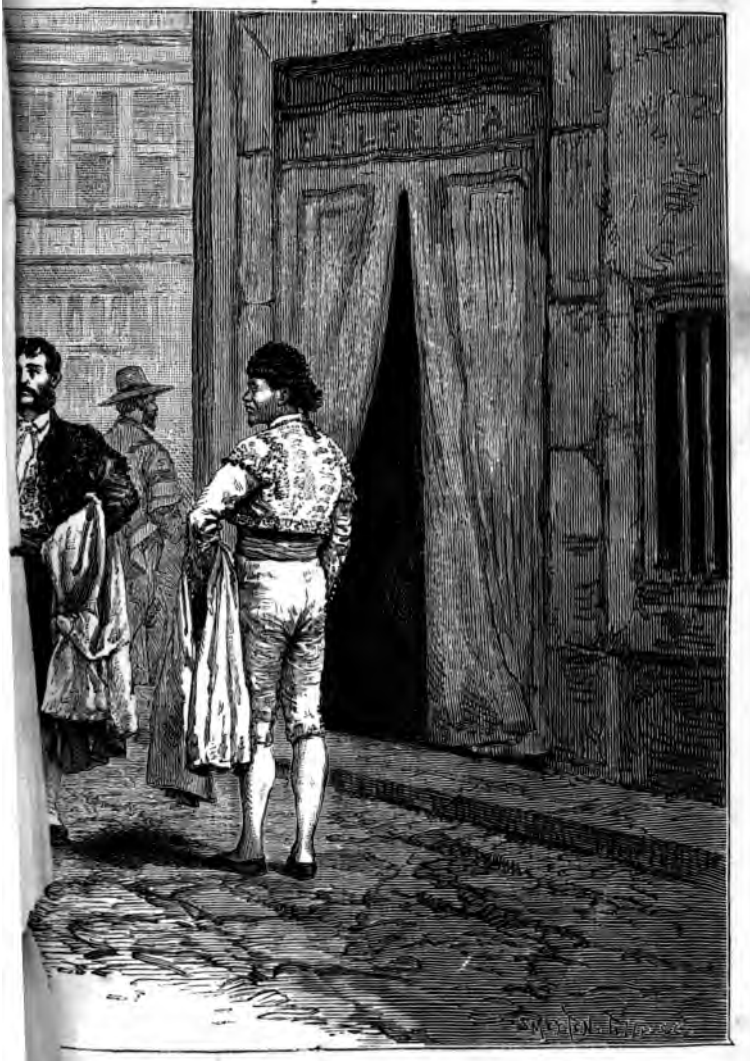
La scène représente invariablement le fond d'un joli service à thé dont les personnages se mettraient tout à coup à se mouvoir : guerriers à la mine terrible, femmes outrageusement enluminées, vieux bonshommes aux moustaches blanches d'une longueur invraisemblable ; tout ce monde, dans des costumes scintillants, aux nuances variées, soutachés de soie et brochés d'or, forme un ensemble éblouissant. Le thème est toujours une scène de tribunal dont les incidents burlesques font pâmer d'aise l'auditoire, ou encore le combat homérique d'un seul homme contre une douzaine d'ennemis ; cela se passe au milieu de jongleries, de pirouettes et de sauts périlleux effrayants de hardiesse. Le théâtre est naturellement plein de Chinois qui écoutent avec avidité ces interminables dialogues, débités sur un ton uniformément nasillard, depuis neuf heures du soir jusqu'à six ou sept heures du matin. On sort de ce milieu empesté, étourdi par l'opium et aussi par la musique, car d'un bout à l'autre de la représentation un orchestre armé de violons criards aux formes étranges, de gongs et de cymbales, ne cesse pas de pousser ces instruments au diapason le plus strident qui se puisse imaginer.

Dans le même établissement se trouve une maison de jeu où les clients se pressent en foule ; un peu plus loin, des chambres sont spécialement aménagées pour

les fumeurs. Ces salles, de première ou de deuxième classe, sont toujours remplies d'amateurs : on les voit, étendus sur des nattes, les uns fumant avec une nonchalante béatitude leur petite pipe saturée d'opium; les autres, déjà engourdis, exprimant une satisfaction béate et bestiale, bercés sans doute par les rêves les plus fantastiques. Il est assez étonnant que la police tolère cette consommation honteuse; néanmoins l'opium se vend ouvertement à Lima. Serait-ce parce qu'un très-grand personnage politique en est le principal importateur?

Il est un autre genre de spectacle non moins curieux à voir, car il est poussé aux dernières limites de la perfection dans ce genre; je veux parler des combats de coqs. Plusieurs fois par semaine des amateurs, appartenant à toutes les classes de la société, se réunissent dans un petit cirque entouré de gradins, et assistent avec passion à ces combats plus cruels que tous ceux en usage dans les autres pays d'Amérique. Les combattants sont armés, à l'éperon de la patte gauche, de véritables rasoirs à deux tranchants, longs de huit à dix centimètres : ils se transpercent mutuellement, se coupent les pattes, se crèvent les yeux, mais ne lâchent pas prise et finissent d'ordinaire pas expirer tous deux sur l'arène..... : c'est le premier mort qui a perdu. Pendant les péripéties de la lutte, les paris vont leur train, des *book-makers* excitent le public, offrent des proportions, augmentent les enjeux : c'est entraînant et passionnant; des parieurs mettent sur la tête d'un coq jusqu'à deux et trois mille francs.

« Avant le combat. » (Sou



de taureaux à Lima.)

M. Maldonado, propriétaire de cet établissement, ›ulut bien me montrer son écurie, ou plutôt son pouiller d'entraînement. Il élève des champions auxquels ut amateur peut venir offrir la lutte avec des comıttants du dehors; j'ai vu là trois cents coqs habint chacun une petite cellule très-propre où le manger le boire sont apportés à certaines heures réglées. ›s malheureuses bêtes, par raison d'hygiène, n'ont s toujours à leur disposition un perchoir qui leur rmette au moins de passer ces heures de solitude ns un doux sommeil. Aussi, pour se distraire, cette mée de gladiateurs crie-t-elle à tue-tête; et le maî-›, dont l'habitation est contiguë, doit se complaire ns cette musique guerrière, comme les empereurs mains en entendant le *Ave, Cæsar, morituri te lutant!*

Je ne dirai qu'un mot des combats de taureaux, assez ntés au Pérou, mais à tort, à ce qu'il me semble. Le rque *del Acho* peut contenir quinze mille spectateurs; ›nceinte est donc construite dans de très-vastes pro›rtions. Une chose seulement distingue ce spectacle › tous ceux du même genre : à Lima, les *capeadores*, ›s hommes qui d'ordinaire courent à pied en agaınt le taureau avec des manteaux de couleurs éclantes, sont à cheval. Il faut donc des montures d'une ›uplesse merveilleuse pour éviter les coups de cornes › l'animal furieux, et pirouetter avec la même légèté que peut le faire un homme à pied.

Par mesure de police, ou simplement à titre de straction, on mène à ce spectacle une partie de

l'armée, qui, assise sur des gradins réservés, le fusil entre les jambes, s'intéresse bruyamment aux péripéties de la lutte. Le président de la république est, me dit-on, grand amateur et grand protecteur des combats de taureaux; peut-être s'inspire-t-il de l'antique morale : *Panem et circenses*. Comme il se trouve chaque jour plus embarrassé pour fournir la première chose aux Péruviens, il veut au moins leur donner l'autre.

Le général Prado vient, depuis peu de temps, d'arriver à la présidence; et comme on fait beaucoup de politique en ce moment, j'ai pu voir, pendant mon court séjour, ce côté assez curieux de la situation intérieure. Pour s'en faire une juste idée, il est bon de relire deux discours fort instructifs prononcés successivement par les deux présidents de la république: le premier est du 28 juillet dernier; don Manuel Pardo, au moment de quitter le pouvoir, s'exprimait ainsi :

« Mon gouvernement a trouvé l'ordre politique fondé sur la force matérielle; l'ordre économique et social, sur l'épuisement du trésor; et l'ordre fiscal, sur l'escompte de l'avenir.

« Ces excès devaient produire leurs conséquences logiques : les abus de la force ont amené la ruine du pouvoir militaire; les excès d'un régime fondé sur l'escompte de l'avenir ont diminué les ressources de notre vie fiscale et économique, mettant en péril les intérêts que ces ressources avaient justement pour mission de sauvegarder.....; mon administration, ajoutait-il en

oncluant, a réparé, autant qu'il était possible, tous ces naux. »

Quelques jours plus tard, le général Prado, dans on message d'entrée à la présidence, disait :

« En 1868, la dette s'élevait à peine à 40 millions le soles (200 millions de francs), et, avec une sage administration, elle aurait pu être totalement éteinte en 1871.

« Bien loin d'atteindre ce résultat, la nation doit présent 200 millions de soles (1 milliard de francs), et les revenus du guano, qui auraient pu être appliqués au développement moral et matériel de la nation, sont affectés au service de la dette.

« Ce passif énorme, joint aux fortes dépenses du budget, excède de beaucoup le chiffre insuffisant des recettes.

« Il résulte de ce manque d'équilibre qu'il ne nous est pas donné de prévoir jusqu'où peut nous conduire un état aussi anormal... »

Ces deux exposés de la situation suffisent pour dépeindre l'état politique et financier du Pérou : il roule vers l'abîme; et chaque administration, voulant éviter la responsabilité de la chute, rejette la faute sur autrui, ou se soutient à force d'expédients.

Au milieu de ce désordre, toutes les ambitions personnelles se font jour, et le pays, qui aurait plus que jamais besoin de repos, de calme, est sans cesse troublé par des révolutions. Celles-ci sont suscitées le plus souvent par des ambitieux avides d'une présidence, fût-elle éphémère, lesquels ne se trouvent guère

embarrassés par le choix des moyens. Ils sont soutenus par des partisans plus ou moins nombreux, n'ayant d'autre but que d'obtenir, par un changement de gouvernement, un emploi avantageux ou une lucrative retraite.

Les faits dont j'ai été le témoin forment une page de cette longue liste de troubles intérieurs où la foule joue un rôle peut-être inconscient, mais toujours changeant et brutal; où les passions se choquent le plus souvent sans autre mobile que les intérêts individuels; où le bon droit triomphe bien quelquefois, mais pour rester toujours menacé par le manque d'équilibre politique et moral.

Les élections du 7 mai dernier avaient appelé à la présidence, en remplacement de don Manuel Pardo[1], le général don Mariano Ignacio Prado, et ce choix avait été validé, le 2 août, par le Congrès. La position du nouveau chef de l'État ne laissait pas que d'être difficile devant la popularité dont jouissait son prédécesseur : don Manuel Pardo avait eu, en effet, le talent de reculer pendant quatre ans, à force d'expédients, la banqueroute sans cesse menaçante qui semblait la conséquence fatale de l'administration de son prédécesseur le colonel Balta. Cette espèce de jonglerie financière lui avait valu de nombreux amis et partisans, autant dans les rangs du Congrès que dans ceux de la bourgeoisie et même du peuple.

Les hommes influents de ce parti, dès les débuts

[1] C'est le même don Manuel Pardo qui a été assassiné à Lima le 16 novembre 1878.

du général Prado, firent mine de vouloir exercer une sorte de contrôle sur son administration : chacun des actes du nouveau président fut vivement attaqué dans les Chambres et par la presse, sous prétexte qu'aucun ne répondait au programme politique tout d'abord annoncé. Des critiques, on passa aux menaces. Cette manière d'agir poussa à bout les amis du général Prado; ils voulurent prévenir leurs adversaires et donnèrent eux-mêmes le signal de la violence : le 20 août, il y eut une émeute à Lima; la populace, surexcitée à point, et devenue décidément ennemie de Pardo, s'ameuta sous les fenêtres du *Club de la Union*, puis se rua sur la maison de l'ancien président. Ce fut le général Prado lui-même qui, prévenu en toute hâte, dut accourir à cheval pour contenir la multitude et défendre la vie de son prédécesseur. La capitale fut très-agitée; il y eut même effusion de sang, et le peuple criait contre Pardo, qu'il acclamait encore peu de jours auparavant : *Muera el ladron de salitre!* (A mort le voleur de salpêtre!) Cette accusation avait trait à une prestidigitation économique sur laquelle je reviendrai.

L'agitation était à peine calmée, qu'un autre événement venait menacer de nouveau la tranquillité publique. Un personnage fort connu à Lima, Pierola, étant parvenu à réunir sous ses ordres une poignée d'hommes, s'empara par surprise de la petite place forte de *Moquegua*, et c'est de là qu'il menaçait Tacna, lorsque j'y passai, en revenant de Bolivie. Il déclarait ouvertement sa prétention d'arriver à la présidence.

Par un rapprochement bizarre, cette nouvelle fut connue à Lima le jour même où était présenté aux Chambres un projet d'amnistie en faveur des exilés du mouvement révolutionnaire de 1874, et Pierola se trouvait sur cette liste.

L'émotion fut grande dans la capitale; elle ne fut pas moindre au Congrès, qui vota immédiatement, par quatre-vingt-dix voix contre treize, la suspension des articles de la constitution relatifs aux garanties assurées à la liberté individuelle : c'était mettre entre les mains du général Prado les pouvoirs les plus étendus et lui donner la faculté de faire arrêter et juger sommairement quiconque serait suspecté de conspirer contre l'ordre public. Le droit de réunion fut suspendu; des arrestations eurent lieu, et, sur-le-champ, trois mille hommes, ayant à leur tête le colonel La Cotera, partirent en guerre contre Pierola.

Les événements favorisaient décidément le nouveau président : le chef du mouvement révolutionnaire, trop faible pour avoir des chances sérieuses de succès, comptait peu d'amis déclarés; devant le danger commun, les partis politiques avaient oublié leurs récentes querelles; enfin M. Pardo lui-même, en qualité d'ennemi personnel de Pierola, devenait le soutien du général Prado.

L'armée de l'ordre est venue à bout, sans trop de peine, de cette poignée de révolutionnaires, et la victoire de *Yacango*, remportée par le colonel La Cotera sur les forces piérolistes, a décidé le prétendant malheureux à fuir en Bolivie. Il compte là, paraît-il, de

nombreux amis, et parmi eux le président-dictateur général Daza. Les troupes viennent de rentrer à Lima, où elles ont été bien accueillies; leur chef, le héros du jour, est comblé d'honneurs, de louanges et de vers patriotiques. Chose étrange! ce même La Cotera, aujourd'hui vainqueur de Pierola, était, il y a deux ans, arrêté au moment où il se préparait à rejoindre ce révolutionnaire pour s'unir à lui dans une tentative analogue à celle qu'il vient de réprimer.

Dans un pays où la plupart des citoyens marquants ne cherchent dans la politique qu'un intérêt tout personnel, il n'est pas étonnant de voir ces luttes continuelles venir troubler l'ordre public. Au Pérou, le succès justifie tout, autant aux yeux de celui qui le recherche que de la foule qui applaudit,... jusqu'au jour pourtant où cette même foule, dirigée par un courant contraire, ou secouant la peur qui l'avait rendue souple, croit faire justice en tuant et en massacrant...

Qui ne se souvient de la fin tragique, encore toute récente, des frères Guttierez, usurpateurs de la présidence? Ils furent massacrés dans la rue, puis pendus à la cathédrale, et des lambeaux de leur chair furent ensuite mangés par la populace, qui, sur la place publique, avait allumé des bûchers et rôtissait ses présidents!

De pareils exemples devraient faire réfléchir les ambitieux, mais il n'en est rien. Ils sont même peut-être plus nombreux aujourd'hui que jamais, et les fascinations du pouvoir viennent encore chaque nuit caresser les rêves de plus d'un obscur prétendant!...

CHAPITRE XVI

Chorillos. — Le chemin de fer de la Oroya. — L'agriculture, le salpêtre, le guano. — Systèmes économiques et financiers de la république du Pérou.

Lima, le 21 novembre 1876.

Plusieurs lignes de chemins de fer permettent de rayonner facilement autour de Lima, soit pour gagner la côte, soit pour atteindre les hauts plateaux de la Cordillère, soit pour aboutir aux *haciendas* de la plaine.

Le séjour favori, pendant l'été, du monde élégant de la capitale, se nomme *Chorillos;* c'est un grand village formé de maisons et de villas charmantes où, fuyant les chaleurs, on vient chercher la fraîcheur que procure le voisinage de la mer. Le pays environnant est bien un peu monotone; mais les habitués de cette plage, ayant des mœurs éminemment sociables, se contentent parfaitement des ressources apportées par chacun. *Chorillos* commençait seulement à recevoir ses hôtes ordinaires lorsque je le visitai; mais ayant eu plusieurs fois l'occasion de me trouver dans quelques réunions à Lima, j'ai pu me rendre compte du charme véritable qu'exerce, sur l'étranger comme sur l'indigène, cette société aimable et accueillante, pleine d'entrain et de gaieté.

Il est une autre excursion que le touriste ne doit pas manquer de faire, c'est d'aller visiter le chemin de fer de la *Oroya*. Le tracé de la ligne, dont les travaux d'art sont à peu près tous achevés aujourd'hui sur un parcours de deux cents kilomètres, s'élève jusqu'à la hauteur de quatre mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette entreprise grandiose est due à un Américain du Nord, M. Meiggs, qui a conçu le projet de relier la côte avec le versant de l'Atlantique, dont les contrées presque vierges encore seraient ouvertes ainsi au commerce et à la civilisation. Peut-être un jour arrivera-t-on par là à mettre en communication entre eux le port de *Callao* et ceux du haut Amazone, déjà atteints par les bateaux à vapeur d'une Compagnie brésilienne; mais, pour réaliser ce plan, il faudrait trouver une voie navigable se rapprochant davantage de la Cordillère, par un des affluents du grand fleuve. Malheureusement, les cours d'eau explorés jusqu'à maintenant présentent en plusieurs endroits des cataractes ou des rapides impraticables, même pour les petits navires.

Don Emilio Sanz, un ancien ami de collége que j'ai la bonne fortune de retrouver dans son pays natal, veut bien me proposer d'aller visiter cette curieuse voie ferrée. Nous partons donc un matin de Lima, et le train nous amène bientôt jusqu'aux premiers contre-forts des Andes. Là, le convoi commence à gravir la montagne sur des pentes de plus en plus rapides; nous traversons un premier pont jeté hardiment au-dessus d'une large vallée, où résonne étran-

gement tout cet enchevêtrement de barres qui vacillent et sonnent la ferraille. Le tablier de ce pont, établi sur trois piles seulement, n'a pas moins de cent soixante-quinze mètres de longueur; j'aperçois au fond, à quatre-vingt-dix mètres en dessous de nous, un torrent qui a fait donner à cet endroit le nom de *puente de las Verrugas* (le pont des verrues), à cause de la particularité qu'ont ses eaux de couvrir de tumeurs ceux qui en boivent ou qui s'y baignent. Ce ruisseau va se jeter, un peu au-dessus de Lima, dans le *Rio Rimac*, qui seul alimente la ville!... Heureusement, me dit-on, le mélange des eaux détruit pour les habitants cette influence déplorable.

La route, dont la pente inclinée atteint au maximum quatre pour cent, devient de plus en plus accidentée : nous parcourons tantôt un tracé en lacets, tantôt de longs tunnels creusés dans la montagne, aboutissant à des ponts suspendus d'un effet saisissant dans ces gorges sauvages. Parfois, la largeur seule de la voie dessine en corniche, sur le flanc du rocher, un passage à ciel ouvert surplombant des précipices d'une profondeur vertigineuse. Pendant le trajet, un entrepreneur de ces travaux m'assure que, s'il avait à sa disposition un autre moyen de locomotion, il le préférerait, quel qu'il fût, à ce chemin de fer pour ainsi dire aérien : c'est peu rassurant!

Le train s'arrête à *San-Mateo*, situé à trois mille mètres de hauteur : c'est la dernière station ouverte aujourd'hui à la circulation. Il y a quelque temps, les

locomotives remontaient jusqu'à *Anchi*; mais la route, faute d'entretien suffisant, se détériore, et la ligne d'exploitation, au lieu d'avancer, diminue de mois en mois. Les fonds manquent aujourd'hui pour la continuation de cet ouvrage qui a déjà coûté près de deux cents millions de francs, et le gouvernement péruvien hésite maintenant à consacrer une somme d'une quinzaine de millions qui serait suffisante pour assurer son achèvement. Cette œuvre remarquable restera donc peut-être ébauchée ou tombera en ruine avant même d'avoir atteint son but!

Après une nuit passée à *San-Mateo*, nous poursuivons à dos de mule notre voyage d'exploration, pour visiter le reste du tracé dont les travaux d'art deviennent de plus en plus hardis à mesure que nous nous élevons. Nous suivons les anciens sentiers de la montagne : souvent notre guide est obligé d'étayer certaines parties du chemin, pour permettre à nos montures de poser le pied sur une pierre où elles puissent trouver un point d'appui... Ces moments où l'on se voit ainsi suspendu au dessus de l'abîme, à la merci du moindre faux pas de sa mule, sont particulièrement désagréables; mais il n'y a pas de choix; car si l'on met pied à terre pour franchir les passages périlleux, on ne tarde pas à se convaincre qu'il vaut encore mieux se fier à ces quatre pieds prudents et fermes qu'à son inexpérience personnelle.

Nous atteignons dans la soirée la région des neiges : à cette hauteur (4,768 mètres), la voie traverse un tunnel creusé dans le mont *Meiggs*, et commence alors

à descendre en pente douce le versant opposé, jusqu'au village de la *Oroya*. Ce point extrême de la ligne n'a actuellement aucune importance, mais il pourrait en acquérir beaucoup, s'il devenait le centre du transit, d'une part pour les produits miniers d'argent et de houille qui sont extraits des gisements situés sur les hauts plateaux avoisinants, d'autre part pour les céréales fournies par les riches vallées de l'est, dans le bassin de l'Amazone.

Laissant sur notre droite le mont *Meiggs*, nous continuons encore notre ascension à plusieurs centaines de mètres, et arrivons enfin à l'*hacienda* de *Morococha*, où nous nous proposions de visiter des mines d'argent. Je ne dirai rien de cette excursion, ni du paysage sibérien qui se déroulait devant nous, ni des promenades qu'il fallut faire dans les galeries souterraines : tout cela m'eût sans doute beaucoup intéressé si, dès mon arrivée, je ne m'étais senti pris de ce terrible *soroche* dont j'avais déjà eu l'occasion de ressentir les désagréables effets. Je passai là-haut vingt-quatre heures interminables : il me semblait à chaque instant que l'air respirable allait décidément me manquer; en même temps un violent tremblement nerveux, causé par les mouvements désordonnés du cœur et des artères, me secouait comme si j'avais été en proie à une fièvre ardente.

Décidément je choisirai de préférence, pour y planter ma tente, un lieu de séjour autre que cet endroit à cinq mille mètres d'altitude, où la température varie, de minuit à midi, entre 5 degrés de froid et

25 ou 30 de chaleur, et où la pression barométrique est de 16, alors qu'elle est de 30 au *Callao!*

En revenant à Lima, nous sommes allés visiter à Santa Clara, non loin de la ville, une *hacienda* de cannes à sucre appartenant à un riche propriétaire, M. Llona. J'ai déjà eu l'occasion de parler de ce genre d'exploitation, je n'y reviendrai donc pas; je dirai seulement que je fus frappé de la magnificence de cet établissement, monté avec les plus grandes recherches de luxe, de perfection dans les machines, et pouvant produire par jour vingt-quatre mille kilogrammes de sucre. Tout autour de l'usine s'étendent d'immenses champs de cannes, sillonnés par un petit chemin de fer qui amène, jusqu'au cylindre destiné à les écraser, les plantes coupées à ras du sol par des travailleurs chinois.

L'industrie saccharine a fait, depuis quelques années, de grands progrès au Pérou; on a passé brusquement de la petite culture et d'un système très-primitif à la grande exploitation agricole et industrielle. Le luxe dans la perfection et le fini des machines est même devenu une véritable exagération, car chaque grand propriétaire a mis son amour-propre à posséder un établissement plus beau et plus coûteux que celui du voisin. Il en est résulté un fait désastreux : la plupart des spéculateurs ont englouti là des capitaux dont l'intérêt se trouve plus que compromis par le manque d'alimentation à toute cette activité mécanique; les usines, faute de plantations suffisantes, chôment une partie de l'année, et leurs entrepreneurs se ruinent en s'endettant.

Et pourtant, les nombreux essais de culture faits dans ces dernières années ont démontré qu'une grande partie de la côte peut produire la canne, et que, de plus, cette culture convient parfaitement à la nature du sol et du climat. La bonne qualité du sucre fabriqué place déjà la république à la tête de tous les pays producteurs de l'Amérique du Sud, et l'on estime généralement que cette contrée, d'où l'on exporte annuellement aujourd'hui cent millions de kilogrammes, pourrait, en très-peu de temps, en fournir plus d'un milliard.

Mais ici se pose un grand problème pour l'avenir agricole du Pérou : les seuls travailleurs employés maintenant dans les *haciendas* sont les coolies chinois; et, quand ils viendront à manquer, ce qui arrivera dans un avenir prochain, comment les remplacera-t-on? Il ne faut pas compter sur les indigènes, trop peu nombreux sur la côte pour répondre aux besoins de ces exploitations; il n'y a guère lieu non plus de fonder des espérances sur le colon européen : sollicité de toutes parts, il préfère les contrées vers lesquelles sont déjà établis des courants d'émigration, et où le travail peut être moins pénible et plus lucratif. Le gouvernement péruvien, il est vrai, se flatte en ce moment d'attirer de la Chine une immigration libre; à cet effet, il vient même de subventionner un service direct de bateaux à vapeur entre les deux pays; mais s'il ne réussit pas dans cette entreprise, et si ses espérances sont vaines, quels bras resteront à l'agriculture?

L'exploitation de sucre pourrait bien avoir le sort de

celle du salpêtre et du guano; ces deux produits, naguère encore les grandes ressources du budget péruvien, mal administrés, et pour ainsi dire livrés au pillage, tendent de plus en plus à devenir des valeurs négatives entre les mains d'un gouvernement aussi léger que besoigneux.

Qu'est devenue, en effet, l'industrie du salpêtre? En 1873, le nitrate de soude, qui jusqu'alors était franc et libre de droits, fut grevé d'une taxe de sortie, sous prétexte qu'il faisait une concurrence dangereuse au guano imposé. A cette époque, les producteurs et exportateurs, prévoyant que cette taxe serait infailliblement encore élevée, s'empressèrent d'augmenter la production du nitrate, afin d'établir en Europe, à l'abri de ces soubresauts, un fort stock de marchandises. En 1875, leurs prévisions se réalisèrent : l'impôt fut doublé; mais cette mesure n'arrêtant pas l'exportation qui donnait des résultats exceptionnels, le gouvernement de M. Pardo, ne voyant pas qu'il sacrifiait les intérêts économiques du pays à l'avantage momentané du fisc, éleva encore les droits de sortie. Le salpêtre continuait cependant à donner à la douane des revenus considérables; alors l'État renouvela quelque peu l'histoire de la poule aux œufs d'or : il crut avoir tout intérêt à monopoliser une aussi importante source de revenus, et, serrant encore la vis de l'impôt, finit par paralyser complétement l'industrie particulière : il avait égorgé la poule! La plupart des propriétaires, ne pouvant plus vendre en Europe leurs produits à un taux rémunérateur, se

virent contraints de céder à l'État leurs entreprises industrielles. Celui-ci n'a pas su en tirer parti, et l'exploitation du nitrate de soude, aujourd'hui considérablement entravée, menace de ne pouvoir se relever de la crise qu'elle traverse.

L'histoire des concessions de guano est tout aussi fâcheuse. Personne n'ignore d'où provient cet excellent engrais, si recherché aujourd'hui pour l'agriculture dans le monde entier : les bandes innombrables d'oiseaux qui, depuis des siècles, peuplent les côtes du Pérou et de la Bolivie, se sont chargées d'accumuler sur les rochers du bord de la mer et des îles avoisinantes le précieux engrais auquel la sécheresse exceptionnelle du climat conserve des qualités ammoniacales qui en font le principal mérite. Les îles *Chinchas*, situées sous le 14e degré de latitude, ont jusqu'à ce jour fourni en grande abondance le guano entassé par couches variant de dix à quarante mètres de hauteur, sur des espaces considérables; certains points de la côte n'en sont pas moins abondamment fournis. Les navires qui arrivent pour prendre leur chargement s'approchent du rivage, et par une sorte d'immense tube en toile mettent en communication la cale du bateau et les travailleurs; ceux-ci y jettent le guano, qui, par ce conduit, s'entasse dans le bâtiment. L'opération est donc des plus simples, les ouvriers doivent être peu nombreux, la valeur de la marchandise est considérable.

Depuis 1840 surtout, l'exportation du guano a pris sa plus grande extension; le gouvernement s'en est

tantôt réservé le monopole exclusif, tantôt, à court d'argent, il a cédé ses droits à des particuliers, en échange d'avances de fonds. C'était là une pente glissante pour un État dont les finances, toujours obérées, l'obligeaient sans cesse de recourir à des expédients : il en est résulté que cette source de richesse s'est trouvée hypothéquée plusieurs fois en garantie d'emprunts qui, en se succédant, n'ont pas toujours scrupuleusement respecté les gages antérieurement donnés.

La situation actuelle est la conséquence inévitable de pareils agissements : un premier contrat, datant déjà de plus de dix ans, faisait consignataire du guano péruvien la maison Dreyfus, dont le siége est à Paris; or le gouvernement, manquant souvent des fonds dont il avait toujours un pressant besoin, dut plusieurs fois recourir aux consignataires pour obtenir des avances : celles-ci lui furent faites d'assez bonne grâce dans le début, mais prudemment refusées dans la suite. Il fallut alors trouver d'autres ressources, et les emprunts de 1870 et 1872 n'eurent pas d'autre but : le premier hypothéquait l'exploitation du guano, après la cessation du contrat Dreyfus; le second hypothéquait des gisements nouvellement découverts et qui furent à tort déclarés très-riches. Mais sans tenir compte de ses engagements, le gouvernement, à la cessation du contrat Dreyfus, s'est immédiatement empressé d'en signer un nouveau, avec la maison Raphaël, de Londres. Cette combinaison, acceptée par les porteurs de bons péruviens en Angleterre, ne l'a pas été par les

mêmes en Belgique et en France. De là vient que, aujourd'hui, la maison Dreyfus, ayant avancé au Pérou des sommes supérieures à ses engagements, se prétend en droit de continuer l'exportation du guano jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans ses avances, sans que le gouvernement puisse l'en empêcher; la maison Raphaël, de son côté, étant nouveau consignataire, peut faire valoir ses droits, puisqu'un contrat en bonne forme les lui garantit; enfin les porteurs de bons, à leur tour, surtout ceux de l'emprunt de 1870, se considérant comme privilégiés, ont plus que raison de réclamer la priorité sur tous autres!

Au milieu de cet imbroglio, le gouvernement ne semble pas autrement embarrassé, et sans doute il compte sur le hasard ou sur la banqueroute pour trouver une solution à l'étrange situation dont il est l'auteur. Le hasard pourra le servir, en ce sens que le guano est peut-être encore loin de se trouver épuisé au Pérou; c'est même une opinion fort répandue qu'il reste à découvrir, sur la grande étendue des côtes, de nombreux gisements cachés aujourd'hui sous le sable. Il est difficile d'être fixé à cet égard, car les évaluations sur les dépôts connus sont elles-mêmes très-inexactes; à plus forte raison est-il impossible d'apprécier les quantités pouvant encore être exploitées. Un jour ou l'autre cependant cet engrais finira par disparaître; puisse-t-il au moins, pendant quelques années encore, assurer au Trésor péruvien des ressources dont il ne sait malheureusement pas plus user avec mesure qu'il n'est habile à ménager son crédit.

Quoi qu'il en soit, la situation financière et économique du Pérou paraît aujourd'hui gravement compromise : ce pays, possédant des produits naturels dont il trouvait partout un écoulement facile et lucratif, s'est endormi pendant trop longtemps dans l'insouciance complète de l'avenir. Chaque nouveau gouvernement amène à sa suite une foule de favoris du pouvoir : ceux-ci, devenus fonctionnaires, sont, au premier changement, retraités pour le reste de leurs jours ; leurs veuves mêmes et leurs enfants continuent à jouir d'une pension souvent fort élevée. Il en résulte que chaque citoyen croit l'État tenu de lui faire des rentes, et les finances, obérées de ce côté, entamées çà et là par des spéculations hasardées, se trouvent bien vite épuisées.

Le Pérou, lancé, sous la présidence du colonel Balta, dans une série d'entreprises aventureuses, a vu construire des chemins de fer, établir des docks, élever des monuments publics qui tous sont plutôt encore de lourdes charges que des sources de revenus. Après des journées sanglantes, don Manuel Pardo, élu président, a, sous prétexte de remaniements nécessaires, contribué à ruiner non-seulement le Trésor, mais aussi le crédit public. La meilleure preuve à l'appui est que la rente péruvienne, cotée à Londres, il y a quatre ans, à 74, est tombée aujourd'hui à 12! Le papier-monnaie, seule valeur en circulation, perd de jour en jour : j'ai vu tomber le « sol » à 25 pence quand, au pair, il serait à 48. Le commerce souffre naturellement de cet état de choses, l'importation

diminue, et il semble impossible que bientôt, à bout de ressources et d'expédients, le Pérou ne subisse pas une de ces crises terribles dont un pays se relève difficilement.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'on soit dans la prostration à Lima : la situation paraît seulement originale, et chacun, se réveillant économiste, développe dans les journaux un moyen nouveau de sauver la patrie. Quant à la révolution, elle est, je l'ai déjà dit, à l'ordre du jour, et le premier prétendant venu, réactionnaire ou radical, se croit en droit, si l'occasion s'en présente, de tout mettre à feu et à sang pour le plus grand bien de ses concitoyens.

Voilà le Pérou, tel qu'il m'est apparu... serons-nous donc forcés bientôt d'accoler à ce nom, jadis synonyme de richesse, le trop sinistre mot de banqueroute?

CHAPITRE XVII

Départ de Lima. — Guayaquil; le président Veintemilla. — Souvenirs de Garcia Moreno. — Traversée de l'isthme de Panama. — Caracas. — La Martinique. — Le retour.

A bord du *Lafayette*, 25 décembre 1876.

Je quittai Lima le 22 novembre, pour prendre cette fois définitivement le chemin du retour.

Si, à la suite de mon séjour au Pérou, je me suis laissé entraîner à exprimer sur les principes économiques et politiques de ce pays une opinion peu favorable, je dois mentionner aussi les excellentes relations que j'ai eu le plaisir d'y former et d'y entretenir. Je me souviendrai toujours avec gratitude de l'aimable accueil dont j'ai été l'objet de la part de quelques amis d'Europe, dans la charmante société de Lima, et en particulier dans la maison hospitalière de notre consul général, M. Oyague, occupant là si dignement le poste que la Belgique lui a confié.

A ce propos, je tiens à constater combien, dans toutes les contrées que je viens de parcourir, mon amour-propre national a été agréablement flatté, en voyant la manière dont la Belgique y est généralement connue et estimée. Pour tous ces pays nouveaux, qui cherchent encore au milieu de tâtonnements souvent douloureux l'équilibre nécessaire à

leur stabilité, et qui cependant se trouvent, par leur organisation politique, avoir avec nous plus d'un point de ressemblance, notre constitution, nos lois, nos institutions, sont un sujet constant d'études, de citations et, je puis le dire; de sincère et jalouse admiration.

Il serait à souhaiter de voir nos ressources industrielles et commerciales aussi connues que nos institutions; malheureusement, l'absence presque totale de comptoirs belges entrave singulièrement la vulgarisation de nos produits. L'exemple du commerce allemand, qui depuis quelques années a pris une extension considérable, devrait encourager nos négociants : il n'y a que le premier pas qui coûte; mais en Belgique, il coûte beaucoup lorsqu'il s'agit de s'expatrier!

En sortant du *Callao* pour se diriger vers le nord, les navires de la Compagnie du Pacifique font généralement escale à *Payta,* petit port péruvien; cet endroit est peut-être le plus désolé du désert qui s'étend, presque sans interruption, tout le long de la côte, sur un espace d'environ huit cents lieues. Il n'y a pas un brin de verdure à trouver nulle part, et, pour y suppléer, la municipalité de l'endroit a eu l'ingénieuse idée de faire peindre, sur les murs qui entourent la place de la ville, des arbres destinés à remplacer la végétation absente; — malheureusement ils ont tourné au bleu!

Quelle impression d'admiration doivent éprouver les enfants nés sur ce sol aride, quand ils passent pour

la première fois dans la région située à quelques milles au nord, où nous pénétrâmes le lendemain en nous engageant dans le *Rio Guayaquil!* Les bords de ce large fleuve sont couverts d'épais massifs de verdure formés par des forêts de palétuviers : les racines de ces arbres sortent de l'eau, et supportent leurs troncs gigantesques à l'abri du va-et-vient des marées. Nous longeâmes pendant quelques heures de navigation, tantôt une rive, tantôt l'autre, suivant la profondeur de l'eau; de temps en temps une éclaircie dans la forêt permettait d'entrevoir un paysage de plaines : on apercevait alors quelque *rancho* isolé, entouré d'un bouquet de palmiers et bâti sur pilotis pour garantir ses habitants de l'inondation; dans l'intérieur ouvert à tous les vents, une Équatorienne à la peau bronzée se balançait paresseusement dans le traditionnel hamac, meuble unique de ces demeures primitives.

Le navire s'arrêta devant *Guayaquil* et vint s'amarrer tout près du quai. L'animation était grande, c'était l'heure du marché : les habitants de la ville circulaient autour des pirogues alignées sur le sable; les indigènes, venus de l'intérieur, étalaient les denrées à vendre. Les maisons à plusieurs étages, toutes en bois, les rues bordées d'arcades qui garantissent le passant des ardeurs du soleil, offrent un coup d'œil assez gracieux; mais la chaleur est torride : on n'est qu'à trois degrés de la ligne; cependant, en pénétrant dans les habitations, on éprouve une grande sensation de bien-être due aux larges fenêtres et aux courants d'air

qui, en circulant partout, établissent une agréable fraîcheur.

Est-il besoin de le dire? Là encore, j'ai trouvé la révolution, et la ville en état de siége. Le général Veintemilla, s'étant emparé du pouvoir, régnait en maître à *Guayaquil* et s'apprêtait à marcher sur *Quito*, où se trouvait bloqué le gouvernement légal.

Un ami voulut bien me mener faire une visite au général; nous le trouvâmes installé dans le palais du gouvernement, où il se faisait consciencieusement garder : il nous fallut littéralement enjamber plusieurs soldats du corps de garde dormant, le fusil entre les jambes, étendus sur les marches de l'escalier d'honneur. Nous parvînmes cependant sans encombre jusqu'à la chambre à coucher de Son Excellence qui y présidait le conseil des ministres. Quelques-uns de ces hauts fonctionnaires étaient assis sur le lit, d'autres sur la table, ou même sur un paquet de linge, et les intérêts de la révolution se discutaient là gravement, dans ce cadre familier.

Le général nous reçut fort courtoisement et s'entretint quelques instants avec nous de ses projets : selon lui, le succès n'était pas douteux; mais, s'il ne marchait pas immédiatement sur *Quito*, c'était pour éviter une trop grande effusion de sang. Il paraît que le président légal, M. A. Borrero, tient à peu près le même langage; et comme les adversaires se trouvent avoir tous deux des moyens de subsistance, l'un dans les caisses du Trésor à *Quito*, l'autre dans le revenu de la douane à *Guayaquil*, on ne voit pas de raison

pour que cette situation prenne fin de sitôt. En attendant, les communications sont interrompues avec la capitale, et le commerce se plaint vivement de cette fâcheuse crise politique.

Les personnes avec lesquelles je me suis entretenu m'ont parlé, non sans amertume, de l'état actuel des choses, comparé aux jours de vraie prospérité dont jouissait naguère encore l'Équateur, sous la présidence de Garcia Moreno.

Ce chef d'État est une grande figure et une physionomie bien caractéristique dans l'histoire des républiques sud-américaines : c'était, dans toute la force du terme, un honnête homme. Doué d'une énergie pour le bien qu'aucun mobile d'intérêt personnel ou de crainte ne put jamais affaiblir, il marcha constamment vers un but unique : la prospérité morale et matérielle de son pays.

Président de 1860 à 1865, il fut rappelé au pouvoir en 1869, et mourut assassiné le 6 août 1875. Il avait, pendant sa présidence, introduit partout des réformes : par ses soins, le clergé, dont les mœurs étaient singulièrement relâchées, fut rappelé à l'ordre; l'armée fut organisée et équipée, toute l'administration intérieure constituée. Il dota le pays d'universités, d'une école militaire et d'une école polytechnique, d'observatoires, d'une académie des beaux-arts, etc. Pour donner une idée de la prospérité qu'il fit naître, il suffit de dire que les rentes de la république étaient, en 1868, de 700,000 piastres environ, et qu'à sa mort elles s'élevaient au chiffre de 3 millions de piastres.

C'est à lui que l'on doit la route carrossable faite à travers la Cordillère et qui doit relier Quito à *Guayaquil*. Un jour, un étranger le félicitait au sujet de l'achèvement prochain de cet ouvrage, dont chacun se plaisait à reconnaître l'indiscutable utilité : « Je voudrais, répondit-il, qu'on plaçât sur la première pierre de cette route, non pas ma statue, comme vous le dites, mais une inscription rappelant qu'elle a été construite malgré la volonté de tous les Équatoriens. » En cela comme en toutes choses, il avait eu d'abord à lutter contre l'inertie des hommes dont il disposait dans son gouvernement.

Garcia Moreno a été, il faut le reconnaître, un dictateur; mais ce fut uniquement pour appliquer, de sa main ferme et loyale, à un peuple jeune, peu capable de se gouverner, cette devise qu'il avait faite sienne : « Liberté pour tout, excepté pour le mal! » Inflexible pour les conspirateurs qui tentèrent de renverser l'ordre établi, il les fit impitoyablement fusiller; sa mère elle-même vint un jour publiquement lui demander la grâce d'un avocat bien connu à *Guayaquil;* il refusa : ce n'était pas lui, c'étaient la tranquillité et le progrès de la république qu'on avait menacés. En revanche, il sut pardonner à ceux qui conspirèrent contre lui personnellement, et plus d'une fois il les désarma par l'audace avec laquelle il les bravait.

Garcia Moreno a été peu mêlé à la politique étrangère; une fois cependant, il fut mis en évidence par cette protestation isolée, dont on se souvient encore,

et par laquelle la république de l'Équateur ne voulut pas reconnaître, en 1870, Rome capitale de l'Italie.

On n'a jamais bien su quels ennemis avaient préparé l'infâme guet-apens où il périt, frappé dans le dos par un obscur assassin. Dans l'Équateur il est encore unanimement regretté, et toute la presse américaine, sans distinction de partis, s'est plu à lui rendre justice.

Notre navire, ayant complété à *Guayaquil* son chargement de caoutchouc, reprit la mer, et nous passâmes la ligne le 28 novembre; le lendemain, nous étions en vue de Panama. Cette ville est située sur un promontoire; on arrive jusqu'aux premières maisons par un chemin bordé d'une luxuriante végétation; çà et là une muraille de couvent ou une vieille bâtisse espagnole cache ses ruines sous l'envahissement des plantes parasites et des arbrisseaux qui croissent entre les pierres disjointes.

L'atmosphère est chargée d'humidité, la chaleur est lourde et accablante; aussi les heures que l'on est forcé de passer là, en attendant le jour du départ des paquebots, sont-elles plus que monotones.

La traversée de l'isthme se fait en chemin de fer; on passe, pendant trois ou quatre heures, par une série de marais plus ou moins dissimulés sous une abondante verdure; ce parcours est peu intéressant et n'a même pas l'aspect imposant d'un paysage tropical. Il est probable, du reste, que les travaux de l'homme y ont considérablement défloré l'œuvre de la nature : la forêt vierge est un peu comme cette

plante sensitive que nous nous amusions à toucher dans l'herbe, aux arrêts du train, et dont les feuilles se replient sur elles-mêmes au moindre contact : elle se fait bien vite un voile qui la cache aux regards profanes. On aperçoit de la route quelques misérables villages formés de huttes couvertes de feuilles sèches; les habitants de ces cabanes, tous à demi nus, paraissent rongés par la fièvre. Le climat meurtrier de cette région a fait des milliers de victimes parmi les pauvres travailleurs de toutes les nationalités, qui sont venus là pour gagner quelques dollars; on prétend même que le chiffre des ouvriers morts pendant la construction de la voie ferrée est égal au nombre de traverses qui la supportent!

De l'autre côté de l'isthme, *Colon,* appelé *Aspinwall* par les Américains, est également fiévreux et malsain; aussi n'y séjourne-t-on que le temps indispensable pour se rendre à bord. Le soir même le *Lafayette,* sur lequel je m'embarquai, leva l'ancre, et la brise fraîche de la mer vint bientôt nous dédommager de cette chaleur incommode.

Après quelques escales sans intérêt à *Sabanilla,* puis à *Porto-Cabello,* nous mouillâmes le 6 décembre devant *la Guayra.* J'avais le temps de me rendre à *Caracas,* capitale du Venezuela, et je me hâtai d'en profiter.

Une longue route poussiéreuse monte en serpentant le long de la montagne et laisse de belles échappées de vue sur la mer ; puis il faut redescendre le versant opposé par un chemin sans parapet, où la voiture,

lancée au grand trot, fait les plus désagréables zigzags. *Caracas* se trouve à une altitude d'environ mille mètres, et compte à peu près cinquante mille habitants; le climat de cette ville est, paraît-il, fort agréable; les environs semblent jolis : tout autour, sur le même plateau, on aperçoit des forêts et de grandes plantations de café ou de cannes à sucre.

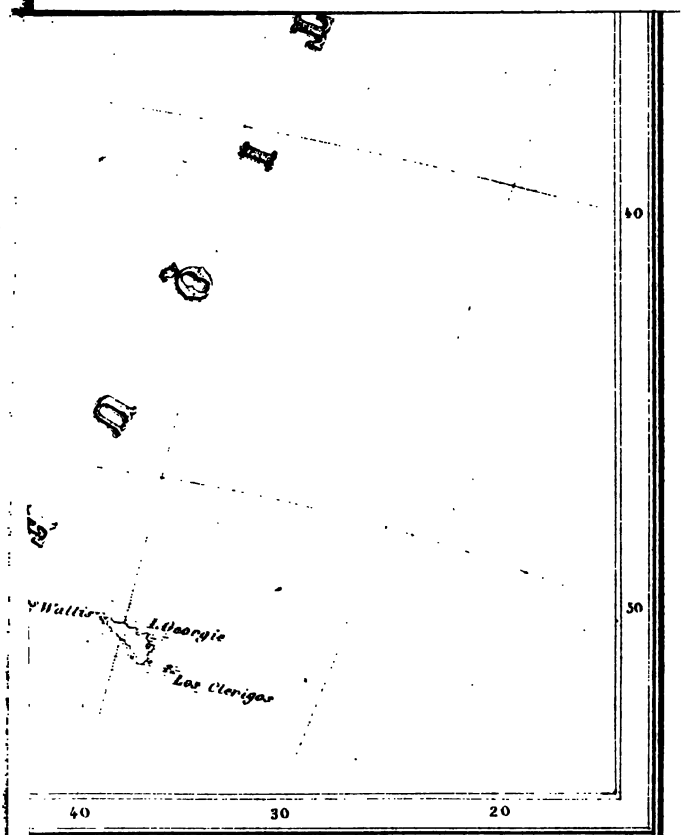
Une seule particularité m'a paru digne d'être spécialement remarquée; elle concerne la gloire du président actuel du Venezuela. M. Gusman Blanco a usurpé le pouvoir il y a six ans; dictateur pendant les deux premières années, il a été ensuite élu président constitutionnel. Il s'est décerné à lui-même le titre d'*illustre Américain*, et on ne le désigne pas autrement dans tous les actes publics. Il s'est, de plus, fait élever à *Caracas* deux immenses statues en bronze, dont l'une, haute de dix mètres, domine la ville et attire de tous côtés les regards. Pas un pont, pas une maison n'ont été construits depuis six ans, sans qu'une pierre commémorative vînt rappeler les hauts faits de l'*illustre Américain, régénérateur de la patrie.*

Cette manie de passer à la postérité est tout au moins peu modeste; néanmoins le chef de l'État assiste en personne à l'inauguration de tous les monuments qui doivent assurer sa gloire : mais qui sait si, au premier jour, ces statues ne se convertiront pas en gros sous pour le bonheur du peuple, qui paye fort cher aujourd'hui ces coûteuses fantaisies?

La Guayra est séparée de la Martinique par deux journées de navigation; le 9 décembre, nous passions

sous les canons de Fort-de-France, pour aller nous placer à quai et faire du charbon. La ville est remarquable par sa propreté, ses rues bien entretenues, son système d'irrigation qui amène en abondance une eau excellente dans toutes les maisons et arrose constamment les voies publiques. Sur une vaste place entourée de palmiers s'élève une statue de l'impératrice Joséphine : les Martiniquaises semblent avoir voulu prendre ce monument pour le type impérissable de la mode, car presque toutes portent des robes à taille relevée, comme c'était l'usage sous le premier Empire. Cela ajoute un cachet d'originalité à leur singulier costume bigarré, complété par un madras artistement plissé autour de la tête, et dont les couleurs criardes relèvent leur teint foncé ou noir.

Je me rendis à Saint-Pierre, la ville la plus importante de l'île, par un petit bateau à vapeur qui longe la côte et fait le trajet en une heure et demie. Un paysage gracieux se déroule le long de la rive et offre partout l'apparence d'une grande prospérité; de tous côtés on aperçoit de vastes champs de cannes à sucre, la principale richesse commerciale de cette colonie. Saint-Pierre, quoique ville tout américaine, prend gravement des airs de sous-préfecture, et le contraste entre les fonctionnaires civils ou militaires venus de France et leurs administrés de toutes les couleurs est assez amusant à observer... mais prenons ces bons mulâtres au sérieux, car ils sont bel et bien citoyens français et jouissent comme tels des bienfaits de ce qu'ils nomment, dans leur langage nègre, le «*suffage univésel*» !



Imp. Monrocq, Paris.

Il nous restait encore à faire quelques heures de relâche à la Pointe-à-Pitre; puis, le 11 décembre, à midi, deux coups de canon ont annoncé notre départ pour la grande traversée : quinze longs jours entre le ciel et l'eau!

Une navigation n'est jamais chose bien divertissante, c'est la vie suspendue; mais lorsque l'on en désire la fin pour revoir, après trois années d'absence, son pays, sa famille et ses amis, cette attente est tout particulièrement pénible.

Enfin, aujourd'hui, nous voici en vue des côtes de France; le pilote qui nous a aperçus de Belle-Isle vient à bord pour nous faire entrer dans la Loire; dans quelques heures nous serons à Saint-Nazaire!...

Après avoir parcouru, depuis le jour où j'ai quitté Anvers, plus de dix mille lieues par terre et par mer, je reconnais qu'un des meilleurs moments du voyage est encore celui du retour.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Arrivée à Rio-de-Janeiro. — La ville et les faubourgs. — Présentation à l'empereur et à l'impératrice. — Pétropolis et la forêt vierge. 1

CHAPITRE II

Voyage dans la province de Saint-Paul. — Les serpents. — Les fourmilières. — Fazenda de Sete-Quedas. — Le café. — Essais de colonisation. 18

CHAPITRE III

Procession de la Fête-Dieu. — Les *irmandades* et la franc-maçonnerie. — Monuments publics de Rio. — Souvenirs de la fondation de la capitale. — La vie « fluminense » 35

CHAPITRE IV

Les mines d'or de *Morro-Velho*. 50

CHAPITRE V

La *fazenda* impériale de Santa-Cruz. — L'esclavage et les esclaves au Brésil. 68

CHAPITRE VI

La fièvre jaune. — Les *fazendas* : le *fazendeiro* nouveau style et le *fazendeiro* vieux style. — Le coton et le *cipo-seda*. — Un insecte qui devient plante. — Souvenirs de chasse 92

CHAPITRE VII

Montevideo. — La ville et ses environs. — Une révolution. — Courses de taureaux. — Buenos-Ayres; la banque provinciale. — La guerre du Paraguay. 112

CHAPITRE VIII

Le *maté*. — *Estancia de la Virgen* ; l'élevage des moutons; la tonte. — *Arroyo-Malo* : les travaux dans une estancia de bœufs. — Invasion de sauterelles. 132

CHAPITRE IX

Les chevaux. — Le *gaucho*. — Les bêtes à cornes. — Les *saladeros*. — Une fin de révolution. 152

CHAPITRE X

Visite à la colonie belge d'*Itajahy*. — Voyage de l'empereur à *Campos*. — La canne à sucre et l'industrie saccharine. — Baptême du prince de *Grâo-Para*. 175

CHAPITRE XI

Le détroit de Magellan et *Sandy-Point*. — L'île de Robinson Crusoé. — Valparaiso; Santiago. — Tremblements de terre. — Résultats économiques de l'Exposition de 1875. — Politique intérieure. 188

CHAPITRE XII

Une tournée dans les *haciendas* du sud. — La *Samacueca*. — La culture du blé. — L'ex-roi d'Araucanie. — *Copiapo* : la sécheresse; le *serro encantado*. — Richesses minières. — *Iquique* et *Arica* : l'incendie et le tremblement de terre. 207

CHAPITRE XIII

Débarquement en trapèze. — Arequipa. — En chemin de fer sur la Cordillère des Andes. — Navigation sur le lac de Titicaca. — La Paz. — Entrée triomphale du président de la Bolivie. . . . 224

CHAPITRE XIV

Voyage dans *Yungas : l'Illimani; las Angosturas; la coca;* mœurs et paysage; le quinquina. — Comment on applique en Bolivie le système républicain-démocratique-représentatif. — Souvenirs du président Melgarejo. — Les Indiens opprimés. — Ruines de *Tiahuanaco*. — Retour à la côte par la Cordillère. — *Tacna*. 239

CHAPITRE XV

Lima, la ville et ses monuments. — Les Liméniennes. — Sainte Rose et la Perrichole. — Les *huacas*. — Les Chinois. — Combats de coqs et combats de taureaux. — Politique intérieure. 262

CHAPITRE XVI

Chorillos. — Le chemin de fer de la Oroya. — L'agriculture, le salpêtre, le guano. — Systèmes économiques et financiers de la république du Pérou. 280

CHAPITRE XVII

Départ de Lima. — Guayaquil; le président Veintemilla. — Souvenirs de Garcia Moreno. — Traversée de l'isthme de Panama. — Caracas. — La Martinique. — Le retour. 293

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
Types d'esclaves à Rio-de-Janeiro	3
Jardin botanique de Rio-de-Janeiro : l'avenue des Palmiers	8
L'insecte qui devient plante (dessiné d'après nature)	107
La Plata : Gaucho lançant le laço	148
Patagons vêtus de peaux de *huanacos*	190
La *Samacueca* (danse chilienne)	208
Lama de la Cordillère et son conducteur	225
Bolivie : Habitants du pays des Incas	245
Liménienne sortant de l'église	263
Poteries de l'époque des Incas	266
« Avant le combat. » (Souvenir des courses de taureaux à Lima.)	273
Carte spéciale des États de l'Amérique du Sud	302

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.